

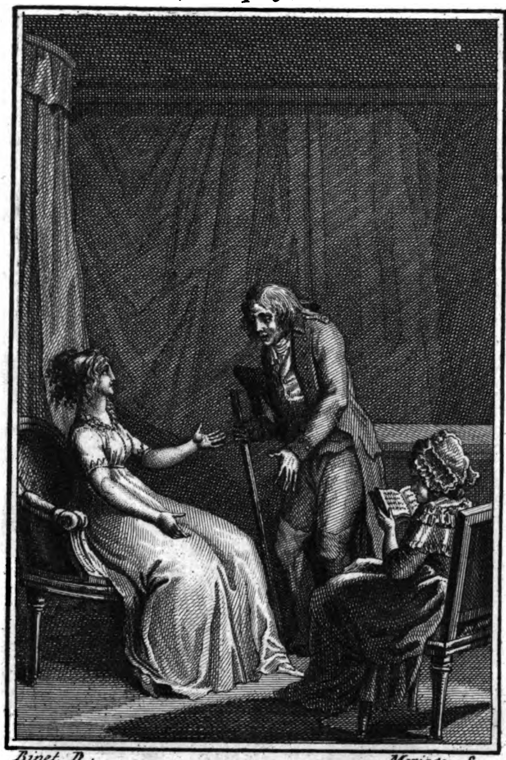


BRIDGETINA,

OU

LES PHILOSOPHES MODERNES.





Binet D. Mariage S.

Miss, je n'ai plus de parens, plus d'amis dans Lyorck-shire ceux qui s'interessaient à moi et aux quels je m'interessait ne sont plus.

BRIDGETINA,

OU

LES PHILOSOPHES MODERNES.

Trad. de l'anglais sur la deuxième édition;

Par M. B......

> Vous les reconnoîtrez à leurs fruits.
>
> Tome IV, *pag*. 307.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez LE NORMANT, libraire, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

AN X — 1802.



BRIDGETINA,

OU

LES PHILOSOPHES MODERNES.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Henri Sydney pour Londres.

BRIDGETINA, dont chaque jour prolongeoit le supplice, eut enfin le bonheur de voir arriver Henri Sydney; mais le cruel! sans égard au trouble qui décéloit la passion de cette belle; à l'hélas, plein de tendresse, qu'elle fit entendre quand il parut, aux tendres regards qu'elle fixoit sur lui, se contenta de lui faire une légère révérence, et il s'avança vers

Julia, à laquelle seule il croyoit devoir des excuses pour sa longue absence.

Bridgetina l'observoit cependant avec attention ; elle crut voir sur son visage l'air de la mélancolie ; il étoit pâle et paroissoit pensif : l'expression de la langueur et de la distraction avoit succédé au feu dont brilloit ordinairement son œil noir.

A ce spectacle le cœur de Bridgetina s'embrâsoit d'une nouvelle ardeur. « Il est évident, se disoit-elle à elle-même, que ce cruel éloignement a fait aussi son malheur ; il succombe au tourment de l'absence. Délicieuse sensibilité, charme de la tendresse, combien vous le rendez intéressant à mes yeux ! » et s'adressant à Henri : « Qu'il est douloureux pour les amis du docteur Syd-

ney, lui dit-elle, de le voir ainsi en proie à la tristesse! il est trop évident que quelque tendre sentiment qu'il renferme en lui-même oppresse son cœur; s'il pouvoit me juger digne de sa confidence, avec quel plaisir je m'efforcerois d'adoucir les émotions trop vives dont il est agité! »

« Vous êtes, trop bonne, assurément, répondit Henri en souriant, je ne croyois pas que ma douleur se peignît ainsi sur mon visage; vous cesserez cependant d'être surprise de me voir un peu troublé, lorsque je vous aurai appris que je vais quitter W...; et que probablement je dois ne plus y revenir, du moins de long-tems. »

« Grand Dieu! s'écria Bridgetina, se peut-il? Seriez-vous assez cruel, assez barbare, insensible à ce point aux sentimens..... »

« Je suis persuadée, » interrompit Julia, qui rougissoit pour son amie de ce qu'elle venoit de dire, « que tous les amis du docteur Sydney ressentiront vivement la perte de sa société, et je plains de tout mon cœur la pauvre Maria. »

« Qu'est-ce que la tendresse de Maria, et de toutes les Maria du monde, dit Bridgetina, en comparaison de ces émotions brûlantes, de ces sensations romantiques et délirantes qu'éprouve un cœur en proie aux feux dévorans de l'amour? Le docteur sait qu'il délaisse en partant une personne, la seule personne qui soit susceptible de ressentir ces élans de la passion. »

« Quoi! s'écria Henri troublé par ce discours, que voulez-vous dire? » et revenant à lui-même : « Insensé que je suis, dit-il, de ne pas apper-

cevoir que vous voulez plaisanter. »

« Moi, plaisanter! s'écria Bridgetina, je défie qui que ce soit de pouvoir dire qu'on m'ait jamais vue plaisanter ou seulement sourire une seule fois ; et quelle apparence que, dans un moment si solemnel, je me permette de plaisanter? Oh! vous savez trop bien la vérité, la cruelle vérité ! »

« Vous m'étonnez étrangement, dit Henri ; mais, je vous en supplie, n'abusez pas plus long-temps de mon trouble ; au nom de Dieu expliquez-vous. »

« C'est vous qui avez à vous expliquer, je pense, reprit Bridgetina. Pourquoi cédant à l'influence des préjugés et d'une fausse délicatesse, craindre de vous ouvrir à celle dont le bonheur est dans vos mains ? Quel

droit avez-vous de troubler son repos, en la laissant plus long-tems dans l'incertitude, et de comprimer par votre silence obstiné l'action de son énergie? »

« Vous m'étonnez de plus en plus, dit Henri; mais puisque, par des moyens que je ne puis concevoir, vous êtes parvenue à découvrir le secret de mon cœur, il faut du moins, pour justifier ma conduite, que je vous en fasse connoître les motifs; il est vrai, je me suis efforcé de renfermer dans mon cœur le secret de la passion dont il est consumé; mes efforts, je le vois, ont été inutiles; mais en considérant combien ma fortune est bornée, combien la profession que j'exerce est précaire, j'ai cru qu'il seroit peu généreux à moi de chercher à lier par des en-

gagemens la main et le cœur de celle dont le bonheur est et me sera toujours plus cher que le mien propre ; non jamais, me suis-je dit, je ne serai ni vil, ni égoïste à ce point ; elle demeurera libre, je resterai seul attaché par des liens indissolubles et éternels. »

« Eprouvez-vous en effet pour elle des sentimens si tendres ? demanda Bridgetina en adoucissant autant que possible sa voix glapissante ; mais gardez-vous de penser qu'elle soit moins généreuse, moins noble que vous-même. Oh non ! croyez au contraire qu'en ce moment elle est prête et résolue à sacrifier pour vous tous les préjugés d'un monde ignorant et téméraire dans ses jugemens. Et qu'est-ce que le monde et son opinion pour celle qui ne vit, qui

n'existe, qui ne respire que pour vous seul? »

« Ma chère miss Botherim ce que vous venez de me dire me charme et m'afflige tout ensemble; plus l'idée d'être aimé d'elle est chère à mon cœur, et plus je sens l'insupportable rigueur de mon sort..... Non, je n'abuserai point de cette aimable sensibilité, je n'entraînerai point dans l'infortune, qui est mon partage, la plus généreuse des femmes! Que mon destin est affreux! »

« Et pourquoi affreux? reprit Bridgetina, en quoi votre sort est-il si déplorable? L'état malfaisant de civilisation où nous sommes, éloigne de vous le bonheur; mais ce n'est pas là un mal sans remède; renoncez à ce monde corrompu, sur lequel le souffle impur des préjugés fait

sentir incessamment son influence malfaisante, et venez jouir du charme ravissant de l'amour mutuel dans des régions libres encore du joug honteux de la civilisation. »

Henri écoutoit avec étonnement ce discours, auquel il ne pouvoit rien comprendre, lorsque l'arrivée de M. Gubbles vint mettre fin à cet entretien, avant qu'il eût eu le tems d'en demander l'explication.

Vivement agité par ce que lui avoit d'abord dit Bridgetina, il se livroit à la joie de s'être assuré qu'il étoit aimé d'Harriet; mais bientôt il tomboit dans la plus profonde tristesse, en pensant à l'obstacle insurmontable qui s'opposoit et pouvoit s'opposer encore long-tems à leur union. Les motifs qui l'avoient déterminé à quitter W... sans rien

dire à miss Orwell de sa passion, commencèrent à lui paroître moins pressans; c'étoit pour ménager son repos qu'il s'étoit fait une loi de ce silence, mais aujourd'hui qu'il étoit si clairement instruit de la tendresse qu'elle avoit pour lui, il pensoit qu'il seroit également cruel et peu délicat de la laisser plus long-tems dans le doute sur ses sentimens.

Lorsque M. Gubbles avoit paru, Bridgetina s'étoit retirée, dans la crainte de laisser appercevoir son émotion, que personne cependant ne remarquoit, excepté Julia, la seule qui fît quelqu'attention à elle. Cependant Henri, impatient de sortir, se hâta de prendre congé de Julia.

Celle-ci, ne concevant rien à sa conduite, lui demanda s'il ne vou-

loit pas attendre le retour de miss Botherim. « Elle voudra bien m'excuser, répondit le jeune docteur ; je suis si pressé par le tems que je ne saurois m'arrêter ; » et souhaitant de nouveau à miss Julia une prompte convalescence, il sortit.

Il se hâtoit de se rendre chez le docteur Orwell : comme il approchoit de sa maison, mille pensées diverses occupoient son esprit ; il étoit dans le ravissement d'avoir appris qu'il étoit aimé d'Harriet ; mais sa délicatesse souffroit un peu de voir qu'elle eût pris miss Botherim pour la confidente de ses sentimens.

« Que l'homme est inconstant et insensé dans ses désirs ! se disoit-il à lui-même en soupirant ; l'incertitude me paroissoit un tourment in-

supportable; que de fois j'ai frémi de l'idée que j'étois peut-être indifférent à Harriet ! et actuellement que je suis rassuré contre ce malheur, que je n'ai rien à craindre, je suis moins content, moins heureux que jamais. Oh! que ne l'ai-je obtenu de sa propre bouche cet aveu plein de charmes, il eût fait mon bonheur !... Mais quelle ingratitude, quelle indignité ! pardonnez, adorable Harriet, je dois vous aimer, je vous aime plus que jamais. »

Il entra sans se faire annoncer, et alla d'abord au salon où Harriet étoit asssise devant une petite table à ouvrage auprès d'une fenêtre : elle tenoit ses mains croisées, appuyées sur une lettre; ses regards fixes et son attitude annonçoient qu'elle étoit profondément occupée de tristes

pensées; des pleurs couloient en abondance de ses yeux, de douloureux soupirs s'échappoient de son cœur oppressé. Dès qu'elle apperçut Henri elle replia sa lettre qu'elle se hâta de mettre dans sa poche, et s'efforça de prendre un air calme et serein.

« Je crains de vous avoir dérangée, lui dit Henri; mais je sais que vous aurez la bonté d'excuser mon importunité, quand vous saurez que le jour tant redouté par moi, le jour de mon départ, est arrivé; que je n'ai plus que peu d'instans à jouir de la société la plus chère à mon cœur; que bientôt, trop tôt, hélas! il faudra m'en arracher, peut-être pour toujours! »

« Je suis on ne peut plus fâchée d'apprendre cette nouvelle, » ré-

pondit Harriet, avec assez de calme dans la physionomie, mais d'une voix mal assurée; « cet éloignement tournera, du moins je l'espère, à votre avantage, et vos véritables amis doivent s'en réjouir plutôt que s'en affliger. »

« Se peut-il que miss Orwell se sépare avec tant de froideur de son ancien ami! »

« Personne, reprit Harriet, ne prend plus d'intérêt que moi au bonheur de ses amis; et si mon amitié pouvoit vous être de quelque secours, vous éprouveriez qu'elle est sincère. Je ne suis point ingrate, et je ne puis pas oublier les soins et les attentions que vous avez eus pour tous ceux de cette maison, lors du dernier malheur arrivé à notre famille..... » Ici, la voix lui man-

quant, elle s'arrêta un instant; et comme si elle revenoit à elle-même: « Je vais, reprit-elle, avertir mon père que vous êtes ici; je sais qu'il sera bien aise aussi de vous témoigner sa reconnoissance, et qu'il regretteroit d'être privé un instant de votre compagnie. »

« Cruelle Harriet! dans des momens comme ceux-ci, vous parlez de reconnoissance pour des services si ordinaires! et quand mon cœur ne peut contenir plus long-tems les sentimens dont il est plein, et qu'il a besoin de les communiquer au vôtre, vous me refusez la consolation d'un moment d'entretien! »

« Docteur Sydney! » dit Harriet d'un ton plein de douceur et de dignité, « croyez que je ne suis ni insensible, ni légère; mais vous ne

devez pas craindre de parler en présence de mon père. »

« Souvent, disoit en lui-même Henri, j'ai entendu se plaindre des caprices des femmes; mais je n'aurois jamais cru en trouver un exemple dans la conduite de Harriet Orwell. Ainsi, continua-t-il à haute voix, vous me défendez de profiter de la dernière, de la seule occasion qui me reste de vous révéler le secret de mon cœur, de vous dire.... »

« Assurément, interrompit Harriet, rien ne seroit plus imprudent, moins convenable qu'un pareil entretien. » Et en disant ces mots, elle tira la sonnette et ordonna au domestique, qui parut, de dire à son père que le docteur Sydney l'attendoit.

Henri, trompé dans son espoir,

frappé d'étonnement et de douleur, resta quelques instans sans pouvoir proférer une parole. « Est-ce un songe? s'écria-t-il enfin : est-ce bien miss Orwell qui me parle ainsi, qui n'a plus pour moi ni pitié, ni égards? Trompeuse illusion! ajouta-t-il en frappant son front de l'une de ses mains; combien je suis puni de ma témérité, de ma présomption! »

« Je suis vraiment confuse, désespérée, de vous voir ainsi agité, dit Harriet; mais si l'assurance de mon amitié..., de mon amitié sincère et durable, peut être une consolation pour vous, vous n'avez jamais cessé de l'avoir...., elle est à vous pour toujours.... »

Le tremblement de ses lèvres, et les sons mal articulés de sa voix, en

prononçant ces mots, décéloient le trouble de son cœur : cependant, elle entendit les pas de son père qui s'approchoit; elle se leva, et présentant sa main à Henri, qui la pressa dans les siennes, sans pouvoir proférer une parole : « Adieu, lui dit-elle, adieu! et puisse votre bonheur.... » Elle ne put en dire davantage; son père entra par une porte, elle sortit par l'autre, et courut se renfermer dans sa chambre pour laisser un libre cours à l'émotion, qu'elle ne pouvoit contenir plus long-tems.

Elle s'étoit pourtant préparée jusqu'à un certain point à cette séparation; elle avoit appris le projet de départ de Henri, environ une heure avant qu'il ne vînt lui faire ses adieux. A cette nouvelle inatten-

due; son cœur s'étoit gonflé de tristesse, et elle n'avoit pu s'empêcher de verser quelques larmes; mais, loin de nourrir sa douleur, elle avoit employé tous ses efforts pour la surmonter. Elle savoit bien que Henri ne partiroit pas sans venir prendre congé d'elle, et elle s'étoit disposée à soutenir avec décence cette scène d'adieux. Après la première effusion de sa douleur, et dès qu'elle s'étoit sentie maîtresse d'elle-même, elle étoit venue prendre la lettre de sa tante, pour raffermir son esprit par cette lecture: elle avoit baigné ses yeux avec de l'eau fraîche, afin de faire disparoître la marque des larmes qu'elle venoit de répandre; et étant descendue dans le salon, où elle savoit que Henri devoit venir, elle avoit de

nouveau relu les derniers avis de sa respectable amie, et renouvelé l'engagement pris avec elle-même, de se conformer aux sages instructions contenues dans cet écrit.

Le lecteur a vu comment elle a, jusqu'ici, exécuté cette résolution. Quoi qu'il en soit, son héroïsme étoit bien près d'être épuisé, lorsqu'elle arriva à son appartement : elle se jeta sur une chaise, et donna pendant quelques instans carrière à sa sensibilité : elle se reprochoit le refus qu'elle avoit fait d'écouter la déclaration de Henri. « Il va me croire insensible, il m'accusera de cruauté!... s'écrioit-elle. Du moins suis-je assurée d'avoir conservé son estime.... Oh! pourquoi m'être, par ce sentiment d'orgueil, privée du bonheur de l'entendre!.... »

Ainsi elle ajoutoit à l'amertume de ses regrets, celui des reproches qu'elle se faisoit à elle-même ; mais elle avoit le sens trop droit, le jugement trop sain, pour demeurer ainsi long-tems sous l'influence de la passion. Elle reconnut bientôt qu'elle n'auroit pu se conduire autrement sans s'exposer à tous les inconvéniens si vivement dépeints dans le dernier écrit de sa tante. La conscience d'avoir agi comme il convenoit de le faire, adoucissoit ses regrets ; elle se raffermit dans sa résolution, par un acte de dévotion ardent et sincère ; et tandis qu'elle adressoit au ciel des vœux pour le bonheur de son amant, le calme et la paix, récompenses assurées de la vertu, rentrèrent dans son cœur.

Cependant le triste et malheureux

Henri, en voyant Harriet s'éloigner, étoit tombé dans un état de stupeur dont il ne pouvoit sortir; à peine appercevoit-il monsieur Orwell qui étoit devant lui : enfin, il fut tiré de sa rêverie par les questions réitérées de ce dernier. Obligé de lui apprendre le motif de son départ inattendu, il lui dit qu'il avoit reçu le matin une lettre de sa protectrice, madame Fielding, qui l'engageoit à se rendre à Londres, en lui faisant espérer la place de médecin de l'hôpital de...., devenue vacante par la mort du docteur ***.

Le recteur félicita son jeune ami des hautes espérances que lui présentoit cette carrière, et approuva fort le parti qu'il prenoit de se fixer à Londres plutôt que dans la province, où il pourroit sans doute faire

chérir ses vertus, mais où ses talens seroient perdus.

Henri lui répondit qu'il n'avoit pris ce parti que par déférence aux volontés de son père, qui auroit été fâché de désobliger madame Fielding, en se refusant à sa demande. « Pour moi, ajouta-t-il, je me trouve parfaitement bien à W*****, et n'ai nulle raison de vouloir le quitter ; je ne serai nulle part aussi heureux que je l'ai été ici : loin d'ici, il n'y a pas de paix pour moi. «

« J'espère, dit le recteur, que vous aurez bientôt trop d'affaires en tête pour avoir le tems de nous regretter. C'est nous tous qui allons faire une perte! Croyez du moins que nous sommes fort reconnoissans

des soins que vous avez bien voulu nous donner, et soyez persuadé que quelque part que vous alliez, vous emporterez les vœux et les regrets de moi et de ma famille. Sûrement Harriet ne sait pas que vous nous quittez; autrement elle ne s'en seroit point allée sans vous dire adieu: mais il faut l'excuser; la pauvre enfant est actuellement chargée d'un grand détail domestique. Je puis du moins vous assurer qu'elle vous souhaite toutes sortes de prospérités, et qu'elle n'oubliera jamais les soins constans que vous avez prodigués à sa tante. »

Henri, fort embarrassé de répondre à ce discours, et trop ému pour pouvoir continuer la conversation, se leva tout-à-coup, et, serrant affectueusement la main de son respectable

table ami, il lui dit adieu et sortit.

Il étoit également surpris et choqué de la conduite de miss Orwell. Prévenu comme il l'étoit que miss Botherim étoit dans sa confidence, il ne pouvoit douter de ses sentimens pour lui. « Quel peut donc être, se demandoit-il à lui-même, le motif de cette réserve inutile et désespérante ? Pourquoi tant de confiance, tant de franchise avec miss Botherim, et tant de réserve avec moi ? Ne pas même vouloir écouter l'aveu que j'allois lui faire ! Hélas ! il n'est que trop évident ; l'orgueil et l'ambition ont fait taire l'amour ; elle sacrifie le choix de son cœur à ces indignes passions ! O Harriet ! Harriet ! combien cette conduite est contraire à la noble générosité qui fait ton caractère ! .... Si Harriet

n'est pas exempte d'imperfections, à qui se fier désormais dans le monde!.... » Ainsi Henri prodiguoit le reproche à son amie, pour une conduite qui, s'il eût pu lire dans son cœur, l'eût rendue à ses yeux plus aimable, plus chère, plus estimable que jamais.

Et ici, lecteur, qui que tu sois, jette un regard sur toi-même; vois quels sont ceux dont tu as quelquefois condamné la conduite avec tant d'assurance, et crois que, malgré toute ta pénétration, tu as pu te tromper sur les motifs qui les faisoient agir; modère, crois moi, ton indignation, et adoucis l'amertume de ta censure, si tu veux, au jour où les secrets des cœurs seront mis à découvert, ne pas avoir à te reprocher l'injustice de tes jugemens.

CHAPITRE II.

Bridgetina forme le projet de suivre Henri à Londres.

On ne peut se figurer quels furent le dépit et la surprise de Bridgetina, lorsqu'en rentrant dans l'appartement elle vit que Henri n'y étoit plus. Elle avoit reçu la veille, de M. Glib, un roman nouveau dont le style ampoulé et déclamatoire lui avoit paru admirable. En conséquence elle avoit imaginé que, pour se montrer avec tout l'avantage possible dans la circonstance présente, elle n'avoit rien de mieux à faire que d'armer sa mémoire de quelques-

uns des passages les plus frappans de cette nouvelle production; et elle venoit d'en apprendre par cœur trois discours si longs, si vifs, si pleins d'expression, de passion, d'énergie et d'emphase, qu'il étoit vraiment désespérant pour elle de voir tout cela perdu.

« Il est parti! » s'écria-t-elle d'un ton qui exprimoit sa surprise et sa douleur; « il aura craint de ne pouvoir supporter la triste scène des adieux : ce n'est pas sa sensibilité, c'est la mienne qu'il a voulu ménager. Ah! volupté accablante de la sensibilité! »

M. Gubbles ne pouvoit deviner la cause de cette exclamation. Julia, voyant son étonnement, en rougissoit pour son amie; et dans la crainte qu'elle ne se rendît plus ridicule en

continuant, elle la pria tout bas de laisser là ce sujet, parce que ce n'étoit pas le moment de s'en occuper, et qu'elles auroient le loisir d'en parler quand elles seroient seules.

« Je vous entends, répliqua à haute voix Bridgetina ; vous voudriez que je m'abaissasse à cacher mes sentimens, d'après les maximes et les usages d'un monde corrompu ; mais je ne crains point sa censure ; elle ne peut rien contre mon énergie. N'avons-nous pas vu les femmes du plus noble caractère la mépriser? et vous imaginez-vous que j'irai me soumettre à son joug? »

« En vérité, miss Botherim, dit M. Gubbles, il faut que je prenne la liberté de vous faire une observation. Si vous voulez dire, comme je le crois, que vous entendez vous

mettre au-dessus de la censure du monde, cela ne produit jamais rien de bon. »

« Eh ! que me fait le monde et sa censure? Pensez-vous que je n'aie pas assez de philosophie pour la mépriser ? »

« Fort bien ! fort bien ! reprit M. Gubbles ; mais j'espère que vous n'en ferez rien ; car je puis vous assurer que, parmi toutes mes pratiques, je n'ai jamais vu personne qui, ayant commencé par mépriser la censure du monde, n'ait pas fini par la mériter. » En disant cela, il prit congé de sa malade et sortit.

Dès qu'il fut parti, Bridgetina dit à son amie qu'elle vouloit suivre Henri à Londres.

« Grand Dieu ! s'écria Julia, un projet si extravagant ne peut vous

être venu à la pensée ! Songez quelles en seroient les suites pour votre réputation ; songez à la douleur de votre mère, à Henri lui-même, pour qui une telle démarche auroit, dans les circonstances actuelles, les plus fâcheuses conséquences. »

« Pour répondre méthodiquement à votre objection, dit Bridgetina, car vous savez que j'aime la méthode, je la divise en trois parties, et je la considère, premièrement, sous le rapport de ma réputation ; secondement, sous celui de ma mère ; troisièmement, enfin, sous le rapport de Henri lui-même. Voilà, je crois, sur quoi porte tout votre raisonnement, et j'y réponds par un seul mot, *l'utilité générale*. Qu'est-ce, je vous prie, que la réputation d'un individu, comparée au bien de tous ? et qui

peut m'obliger à régler ma conduite sur les inclinations de ma mère? La seule morale raisonnable, est celle qui a pour but d'augmenter la somme de nos jouissances ; mes jouissances ne peuvent jamais s'accroître, tant que je resterai seule avec ma mère: donc, je ne puis y rester sans aller contre les fins de la nature, *l'utilité générale*. Quant à Henri, n'est-il pas certain que ma présence ajoutera à son bonheur? (1) Or, le bonheur et le plaisir sont la fin de notre être ; et atteindre à ce qui est la fin de notre être, qu'est-ce autre chose que concourir à l'*utilité générale*? Voilà les vrais principes de la philosophie; et tout ce qui leur est contraire n'est rien qu'erreur et superstition. »

« Mais il ne me paroît nullement

(1) Voyez Emma Courtnay.

sûr, répondit Julia, qu'en suivant Henri à Londres, avant qu'il ait eu le tems d'y former son établissement, et de se faire connoître dans sa profession, vous contribuerez à son bonheur ou au vôtre. »

« Etrange obstination! N'avez-vous donc pas remarqué la tristesse qui étoit peinte sur son visage? La douleur que lui faisoit éprouver la seule idée de s'éloigner de moi, auroit frappé l'œil le moins observateur; et lorsqu'il me reverra, son bonheur sera-t-il moins vif, moins évident? Oui, je sens en moi la faculté d'ajouter à son bonheur, et cette faculté ne sera point perdue. Nous confondrons nos âmes, nous agrandirons nos pensées en nous les communiquant.... Sensations! émotions! voluptés! vous allez verser

dans nos cœurs un torrent de félicité ! »

« Je désire, dit encore Julia, je souhaite de tout mon cœur, ma chère Bridgetina, que vous ne vous abusiez pas sur cette passion de Henri. Je vous en demande pardon ; mais je croirois manquer à l'amitié, si je vous cachois que j'ai encore quelques doutes sur ce point. »

« Des doutes! après ce que vous avez entendu! Mais fit-on jamais une déclaration plus claire, un aveu plus ingénu, plus sincère ? »

« A la vérité, il est convenu qu'il aimoit quelqu'un ; mais il a toujours parlé à la troisième personne, et on peut supposer que l'objet de sa passion étoit absent plutôt que présent. »

La fureur de Bridgetina, en en-

tendant un discours si contraire à ses vœux, si injurieux à ses charmes, étoit telle qu'elle fut quelque tems sans proférer une parole ; et dès qu'elle put parler, elle s'emporta en invectives contre la pauvre Julia, en se récriant sur son peu de pénétration d'esprit. Julia eut toutes les peines du monde à l'appaiser ; elle y parvint cependant ; et quoiqu'elle ne pût lui faire abandonner le dessein de suivre Henri à Londres, elle obtint du moins qu'elle en différeroit l'exécution.

Bridgetina, rendue à elle-même, commença une longue et docte analyse de la nature de l'esprit humain ; elle prouva, par une foule d'argumens irréfragables, qu'il étoit impossible que Henri n'eût pas cédé au charme de ses perfections morales ;

et elle termina ce discours par une observation à-la-fois si sage et si nouvelle, qu'elle mérite de passer à la postérité.

Après avoir prouvé que l'esprit est supérieur à la matière, et que l'ascendant de cette supériorité de l'esprit n'est jamais plus puissant que lorsque ses facultés sont dans toute la vigueur de la jeunesse, « il faut conclure nécessairement, dit-elle, que l'homme qui ne seroit point corrompu par les préjugés de la société, et qui ne suivroit que l'impulsion de la nature, ne feroit, sur-tout dans la fougue du bel âge, nulle attention aux petits inconvéniens de la laideur et de la vieillesse; qu'il n'auroit nul égard aux formes de la matière; qu'il laisseroit au vieillard foible et insensible son admiration

aveugle pour les charmes de la jeunesse et de ce qu'on appelle la beauté, et qu'il porteroit toute son affection sur l'esprit, en qui seul réside la faculté de penser, de raisonner, d'analyser ; car tel doit être, tel est le vœu de la nature, et la preuve la plus frappante que l'on ait de la perfectibilité de l'homme. »

CHAPITRE III.

Bridgetina fait part à Maria de son projet de suivre Henri à Londres.

JULIA étoit actuellement assez bien rétablie pour pouvoir marcher dans la chambre sans avoir presque besoin d'aide. Elle restoit levée toute la journée, et sentoit fort bien qu'elle auroit pu supporter le mouvement de la voiture; et si elle différoit encore à se rendre chez son père, c'étoit pour céder aux instantes supplications de Vallaton.

Elle lui demandoit, en souriant, « qui l'empêcheroit de la voir chez ses parens aussi souvent qu'il le faisoit actuellement? »

« Hélas! répliquoit le philosophe, je pourrois sans doute jouir du bonheur de vous contempler, d'entendre comme ici le son enchanteur de votre voix; mais pourrai-je, en présence de votre père, vous ouvrir mon âme toute entière comme je le fais dans cette aimable retraite? Ah! trop chère Julia, ne me privez pas si-tôt d'un bien dont j'ai joui trop tard; si vous avez quelque bonté pour moi, n'assignez pas un terme si court à ma félicité. »

Julia trouvoit elle-même trop de charme à jouir ainsi sans contrainte de la conversation de son amant, pour être fort empressée d'y renoncer. Elle consentit à rester à la ferme encore quelques jours. Cependant les pluies avoient cessé, le tems devenoit plus beau de jour en jour, et

Vallaton put, à la visite suivante qu'il fit à la ferme, rendre à Bridgetina un compte si satisfaisant du bon état de la route, que la belle, qui mouroit d'impatience d'apprendre si Henri étoit effectivement parti, témoigna le désir d'aller faire une visite à sa mère. Son absence laissoit tête à tête Vallaton et Julia; ni l'un ni l'autre ne s'opposa à ce projet, et Bridgetina sortit sans différer.

Toute occupée de l'idée de se distinguer par une démarche hardie et qui devoit mettre le sceau à sa gloire philosophique, elle marchoit à pas précipités, sans voir, sans s'inquiéter de ceux qui pouvoient la regarder: elle s'arrêtoit tout court, pour parler seule et à haute voix, puis elle reprenoit sa marche, et s'en alloit trottant de toute la vitesse de ses

petites jambes : parvenue de cette manière environ à la moitié du chemin, elle rencontra madame Delmond qui alloit à la ferme, et qui lui demanda d'abord des nouvelles de sa fille. Bridgetina s'arrêta le tems nécessaire pour lui dire que Julia se portoit bien, et poursuivit son chemin sans vouloir entendre madame Delmond, qui lui crioit de relever sa robe qui traînoit dans les ornières.

A quelques pas de la maison de sa mère elle rencontra M. Glib : « comment vous portez-vous, citoyenne miss? lui cria celui-ci du plus loin qu'il l'apperçut; toujours exerçant votre énergie, comme je vois : c'est bien fait, avec de l'énergie on vient à bout de tout. Que ne faites-vous que vos jambes soient un peu plus longues,

vous ne balaieriez plus les rues avec votre robe comme vous faites, grâces à ce maudit état de civilisation? mais dans la société des éclairés, chez les Hottentots, citoyenne miss, il n'y a point de petites jambes, on est grand et droit comme des perches. »

« Certainement, dit Bridgetina, avec l'énergie que j'ai, pour devenir grande, je n'aurois qu'à le vouloir, et rien ne sauroit m'en empêcher, puisque l'esprit a, comme nous le savons, un empire absolu sur la matière; mais je ne vois point à quoi sert d'être si grand, et pour moi je consens à rester telle que je suis. »

« Telle que vous êtes, miss, interrompit le libraire en ricanant; non, non, et vous changerez d'avis quand nous serons chez les Gonoquois: le grand projet marche, citoyenne

miss; quatre nouveaux philosophes de plus engagés dans la troupe; chez moi, des préparatifs depuis la cave jusqu'au grenier; dès demain la boutique fermée; avant peu le vaisseau équipé; il ne nous manque plus que de l'argent, nos philosophes sont à *quia* sur ce point : on compte sur vous pour cinq cents livres sterlings. »

« Fort bien, répliqua Bridgetina, mais j'espère faire, pour la société, une acquisition infiniment plus précieuse que toutes les livres sterling du monde; » en disant ces mots elle arriva à la porte de sa mère, et comme on lui dit qu'elle étoit sortie, elle courut sans différer chez M. Sydney.

Maria étoit chez elle, seule et profondément affectée du départ de son frére : elle avoit toujours eu pour lui un tendre attachement; le tems,

la confiance et l'estime mutuelles avoient encore resserré les liens de leur première amitié. Dans ce moment, où son cœur étoit plein de sa propre douleur, elle se seroit volontiers dispensée d'écouter les lieux communs des visitans que le hasard pouvoit lui envoyer; mais le respect qu'elle portoit en toute occasion à la vérité, ne lui permettoit pas d'ordonner à ses domestiques un mensonge même officieux, et elle n'étoit pas dans l'usage de se faire céler; elle ne savoit pas non plus imiter certains personnages pieux, qui s'imaginent pouvoir se dédommager de la contrainte qu'ils s'imposent sur quelque point, par la mauvaise humeur et l'aigreur dont ils fatiguent les témoins de leur vertu; et elle reçut notre héroïne, sinon avec le sou-

rire du plaisir, du moins avec les égards qu'exige la bienséance.

Bridgetina demanda d'abord des nouvelles de Henri, et de Henri seul. Quand on lui eut dit qu'il avoit quitté W... ce matin même, elle poussa une douloureuse exclamation : « Il est donc parti! parti, sans me faire ses tendres adieux!... Le cruel! il me délaisse;... il me refuse la consolation d'un dernier embrassement! il n'a pu supporter l'idée d'un dernier adieu, son courage a cédé à l'excès de sa sensibilité.... Mais dites-moi, Maria, répétez-moi, je vous en conjure, chaque mot échappé de sa bouche; ne maudissoit-il pas son cruel destin? n'a-t-il pas poussé bien des soupirs? ne vous a-t-il pas paru bien malheureux? »

« Si c'est de mon frère que vous

voulez parler, je ne doute pas, dit Maria, qu'il ne fût en effet très-fâché de nous quitter : il est trop sensible pour s'être éloigné de ses amis avec indifférence. »

« Sensible! répéta Bridgetina, ô c'est la sensibilité même! Il est si tendre, si intéressant, si mélancolique! Mais cessez de vous affliger pour lui, Maria, bientôt les tendres soins, les soins efficaces de son amante calmeront ses chagrins; bientôt je le presserai sur mon sein ému par le bonheur, bientôt... »

« En vérité, miss Botherim, je ne puis vous comprendre; peut-être vous croyez me distraire de ma douleur avec cette raillerie, mais vous vous trompez. »

« Votre frère ne vous a donc rien dit de nos amours? »

« Pourquoi, je vous prie, continuer ce persifflage? La plaisanterie est ici déplacée, et je ne suis rien moins que disposée à y prendre part. »

« Quoi! vous persistez à croire que je plaisante; de ma vie, cependant, je n'ai parlé plus sérieusement, je vous assure. Henri a eu tort s'il vous a fait un mystère de son long et tendre attachement pour moi; mais puisque le bonheur de notre vie dépend de nos premières inclinations, vous devez vous féliciter en apprenant que ses affections se sont portées sur un objet qui en est digne. Oui, Maria, réjouissez-vous; celle que votre frère a choisie fait gloire de répondre à son tendre attachement: elle aspire avec impatience au moment de lui prouver l'empire qu'il a pris sur son cœur. »

« Que voulez-vous dire, bon Dieu! quel est l'objet de cette passion de mon frère? de qui? comment avez-vous appris ce secret? »

« Quel est l'objet de la passion de votre frère? Hé! qui donc, si ce n'est moi, moi-même, miss Maria? Depuis long-tems il brûloit en secret; hier, enfin, il m'a expliqué ses sentimens : ô Maria! avec quel ravissement nos cœurs, formés pour s'unir, ont volé l'un vers l'autre! Qu'ils sont délicieux les premiers instans de la tendresse et de la sympathie! »

Maria surprise, autant qu'on le puisse être, regardoit Bridgetina sans pouvoir néanmoins lui répondre : enfin revenant à elle-même: « Je vois bien, miss Botherim, lui dit-elle gravement, que vous voulez éprouver jusqu'où va ma crédulité; mais

mais je ne puis me laisser abuser à ce point; ainsi, croyez-moi, laissez-là cette plaisanterie et parlons d'autres choses. »

Bridgetina offensée d'un discours qui annonçoit quelque doute sur les tendres sentimens dont elle prétendoit être l'objet, répliqua avec chaleur; et pour prouver ce qu'elle avançoit, elle rapporta la conversation qui avoit eu lieu la veille entre Henri et elle.

Elle suivit dans ce récit la méthode usitée par tant de gens fort honnêtes d'ailleurs : dans l'intention charitable de présenter les discours de celui qu'elle faisoit parler sous la forme la plus brillante, elle se donna la peine d'en traduire chaque phrase dans son propre langage,

et lui prêta ainsi ses idées avec ses expressions. Cet admirable procédé lui réussit cette fois au-delà de ce qu'elle avoit droit d'en attendre. Maria ne put, malgré sa répugnance extrême, se défendre de croire à des faits si positivement énoncés : la déclaration de son frère lui parut aussi claire qu'à Bridgetina; sa surprise et ses craintes augmentoient à chaque mot que prononçoit miss Botherim.

Que Henri, ce frère dans lequel elle avoit mis toutes ses espérances, qu'elle regardoit comme le modèle de la sagesse, dont les sentimens étoient si délicats, le sens si droit et le jugement si sain; que son frère eût fait choix pour épouse d'une femme telle que miss Botherim, voilà ce qu'elle ne pouvoit conce-

voir, ce qui faisoit à-la-fois l'objet de son étonnement et de sa douleur.

Cependant elle se rappeloit le trouble qu'elle avoit remarqué en lui pendant les derniers jours qui avoient précédé son départ; les efforts qu'il avoit inutilement faits pour l'entretenir en particulier et sans être entendu de son père; elle ne pouvoit douter qu'il n'eût eu en effet quelque secret important à lui communiquer, et cette idée venoit encore à l'appui de l'étrange récit qu'elle venoit d'entendre. Cependant Bridgetina lui fit part de l'intention où elle étoit d'aller rejoindre Henri à Londres, et tirant ses tablettes de sa poche, elle la pria de lui donner son adresse.

« Cela ne se peut! s'écria Maria avec un mouvement de dépit; cela est impossible, vous n'êtes pas assez

folle pour penser sérieusement à suivre mon frère à Londres. »

« Non-seulement j'y pense sérieusement, mais j'y suis résolue, reprit Bridgetina : vous, ma chère, qui êtes l'enfant du préjugé et de la superstition, vous êtes effarouchée de l'idée de suivre un amant ; vous n'avez pas la force d'esprit nécessaire pour vous dévouer à cette espèce de *martyre moral*, réservé, dans ce monde de corruption, à toute femme qui ose entrer dans la carrière de la vraie philosophie. »

« Miss Botherim, croyez-moi, toutes ces belles théories sont bonnes pour le discours et ne peuvent s'admettre dans la pratique ; songez seulement un instant aux inconvéniens qu'auroit nécessairement pour vous et pour mon frère l'exécution

d'un projet si extravagant, et vous renoncerez à une démarche dont le résultat seroit de vous perdre tous deux : j'en appelle à votre bon sens. »

« Mon plan est trop étendu pour être jugé par d'autres que par des esprits éclairés ; il ne se renferme point dans les limites étroites du bonheur individuel, il embrasse le vaste cercle de l'*utilité générale* ; avec l'éducation bornée que vous avez reçue, vous n'êtes pas en état de suivre dans ses développèmens l'énergie d'une âme dans laquelle les passions engendrent les facultés, et les facultés les passions ; d'une âme dans laquelle les passions, les facultés et l'énergie font germer les principes de l'*utilité générale*. Je vois que vous ne m'entendez pas ; cela est en effet au-dessus de l'in-

telligence d'un esprit ordinaire, et quand j'en aurai le loisir, je serai bien aise d'approfondir, s'il se peut avec vous, ce sujet. Je sais l'adresse de madame Fielding, je puis fort bien me passer de celle de votre frère; adieu. »

« Arrêtez, demeurez un moment, je vous en conjure, miss Botherim, raisonnons encore quelques instans: vous ne voudriez pas, j'en suis assurée, nuire aux intérêts de mon frère, dont la fortune dépend de la protection et de l'amitié de madame Fielding. Que dira-t-elle si elle voit une femme courir après lui à Londres? Que pourra-t-elle penser qui ne soit également injurieux à son honneur et au vôtre? »

« Si elle est à ce point l'esclave des préjugés vulgaires, reprit Bridgeti-

na, son opinion m'est indifférente; quant à votre frère, tranquillisez-vous, Maria, j'ai formé pour son bonheur un projet qui lui rendra la protection de madame Fielding fort inutile; » et en disant ces mots elle sortit, sans vouloir rien entendre de ce que lui disoit Maria, qu'elle laissa en proie à l'inquiétude et au dépit le plus vif.

Malheureusement son père étoit absent; il étoit allé faire visite à un gentilhomme des environs, qui avoit promis de donner à Henri des lettres de recommandation pour ses nombreux amis de Londres. Cette maison étoit à dix milles de W..., et M. Sydney ne pouvoit être de retour que le lendemain. Dans cette conjoncture Maria résolut de consulter Harriet, son amie, et dans le cas où

Bridgetina persisteroit dans l'exécution de son ridicule projet, de s'adresser à M. Orwell, sur l'influence duquel elle comptoit pour prévenir cette démarche.

Elle sortit aussi-tôt pour aller au presbytère : son amie étoit occupée à préparer du linge et des hardes d'enfans, pour la femme d'un pauvre laboureur accouchée, le matin même, de deux jumeaux, et qui étoit dépourvue des choses les plus nécessaires. Harriet avoit amené avec elle les autres enfans dont le bruit troubloit le repos de leur mère, et elle trouvoit que cette compagnie lui étoit d'un grand secours pour la distraire de ses tristes pensées.

Elle fit sortir la petite troupe lorsque Maria entra. Celle-ci portoit sur

son visage des marques si frappantes du trouble qui l'agitoit, que son amie en fut alarmée : elle lui prit la main, et lui demanda, d'une voix altérée, s'il lui étoit arrivé quelque nouveau malheur ? « Votre frère,... lui seroit-il survenu quelqu'accident ?... Oh ! pour l'amour de Dieu, parlez. »

« Mon frère se porte bien, j'espère, dit Maria, mais il se perd, ma chère Harriet ! il se perd absolument !... Que vous dirai-je enfin !... il veut épouser miss Botherim ; il s'y est engagé ! »

« Miss Botherim ! » répéta Harriet en fixant avec étonnement Maria qui ne pouvoit retenir plus longtems ses larmes. Celle-ci passa son bras autour du col de son amie, et

pleura quelques instans sur son sein sans pouvoir parler; Harriet, comme étourdie de ce qu'elle venoit d'entendre, ne pouvoit non plus proférer une parole : elle étoit muette et immobile. Maria troubla la première cette scène de silence.

« O Harriet! la sœur de mon choix, s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, combien de fois je me suis flattée que c'étoit vous qui aviez fixé son cœur; vous étiez faite pour le rendre heureux.... Mais miss Botherim!... quel mauvais génie s'est emparé de lui? » A ces mots Harriet pressa, comme par un mouvement involontaire, Maria contre son cœur, et ses pleurs commencèrent à couler. Quand leur émotion se fut un peu calmée, Maria répéta à son amie ce qu'elle avoit appris de miss Bothe-

rim elle-même, et son récit fit éprouver au cœur de Harriet des angoisses plus vives encore.

En effet, miss Orwell avoit encore plus de raison que son amie d'être étonnée : Henri ne lui avoit, il est vrai, jamais parlé de son amour ; mais il lui en avoit donné des preuves si claires, par ses soins et ses attentions continuelles, qu'elle auroit douté de sa propre existence plus facilement que de la sincérité de son attachement.

Tandis que Maria continuoit à parler, Harriet rappeloit à son esprit tous ces motifs qu'elle avoit eus de croire à la tendresse de Henri ; elle se souvenoit du mécontentement qu'il manquoit rarement de témoigner lorsqu'il se rencontroit avec miss Botherim, pour laquelle il sembloit

avoir un éloignement insurmontable : « Seroit-il possible, se disoit-elle, que cela ne fût qu'un masque trompeur, fait pour cacher ses véritables sentimens ?... » Dans toute autre circonstance elle n'eût pas balancé à repousser cet indigne soupçon ; mais que peuvent la raison et le jugement où règne la passion ? La jalousie, qui détruit la candeur, ébranle la confiance la plus ferme, et ouvre au soupçon le cœur le plus simple.

L'arrivée du docteur Orwell et de Marianne mit fin à cet entretien, et laissa à Harriet la liberté de réfléchir en silence sur un événement qu'elle ne pouvoit croire malgré ce qu'elle venoit d'entendre.

Le docteur entretint miss Sydney de son frère, auquel il prenoit l'intérêt le plus sincère comme le plus

tendre. Il parla de son voyage, de la brillante carrière dans laquelle il alloit entrer, des succès qui l'attendoient dans la capitale, et il mêloit à ce discours des louanges qui, dans tout autre tems, lui eussent mérité la reconnoissance de plus d'un de ses auditeurs. Cependant cet éloge fut interrompu par le bruit du marteau de la porte, qui annonçoit l'arrivée de quelque visite. Maria, qui n'étoit nullement disposée à rester en compagnie, voulut se retirer; mais avant qu'elle pût sortir, madame Botherim entra avec l'air d'une personne fort alarmée.

La bonne dame étoit hors d'haleine, pâle et tremblante : elle se jeta dans le fauteuil qu'on lui présenta, et couvrant son visage d'un coin de son tablier, elle fondit en larmes.

Les pleurs et l'affliction ajoutent encore à la vénération qu'inspire par elle-même la vieillesse. Les jeunes cœurs de Maria et d'Harriet, émus de ce spectacle, oublièrent un instant leurs propres chagrins pour s'occuper de ceux de cette mère désolée; elles présageoient trop bien la cause de son affliction.

« Docteur Orwell, dit-elle en prenant son mouchoir pour essuyer ses larmes, vous êtes père, et vous ne serez point surpris de mon chagrin, quand je vous aurai dit que j'ai perdu mon enfant; je l'ai perdu, docteur Orwell, elle me quitte, elle m'abandonne dans ma vieillesse; elle veut faire mourir sa mère de chagrin. »

« Miss Botherim vous quitte, dit le recteur un peu surpris, où va-t-elle? est-ce qu'elle se marie? Dans ce cas,

ma chère dame, c'est un malheur auquel les parens doivent s'attendre. »

« Oh! ce n'est pas pour se marier, c'est pour se perdre à tout jamais; elle vient de me dire qu'elle va aller avec le jeune docteur Sydney vivre chez les Hottentots; M. Glib y va aussi et tous les autres philosophes; et voilà à quoi l'a conduite toute sa science, et tous ses argumens, et tous ses gros livres: à abandonner sa pauvre mère, pour aller, comme une malheureuse, habiter parmi les Hottentots!... Faut-il que j'aie vécu jusqu'à cette heure pour voir cela! »

Le docteur Orwell, quoique vivement affecté de l'affliction de sa pauvre voisine, ne put s'empêcher de rire quand elle lui parla des Hottentots : un projet si ridicule, si inexécutable, ne lui paroissoit pas

quelque chose de fort à craindre.
« J'aurois de la peine à dire, répondit-il, jusqu'où peut aller l'extravagance de M. Glib et de ceux de sa bande ; mais quant au docteur Sydney, je puis vous répondre qu'il a des principes qui doivent vous rassurer sur son intégrité, sur sa discrétion et la sagesse de sa conduite. »

« Vous ne le connoissez pas, reprit la bonne femme toujours en pleurant. Et qui se seroit douté qu'il passoit ici tout son tems à faire la cour à ma fille, à la séduire et à l'engager à le suivre à Londres pour en faire sa maîtresse ; car elle a bien osé me dire en face qu'ils vivroient ensemble sans être mariés ? O docteur Orwell ! quel coup pour mon cœur !.. Non, je n'y survivrai pas. »

« Soyez assurée, madame Bothe-

rim, dit le recteur, qu'il y a ici quelque mal entendu. Que le jeune Sydney se soit épris de miss Botherim, la chose n'est pas impossible; mais qu'il ait eu recours à la séduction, qu'il se soit rendu coupable d'une action également contraire à la noblesse de toute sa conduite, à la générosité de ses sentimens et à la pureté de ses principes, voilà ce qu'on ne peut croire. Nul homme, il est vrai, n'est exempt de foiblesse, le plus sage s'égare quelquefois, tous sont plus ou moins susceptibles de se laisser emporter par un premier mouvement de passion; mais un cœur bien né se tient, même dans ses écarts, loin de tout ce qui a l'apparence de la bassesse. L'homme qui s'est formé une juste idée de celui auquel il sait qu'il doit compte

de ses actions, n'insulte point, de propos délibéré et par une perfidie, à l'image du Dieu qui l'a créé : Henri Sydney, je le répéte, ne peut être un vil séducteur. »

Harriet pressoit entre ses mains la main de son père, des larmes de reconnoissance mouilloient ses yeux; elle applaudissoit par ses regards plus qu'elle n'auroit pu faire par ses discours, et cette approbation n'étoit pas indifférente à M. Orwell, qui connoissoit toute la délicatesse des sentimens de sa fille autant qu'il estimoit son jugement sain.

« Quelqu'honorable que votre estime soit pour mon frère, dit Maria avec émotion, il en est digne, et vous ne pensez de lui rien qu'il ne mérite. »

« Je ne sais pas ce qu'il mérite,

interrompit madame Botherim, non je n'en sais rien ; mais s'il m'enlève ma fille, il mérite tout ce qu'on peut mériter, et je ne croyois pas que l'on pût justifier ici une pareille action. Ma pauvre Biddy! je ne me doutois guères que toute sa science dût finir par-là. Voyant que M. Botherim m'avoit toujours regardée comme rien, parce que je ne lisois pas dans les livres, je voulois empêcher, s'il étoit possible, ma fille d'être jamais ainsi méprisée de son mari, et j'étois la première à l'encourager à ne rien faire que lire du matin au soir. J'étois fière quand on me disoit qu'elle étoit philosophe : car les femmes, pour l'ordinaire, ne sont pas philosophes, et je me disois : C'est qu'elle a plus d'esprit que les autres; je croyois que tous les gens d'esprit

qui la verroient en deviendroient amoureux, car elle est en état de parler à un lord juge ou à un évêque, et si seulement quelque grand personnage comme cela avoit pu l'entendre une fois... »

« Si votre fille a gagné le cœur de Henri Sydney, vous n'avez rien à regretter, interrompit M. Orwell, il n'est point de parens qui ne doivent être satisfaits do pouvoir donner à leur fille un époux de ce mérite et de ce caractère. »

« Je ne prétends point déprécier le jeune homme, reprit madame Botherim, et quoique je ne puisse pas dire que j'aurois été fort charmée d'avoir un *dissenter* (1) pour gendre

(1) Nom qu'on donne en Angleterre à tous ceux qui ne reconnoissent point l'église anglicane.

(car je n'ai pas oublié combien feu M. Botherim les haïssoit), cependant j'aurois consenti à le voir se marier en face de l'église, si c'étoit pour cela qu'il lui avoit fait la cour; mais penser qu'il la fait s'enfuir de la maison de sa mère, sans être seulement mariée!... Je ne sais pas comment on ose encore prendre son parti; ce n'est pas bien, recteur, et je ne me serois jamais attendu à cela de la part d'un homme comme vous. »

Le docteur justifia son opinion sur le jeune Sydney, en citant de lui une foule d'actions nobles et généreuses, et absolument incompatibles avec le crime dont on l'accusoit; et dont il persistoit à le regarder comme incapable.

« Oh! s'écria encore la bonne

madame Botherim en secouant la tête, vous ne savez point de quoi ces presbytériens sont capables! Feu M. Botherim disoit toujours qu'ils étoient aussi rusés et aussi méchans que Satan lui-même; il n'auroit pas voulu seulement parler à un seul d'entr'eux, ni donner un demi-sol à aucun de leurs pauvres, eût-il dû mourir de faim, parce que c'étoit, disoit-il, encourager le schisme dans l'église, et tant il avoit à cœur l'honneur de l'église...... Pauvre cher homme, s'il avoit su qu'il devoit tomber de cheval à la porte d'un *dissenter*, et rendre le dernier soupir dans la maison d'un presbytérien! »

« Vous avez vu, dit le docteur, comment M. Sydney se conduisit dans cette circonstance; tous les bons, tous les chrétiens sont de la même famille

quels que soient les noms qui les distinguent entr'eux : ils doivent donc s'aimer comme des frères, et demeurer unis d'affections, au lieu de nourrir cette animosité et cet esprit de parti, qui est toujours prêt à lever l'étendard de la discorde. Mais où est, poursuivit-il, miss Botherim? je voudrois lui parler, peut-être je pourrai débrouiller ce cahos. »

« Et voilà précisément pourquoi je suis venue, dit madame Botherim, je vous prie d'aller la trouver et de lui parler pour voir si vous pourrez lui faire entendre raison ; car, pour moi, elle ne m'écoute seulement pas ; j'ai beau lui parler et lui reparler, c'est comme si je ne faisois rien ; elle sait toujours si bien m'étourdir, avec ses livres de science, que je ne puis lui répondre. Mais vous, monsieur

Orwel, vous avez lu dans les livres aussi bien qu'elle, elle vous écoutera; venez donc, bon recteur, venez avec moi; tâchez de lui faire passer l'envie d'aller courir chez ces Hottentots; et si elle veut avoir le jeune docteur Sydney, qu'elle l'épouse honnêtement, je ne m'y oppose pas; je ne lui ai jamais rien refusé de ma vie, jamais; elle le sait bien, et ce n'est pas le moment de commencer. »

Le docteur Orvell consentit volontiers à faire ce que demandoit madame Botherim, et il sortit avec elle, ne doutant nullement du succès de sa démarche.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Eloquence de M. Vallaton. Résolution que prend Julia de le suivre à Londres.

MADAME Botherim arriva donc chez elle, soutenue du bras du recteur; elle apprit, à sa grande satisfaction, par le valet qui leur ouvrit la porte, que miss, dans la crainte de se trouver trop tard sur les chemins, venoit de partir pour retourner auprès de Julia. Le docteur n'eut rien à faire que de convaincre cette bonne mère de l'innocence de sa fille, et c'étoit une tâche facile. Après lui avoir prouvé que ses craintes sur

la démarche de miss Botherim n'étoient que l'effet d'une méprise, après l'avoir tranquillisée par quelques autres discours, il retourna chez lui.

Cependant Bridgetina, irritée par l'espèce d'opposition que sa mère avoit mise à l'exécution de son dessein, étoit encore alarmée de certaine menace que, dans la chaleur de la conversation, la bonne dame lui avoit faite de la retenir de force, si la raison ne suffisoit pas pour la faire renoncer à son projet d'évasion; elle avoit résolu, pour éviter tout inconvénient, d'en presser l'exécution. Au lieu de retourner à la ferme, elle se rendit chez M. Glib, d'où elle comptoit partir le lendemain par la diligence. Elle fit d'abord part de sa résolution aux philosophes qu'elle

trouva rassemblés dans l'arrière-boutique du libraire, et leur demanda de lui garder le secret, et de l'aider dans l'exécution de son dessein.

M. Glib applaudit, dans son jargon ordinaire, à un projet si noblement conçu : « Vous avez donc laissé là la vieille, s'écria-t-il en se frottant les mains d'un air tout-à-fait content ; c'est cela, très-bien, fort bien ! ne point vivre avec les gens qu'on n'aime pas, et n'aimer que les gens qui sont essentiellement aimables ; voilà, voilà la voie de la perfectibilité : à quoi bon aimer sa mère, sa femme ou ses enfans plus que d'autres ; cela ne sert qu'à arrêter les progrès de la morale ? Laissez-les tous là : chacun pour soi ; qu'ils exercent leur énergie de leur côté ; voilà ce que c'est, et comme en un clin-d'œil on arrive au siècle

de la raison. La bonne femme se désespère, cela est sûr : pauvre nature, qui ne sait rien de la philosophie! A quoi est-ce bon, je vous le demande? »

« Assurément, dit M. Myope, les facultés morales ne sont pas assez étendues chez madame Botherim, pour qu'on puisse attendre d'elle quelque chose en faveur de l'utilité générale ; très-certainement elle n'a pas le droit de priver le monde des grands avantages que doivent lui procurer la conversation et l'exemple de miss Botherim, et qui seroient en grande partie perdus pour la société, si elle continuoit à vivre sous l'ombre du toît paternel ; car qui peut déterminer jusqu'où s'étendront des talens comme ceux de miss Botherim, quand ils seront transplantés sur un

sol plus fécond, sous un ciel meilleur? Qui peut dire à quels lointains climats s'arrêtera leur influence salutaire? Miss Botherim quitte la maison de sa mère; peut-être c'est à cet événement, si indifférent en apparence, que le mandarin de la Chine devra l'accroissement de ses lumières; que le tartare, l'habitant d'Otaïti, l'homme encore à naître sous des climats encore inconnus, devra le développement de ses facultés. »

Bridgetina étoit trop philantrope de sa nature, pour ne pas se réjouir de l'espérance d'être un jour d'une utilité si générale. Flattée de l'approbation de gens tels que M. Myope et ses adhérens, elle s'admiroit elle-même avec plus de complaisance encore que de coutume.

Elle fit appeler un commission-

naire, qu'elle dépécha à Julia, avec un billet par lequel elle l'informoit succinctement que ses affaires ne lui permettoient pas de retourner auprès d'elle; mais qu'elle lui donneroit de ses nouvelles si-tôt qu'elle seroit arrivée à Londres; elle lui demandoit en même tems de remettre au porteur tout ce qu'il y avoit de hardes à elle à la ferme, et en ajoutant qu'elle espéroit bientôt la voir suivre son exemple, elle faisoit des vœux pour son bonheur.

La situation de Julia, au moment où cette lettre lui arriva, n'étoit rien moins que satisfaisante. Le lecteur se rappelle que nous avons laissé madame Delmond en chemin de se rendre à la ferme; elle y étoit arrivée. Elle avoit d'abord demandé des nouvelles de sa fille au fermier, qu'elle

avoit trouvé occupé à tailler l'espalier qui tapissoit le dessous de ses fenêtres.

Julia avoit reconnu sa voix : « Voilà ma mère, dit-elle avec un sourire plein de finesse et en frappant doucement sur l'épaule de Vallaton ; ma mère, que vous n'avez jamais vue, n'est-il pas vrai ? »

« Ne ferai-je pas bien de m'en aller ? » lui demanda Vallaton.

« Assurément, reprit-elle toujours en riant, elle sera si surprise de vous voir ici !... Mais comme il n'y a pas moyen de l'éviter, décidez-vous, croyez-moi, à rester. »

« Faut-il qu'il n'y ait pas moyen de s'échapper ! » s'écria Vallaton dont le trouble et l'embarras alloient toujours croissans.

« C'est pousser la plaisanterie assez loin, » reprit Julia en le forçant à se

rasseoir ; et au même instant sa mère entra : elle se leva pour la recevoir. « Je puis, dit-elle en étendant les bras, aller embrasser ma chère maman, et quant à la révérence, que je ne suis pas encore en état de faire, M. Vallaton voudra bien s'en charger pour moi, et bientôt je me chargerai, à mon tour, de faire pour lui les honneurs de sa maison : que dites-vous de ce marché ? »

Vallaton qui étoit passé, d'auprès de Julia, à un fauteuil placé à l'autre extrémité de la chambre, fit une profonde révérence à madame Delmond, qui répondit à son salut d'un air pour le moins aussi froid et aussi embarrassé.

Elle étoit si rarement affectée au point de laisser appercevoir sur sa physionomie des signes d'émo-

tion, que Julia fut consternée des marques non-équivoques de surprise et de mécontentement qui se peignirent alors dans ses yeux. Elle s'assit sur le siège que Vallaton venoit de quitter, et resta quelque tems sans rien dire.

Julia, qui ne concevoit rien à cette conduite de sa mère, attendoit qu'elle entamât la conversation; mais comme il étoit impossible de rester plus long-tems dans cet état de silence, elle se détermina à lui demander si elle n'avoit pas vu miss Botherim?

« Oui, » dit madame Delmond.

« Elle sera de retour, je crois, pour prendre le thé avec nous: ne vous l'a-t-elle pas dit? » reprit Julia en regardant Vallaton.

« Il me semble que oui, dit celui-ci; oui, je me le rappelle parfaite-

ment. Mais peut-être je ferois bien d'aller au-devant d'elle ; elle est si mauvaise marcheuse, qu'elle sera bien aise d'avoir mon bras. »

Julia lui fit signe qu'elle étoit de cet avis ; et Vallaton, charmé d'avoir cette occasion de se retirer, en profita aussi-tôt.

« Hé bon Dieu ! ma mère, s'écria Julia dès qu'il fut hors de la chambre, qu'y a-t-il de nouveau ? de quel air étrange vous regardez M. Vallaton ! il semble que vous soyez surprise de le voir ? »

« Il est vrai que je ne m'attendois pas à le trouver ici ; il est de ces gens avec lesquels votre père seroit assurément fort mécontent d'apprendre que vous avez quelque liaison. »

« Mon père, fort mécontent d'apprendre que j'aie quelque liaison.

avec M. Vallaton! répéta Julia en levant les mains avec étonnement. Que s'est-il donc passé de nouveau depuis votre dernière visite; et qui peut avoir occasionné ce changement? »

« Depuis ma dernière visite? mon enfant, je ne vous comprends pas. »

« O ma mère! cessez, cessez, je vous en conjure, de vous faire un jeu de mon inquiétude; ne m'avez-vous pas dit que mon père approuvoit les recherches de M. Vallaton; qu'il avoit promis au général Villers;.... qu'il avoit consenti... Mais pourquoi cet étonnement? »

« Pourquoi?... parce que je suis en effet fort surprise: qu'a de commun, je vous prie, cet homme avec le général Villers; et comment votre père se seroit-il entretenu d'un pa-

reil personnage avec lui ? Vous rêvez en vérité, et je vous prie, ma chère, de penser un peu à ce que vous dites. »

Julia, en entendant ce discours, sentit son cœur défaillir ; les roses qui coloroient ses joues et ajoutoient encore à l'éclat de ses yeux, firent place en un moment à la pâleur du désespoir ; à peine conserva-t-elle assez de force pour dire, en pressant la main de sa mère dans les siennes : « Seroit-ce en effet un songe ? Ne m'avez-vous pas dit que le général Villers avoit fait une visite à mon père, et qu'il lui avoit présenté... »

« Le major Minden, en qualité de prétendant à votre main. »

« Le major Minden ! » répéta Julia, et ses yeux égarés se fixant sur

sa mère : « Je suis donc perdue, malheureuse pour toujours ! »

« En vérité, Julia, je ne vous conçois pas, dit madame Delmond ; vous aviez l'air si charmé, la première fois que je vous en ai parlé ; il n'étoit question alors que de votre reconnoissance pour le général, de votre soumission aux désirs de votre père ! Quel étrange événement a pu changer ainsi vos sentimens ? Si ce M. Vallaton n'étoit pas marié, je croirois qu'il s'est emparé de votre cœur. »

« Marié !... M. Vallaton marié ! » répéta Julia sans savoir ce qu'elle disoit.

« Sans doute, marié. Ne savez-vous pas qu'il a une femme et quatre enfans ? »

« Je l'avois oublié, » dit Julia avec un rire convulsif.

« Qu'est-ce, mon enfant? interrompit sa mère; qu'avez-vous? vous paroissez troublée.... Quelle pâleur sur votre visage! Vous trouvez-vous mal? »

« Bien mal! » répondit Julia en se laissant tomber sur le bras du fauteuil, et elle s'évanouit.

Madame Delmond, qui heureusement n'étoit pas fort susceptible de s'alarmer, alla tranquillement à la cuisine demander un verre d'eau. « Ma fille se trouve mal, » dit-elle à la servante du même ton qu'elle lui auroit dit : « Ma fille demande ses gants, » ou bien : « Donnez à ma fille ses pantoufles; » et elle ajouta avec le même flegme : « Voyez si vous ne pourriez pas lui

donner quelque secours. » La pauvre Nancy ne se le fit point dire deux fois; et dès qu'elle eut entendu que sa jeune maîtresse s'étoit trouvée mal, elle se précipita, sans égard pour madame Delmond qui étoit devant elle, dans la chambre où étoit Julia. Elle fut bientôt à genoux auprès d'elle, lui prodiguant l'eau froide, le vinaigre, et tous les moyens qu'elle croyoit propres à la ranimer.

Enfin Julia reprit ses sens, mais pour être en proie à des angoisses plus cruelles que celles qu'elle avoit déjà éprouvées ; car elle apperçut en un instant toute l'horreur de sa situation, et les conséquences de la fatale erreur où l'avoit jetée le discours de sa mère, interprété par son imagination trop vive. Elle avoit

donné son cœur et sa foi à Vallaton, tandis que son père avoit promis sa main au général Villers, pour un homme qu'elle se rappeloit à peine d'avoir vu, mais qu'elle étoit bien convaincue qu'il lui seroit impossible de jamais aimer. Elle étoit donc arrivée à la veille d'une de ces terribles persécutions dont tant d'héroïnes, avant elle, avoient été les victimes. Plus d'une fois, en quittant ses lectures favorites, elle s'étoit étonnée d'avoir échappé si long-tems à un malheur si commun ; son imagination s'étoit familiarisée avec l'idée du parti courageux qu'elle étoit bien résolue de prendre en pareille occasion, si jamais elle se présentoit. Déja elle se représentoit le major Minden, sous les traits de l'opiniâtre et odieux

Solmes, déterminé à s'emparer de sa main, malgré sa résistance; et son père employant, pour la contraindre à cette odieuse union, toute la cruauté des *Harlowes*..... Mais jamais, elle y étoit bien résolue, jamais elle ne déshonoreroit les principes qu'elle avoit adoptés, par une indigne soumission au pouvoir arbitraire d'un tyran. Son sort étoit affreux, mais non pas sans exemple; et loin de se plaindre, d'après tout ce qu'elle avoit lu, elle avoit plutôt sujet de regarder comme un bonheur particulier d'avoir été, jusqu'à ce jour, exempte d'un malheur attaché à son sexe. Dans tant de romans qu'elle savoit par cœur, à peine trouvoit-elle quelques exemples d'une femme arrivée à l'âge de dix-neuf ans, sans avoir été désolée

par une foule de soupirans, tous aussi odieux, aussi haïs que son major Minden. Quelle fille, pour peu qu'elle ait eu quelques attraits, n'a pas été persécutée par un père cruel, en faveur d'un indigne prétendant? Pourquoi donc se consumer en vaines plaintes, puisque son sort n'étoit, après tout, que celui auquel toute femme doit s'attendre dans ce malheureux état de civilisation?

Telles étoient les pensées qui se présentèrent confusément à l'esprit de Julia, quand elle eut commencé à reprendre ses sens; mais avant d'avoir eu le tems de décider quel plan de conduite il étoit à-propos de suivre dans cette crise momentanée, elle fut interrompue par sa mère, qui lui demanda, d'une ma-

nière assez positive, la cause de cette émotion extraordinaire.

La véhémence avec laquelle madame Delmond lui fit cette question, n'avoit d'autre cause que sa surprise et l'empressement de sa curiosité; Julia crut y voir la preuve de la résolution où l'on étoit d'exercer sur elle un pouvoir despotique, et elle jugea qu'il falloit éluder, par une réponse évasive, cette première attaque de l'injustice et de la tyrannie.

« C'est la foiblesse de vos nerfs, dites-vous? répéta madame Delmond. Il est étrange que vos nerfs soient devenus si foibles, quand votre santé paroît si bien rétablie; et plus étrange encore que le major Minden vous soit aujourd'hui si

odieux, lui que vous trouviez si aimable la première fois que je vous en ai parlé. »

« Le major Minden! Ah! de grâce, madame, ayez pitié de moi, je vous en conjure! Ne me répétez pas ce nom odieux, il m'est plus affreux que la mort, il remplit mon âme et d'horreur et d'effroi! O infortunée, infortunée Julia! pourquoi faut-il que j'aie survécu à ce dernier accident pour rester en butte à des maux plus cuisans encore! Combien je suis malheureuse!.... »

« Julia! Julia! avez-vous perdu le sens? interrompit madame Delmond. Je ne sais que croire, que penser de tant d'extravagance; que diroit votre père s'il vous entendoit? Mais je vous conseille de vous garder de rien dire de semblable en sa présence. »

« Mon père seroit donc décidé à m'opprimer ; il seroit assez cruel, assez dur envers sa Julia, pour la contraindre à s'unir à l'homme qu'elle doit détester ? Pourroit-il être sourd à mes prières, insensible à ma douleur, voir sa fille infortunée réduite au plus affreux des malheurs sans en être touché? Oh ! oui, oui, son cœur est endurci par les préjugés cruels de la société, et je suis destinée à grossir le nombre des victimes de la civilisation. »

« En vérité, Julia, de pareilles extravagances ne méritent point de réponse ; il faut pourtant que je vous dise, mademoiselle, que votre père est de moitié trop bon pour vous ; et qu'il vous a gâtée par son indulgence. »

« Vous aussi, ma mère ! vous prenez parti pour cet odieux major ;

ma tendre mère se joint aux persécuteurs de sa pauvre, de sa malheureuse Julia ; je vous en conjure à genoux, ô ma mère, sauvez votre fille, délivrez-la du destin cruel qu'on lui prépare ! »

« Assurément ! cria madame Delmond en se levant, on n'a jamais rien vu de si impertinent, de si absurde que cette conduite ; je ne saurois écouter plus long-tems ce jargon, que vous avez appris sans doute de miss Bothrim, qu'on montre au doigt par la ville pour son extravagance. »

« O madame, ma tendre mère, ne me quittez pas ainsi chargée du poids de votre colère, » dit Julia.

« Pourquoi resterois-je, reprit mad. Delmond, si vous avez résolu de ne rien écouter de ce que je vous

dis ? J'ai cent choses à vous apprendre, non-seulement concernant le major Minden, mais encore sur M. Churchill, dont nous avons eu la visite. Il a eu la politesse de nous offrir sa voiture pour vous ramener à la maison, et votre père l'a d'abord acceptée ; car il y a déjà huit jours qu'il vous auroit envoyé chercher, malgré l'avis de M. Gubbles, si on avoit su où en trouver une. Comme le général et toute sa maison sont aux courses de Brighton, nous ne savions à qui nous adresser ; mais l'offre de M. Churchill nous tire d'embarras sur ce point, et votre père a été si charmé de ce procédé, que si vous le préférez au major, je suis assurée qu'il ne s'opposera nullement à votre choix, et..... »

« Permettez-moi, je vous en conjure..... »

« Non, je ne veux plus rien entendre de vos folies ; le carosse sera ici demain sur les cinq heures de l'après-midi, parce que c'est l'heure que votre père croit la plus convenable pour vous transporter ; il est si occupé de l'idée de vous voir, que je vais parier qu'il ne fermera pas l'œil de toute la nuit ; en vérité, Julia, vous ne sauriez montrer trop de reconnoissance envers un si bon père ; il vous chérit plus que lui-même ; je me garderai bien de lui rien dire de ce qui s'est passé ce soir, cela ne serviroit qu'à l'affliger ; j'espère vous trouver demain dans de meilleures dispositions. »

Julia voulut encore essayer de parler ; mais madame Delmond lui imposa silence avec plus de fermeté qu'elle n'en avoit jamais montrée ;

« . . . . et

et après avoir donné quelques ordres aux domestiques elle partit, fort peu satisfaite de la conduite de sa fille.

Dès que sa mère fut assez éloignée pour ne pouvoir plus l'entendre, Julia se répandit en lamentations exagérées sur le malheur de sa destinée. C'étoit une hydre actuellement qu'elle avoit à combattre : elle voyoit dans M.r Churchill naître un nouveau persécuteur ; et quoique cela ne fit encore que deux, et que ce nombre dût lui paroître bien petit en comparaison de la multitude d'ennemis ligués contre le repos de lady *Séraphina* ou de lady *Angelina* sur le sort desquelles elle avoit versé tant de larmes, cependant à l'aide de l'imagination elle auroit trouvé dans ces deux seuls prétendans, un mo-

tif suffisant de terreur et d'alarmes, quand bien même il n'y auroit pas eu dans le monde un M. Vallaton.

Il faut convenir qu'à l'égard de ce dernier, elle n'étoit pas sans un véritable sujet d'inquiétude : l'encouragement qu'elle avoit donné à sa passion, l'ascendant qu'elle lui avoit permis de prendre sur son cœur, l'espérance dont elle s'étoit flattée, que son père approuvoit ses sentimens, et cet espoir tout-à-coup détruit, étoient autant d'incidens assez embarrassans pour justifier ses craintes.

Elle se reprochoit à elle-même d'avoir été, par l'effet de son imagination trop ardente, la dupe d'une méprise qu'un peu de réflexion lui auroit (elle le sentoit bien actuellement) fait appercevoir facilement ;

mais elle déploroit avec plus d'amertume encore, les préjugés aveugles de son père, qui vouloit la voir mariée à un homme bien né et maître d'une fortune indépendante, comme si l'absence d'une de ces qualités dans un époux, devoit être un obstacle insurmontable à son bonheur.

« Malheureux état de civilisation, s'écrioit-elle à son tour ; usage barbare ! je suis donc destinée à grossir le nombre de vos victimes ! Par quelle erreur évidemment contraire à la marche de la perfectibilité, les pères se croient-ils plus sages que leurs enfans ? Que n'ai-je attendu pour naître, le siècle de la lumière et de la vérité ? »

Julia continua à se lamenter ainsi jusqu'à l'instant où M. Vallaton re-

vint auprès d'elle ; il avoit guetté le départ de madame Delmond, et dès qu'il la vit assez éloignée pour ne plus craindre d'en être apperçu, il rentra pour reprendre l'intéressante conversation que l'arrivée inattendue de cette dame l'avoit forcé d'interrompre.

« Ma Julia en pleurs ! » s'écria-t-il avec l'accent de la surprise et de la douleur ; « qui peut l'affliger ? D'où naissent ces soupirs et ces larmes ? »

« Ah ! M. Vallaton, vous voyez la plus malheureuse des femmes ! Mon père ! mon cruel père ... »

« Qu'a-t-il fait ? Vous auroit-il défendu de me voir ? Est-il assez barbare .... »

« Hélas ! il ne sait rien de vos visites ; mais il a pris la cruelle résolu-

tion de me donner à un homme que mon cœur déteste. »

« Et consentirez-vous à cette violation des premiers principes de la justice? Parce qu'un homme se dit vôtre père, irez-vous, par une déférence servile à ses caprices, renoncer au plus beau droit de l'être pensant, au droit de choisir et de suivre ce qui lui convient le mieux? Quelle étrange puissance a donc ce nom de père, pour justifier ainsi l'abnégation de soi-même et le mépris des véritables devoirs? »

« Non, mon excellent ami, interrompit Julia, soyez assuré que je mourrai plutôt que de manquer à la promesse que je vous ait faite; mon père ne sauroit m'y contraindre, mais l'idée d'encourir sa colère m'épouvante. »

« Je suis loin de me prévaloir de votre promesse, reprit Vallaton; je saisque la philosophie n'admet point de tels engagemens; à ses yeux, nulle promesse n'est et ne sauroit être un lien; tout scrupule à cet égard est un enfantillage, et ce n'est pas parce que vous m'avez promis de m'épouser que vous devez le faire, mais parce que ce mariage est ce qu'il y a de mieux en soi, de meilleur relativement au bien général. »

« Généreux Vallaton! quelle noblesse de sentimens! que de désintéressement! que de vertus! »

« Et qui peut résister à l'empire de la vérité? Si après un mûr examen de ses principes, celui que votre père a choisi est reconnu plus sage, plus éclairé que moi; si par une faculté de perception mieux dé-

veloppée que la mienne, il a un sentiment plus vif de la supériorité de votre mérite ; s'il est plus capable enfin que moi de juger, d'admirer toutes les perfections de Julia, je dois lui céder, c'est mon devoir, puisque dans cette hypothèse il seroit au-dessus de moi dans l'ordre des êtres moraux. »

« Ah ! Vallaton ! où le trouver cet homme qui l'emporteroit sur vous en générosité, en nobles sentimens ? Qu'ils sont loin de pouvoir vous être comparés ceux qu'on vous préfère (car ils sont deux qui prétendent à ma main et qui ont l'aveu de mon père) ! mais mon parti, à leur égard est, je vous assure, irrévocablement pris. »

« D'où vient donc cette agitation,

ces marques de douleur sur votre visage ? »

« Et me voudriez-vous voir penser, sans être troublée, que le moment de me séparer de vous approche ? Demain, je retourne chez mon père, et il se passera bien du tems peut-être, avant que nous ayons l'occasion de nous revoir. »

« Pourquoi demain, ma charmante Julia ? Les ordres d'un tyran sont-ils des lois dont on ne puisse différer l'exécution ? Pourquoi aller reprendre demain ce joug humiliant d'une autorité usurpée ? Permettez-moi, je vous en conjure, d'examiner avec vous, quelles seroient les conséquences de ce retour précipité, afin que vous puissiez régler votre conduite d'après les motifs les plus déterminans. »

« Et que puis-je faire ? quelle raison lui donner de mon refus ? Il sait bien qu'actuellement je suis en état de supporter un voyage, même beaucoup plus long que celui-là. »

« Sans doute ; consentez donc à l'entreprendre, adorable Julia, ce voyage plus long, mais que ce soit sous les auspices d'un homme qui vous préfère à toutes les autres femmes, à cause de votre mérite réel, intrinsèque, impérissable, qui adore en vous la vertu personnifiée, et dont l'amour doit être aussi durable que les bases éternelles sur lesquelles il se fonde. » En disant ces mots il avoit l'accent de l'enthousiasme et pressoit de ses mains celles de Julia.

« Grand Dieu ! que proposez-vous ? s'écria-t-elle ; fuir avec vous ! ne plus revoir mon père ! Ah ! non,

il n'y survivroit pas ; je ne puis.... je ne veux point penser à une démarche que rien ne pourroit justifier. »

« Justifier ! répéta Vallaton , et d'après quel principe ne pourroit-on la justifier ? Sans doute si vous pouviez prouver que votre père est dans l'ordre moral supérieur à moi ; car dans ce cas, mais dans ce cas seulement, il auroit plus de droit que moi à ce que le sage s'occupe de son bonheur. »

« Hélas ! dit Julia en soupirant, comment puis-je comparer le mérite moral de deux hommes si opposés dans leurs sentimens, si différens de caractère ? Ne peuvent-ils être l'un et l'autre également estimables à leur manière ? »

« Impossible ! absolument impossible, reprit le philosophe, il faut

que vous donniez la préférence à l'un de nous; et pour vous diriger dans ce choix quel guide plus sûr que la philosophie elle-même? Considérez lequel de nous peut-être le plus utile au monde, par l'emploi de ses talens, de ses lumières et de son énergie? Qui de nous a des idées les plus claires de la nature, du bonheur et de la perfectibilité de l'être pensant? ...... car c'est en cela seul que consiste la vertu. »

« Mon pauvre père ne connoît rien à la philosophie; mais malgré les préjugés qui l'aveuglent, c'est le meilleur des hommes. »

« Se peut-il que mon aimable Julia, avec un jugement si supérieur, admette une telle contradiction? Vous convenez de son ignorance, vous reconnoissez qu'il est

l'esclave des préjugés vulgaires, et vous parlez de sa bonté! Qu'est-ce que la bonté sinon ce qui concourt à l'utilité générale? et en quoi un personnage comme votre père, peut-il être utile au monde? Et sur quoi se fondent ces droits qu'il prétend avoir sur vous? »

« Je suis sa fille. »

« Est-ce là, de bonne foi, une raison? Et ne savons-nous plus que la marche des progrès de l'esprit humain... la vertu, le bonheur, l'amélioration de l'espèce dépendent sur-tout de la destruction de ces distinctions, que l'égoïsme et l'aristocratie ont introduites dans le système social? N'est-il pas actuellement bien démontré que la *piété filiale, l'amour de la famille, la reconnoissance envers les bienfaits*

et les obligations qu'imposent les promesses, sont les grands obstacles à la marche de la perfectibilité? Ce sont ces barrières mises entre l'homme et la vertu que la philosophie sape dans leurs fondemens; et tout être pénétré des principes de la perfectibilité doit du moins s'efforcer de les reculer; et vous, ô Julia ... »

Dans ce moment on remit à Julia la lettre de miss Botherim, et si cet incident suspendit pour quelques instans les flots de l'éloquence de M. Vallaton, il en fut dédommagé par l'occasion qu'il lui donna d'appuyer sa théorie d'un illustre exemple.

Lorsque Bridgetina avoit fait part à Julia de l'intention où elle étoit de suivre Henri à Londres, ce pro-

jet lui avoit paru à-la-fois le comble de l'imprudence, du ridicule et de la folie ; mais actuellement que l'éloquent Vallaton le lui présentoit sous un autre jour, elle commençoit à le regarder comme le noble effort d'un esprit impatient du joug de la société et qui s'élève au-dessus des préjugés vulgaires.

Nous ne fatiguerons point nos lecteurs des détails ultérieurs de cette conversation. Qu'il leur suffise de savoir que la résistance de Julia aux propositions de l'éloquent philosophe, s'affoiblissoit à mesure qu'il parloit ; et qu'enfin subjuguée par la force de ses argumens, elle consentit à donner un grand exemple de vertu abstraite, en secouant le joug honteux de la piété filiale ; de contribuer de tout son être au bien

général, en conservant au monde un apôtre de la perfectibilité, qui lui juroit, foi de philosophe, qu'il ne pouvoit vivre sans elle.

CHAPITRE V.

Voyage de Bridgetina. Son arrivée à Londres.

Tout dormoit encore dans le paisible bourg de W... La cloche matinale venoit de frapper quatre heures; M. Glib vint annoncer à Bridgetina qu'on entendoit le bruit du coche qui s'approchoit, et il la conduisit à l'auberge, à la porte de laquelle la voiture il s'arrêtoit d'ordinaire pour changer de chevaux; il y avoit heureusement une place vacante; notre héroïne y monta à l'aide du cher citoyen, qui l'exhortoit en la soulevant, non sans effort, à user de son

énergie ; il alloit ajouter quelques autres avis également sages, quand le cocher donna le coup de fouët du départ.

Les voyageurs demi-endormis, parlèrent peu durant le relais qui suivit ; mais à déjeûner Bridgetina entendit assez de leur conversation pour juger que deux de ses compagnons de voyage étoient des gens de loi qui revenoient des assises, et le troisième un fermier ou un marchand de bœufs du voisinage ; tous trois la traitèrent avec beaucoup de civilité ; mais comme ils s'entretenoient entr'eux d'affaires auxquelles elle étoit tout-à-fait étrangère, elle fut quelque tems sans pouvoir trouver l'occasion de se joindre à leur conversation ; enfin elle se décida à les étonner par un discours *ex*

abrupto, tout-à-fait propre à édifier des auditeurs moins stupides ou peut-être seulement moins esclaves des préjugés qui s'opposent en tous lieux aux progrès de la lumière. Mais elle eut beau faire, elle ne put parvenir à convaincre les deux avocats de l'inutilité des loix et de l'immoralité des moyens de coërcion qu'elles autorisent; en vain prodigua-t-elle tous les argumens de sa logique, toutes les fleurs de sa réthorique, elle ne put pas leur persuader qu'ils devoient renoncer à leur profession, comme à la chose du monde la plus contraire à la marche de la perfectibilité.

Mais si elle ne put les convaincre, du moins parvint-elle à les étonner. Ils ne pouvoient revenir de leur surprise, en entendant couler ce tor-

rent d'éloquence d'une source si extraordinaire, et qu'ils crurent d'abord inépuisable ; ils hasardèrent cependant de faire quelques objections à l'orateur ; de lui présenter quelques questions particulières sur le fond de son sujet, et ils apperçurent bientôt que son éloquence étoit précisément comme le petit carosse et les chevaux à ressorts que l'on montre à la foire ; il court tant et si vîte qu'on veut dans le cercle qui lui est tracé, mais il ne peut en sortir. Les deux voyageurs après avoir mis inutilement tout en œuvre pour faire sortir Bridgetina de son cercle, demeurèrent convaincus qu'on ne pouvoit ni la détourner ni la faire marcher dans une autre direction, ou d'un autre mouvement que celui qui leur avoit d'abord causé tant d'ad-

miration; ils prirent le parti de la laisser en paix, tourner sur elle-même, et bientôt ils s'endormirent.

Le fermier n'avoit pas attendu jusqu'à ce moment pour prendre son parti; en sorte que miss Bridgetina eut tout le loisir de se livrer à ses réflexions durant la plus grande partie du voyage.

De tous les maux introduits dans le monde avec la civilisation, il n'en est pas de plus vivement senti par nous autres auteurs de romans que la facilité avec laquelle on se transporte aujourd'hui sans craindre de mésaventure d'un bout du royaume à l'autre; il n'y a plus rien à faire en route pour un malheureux romancier; autrefois une héroïne ne pouvoit courir vingt

milles sans fournir à l'historien dix incidens plus merveilleux les uns que les autres ; on n'avoit que l'embarras du choix. Mais aujourd'hui que les femmes et les filles de tout âge et de toutes conditions, depuis la duchesse qui roule mollement dans sa voiture à six chevaux fringans, jusqu'à la simple grisette qui la regarde en cahotant de dessus l'impériale de la diligence, peuvent courir les trois royaumes dans tous les sens, sans rencontrer le moindre petit accident, un auteur est fort embarrassé. Un épisode est une chose aussi rare à trouver sur un grand chemin, qu'une bourse d'or. Si nous n'y prenons garde, Bridgetina arrivera à Londres sans nous fournir la moindre petite réflexion ; la voilà déja dans les faubourgs ;

courons, si nous voulons la voir, à la porte de l'auberge où l'on vient pour la recevoir; c'est à la Croix-d'Or.

Malgré l'impatience que l'on peut justement supposer à notre héroïne de mettre fin à l'aventure qui étoit 'lobjet de son voyage, elle étoit tellement fatiguée (c'étoit la première fois de sa vie qu'elle s'étoit éloignée de plus de dix milles de W....) qu'elle ne pouvoit se remuer, aussi résolut-elle d'employer cette nuit à se reposer. On la conduisit dans une chambre, sur la première demande qu'elle en fit; mais il ne lui fut pas aussi facile de se procurer un lit; la chambrière avoit arrêté dans sa sagesse que si miss se dispensoit de souper, ce ne seroit pas du moins faute d'en avoir

eu le tems, et elle lui donna d'abord une heure pour y penser. Elle avoit beau sonner, courir à la porte, allonger le col dans le corridor chaque fois qu'elle entendoit quelqu'un marcher, et adresser ses réclamations à tous ceux qui se présentoient; personne ne faisoit semblant de l'entendre. Elle se crut enfin réduite à l'alternative de passer la nuit sur une chaise, ou bien de se jeter sur son lit sans draps; et elle s'étoit résignée à prendre ce dernier parti quand la servante parut.

« Vous devriez savoir, jeune fille, lui dit Bridgetina, que l'homme n'est pas encore arrivé à ce dernier degré de perfection qui le rendra insensible à la fatigue et exempt de courbature; je ne dis pas que vous eussiez dû revenir faire mon lit parce que

vous me l'aviez promis; car les promesses ne lient en rien; mais la chose étant bonne en soi, vous deviez la faire, soit que vous l'ayez promise ou non. »

« Je suis venue dès qu'il m'a été possible; on ne sauroit être à vingt endroits à-la-fois. »

« Cela est vrai, dans l'état actuel de la société, reprit Bridgetina, et je ne sache encore personne sur qui l'énergie ait produit un tel effet ; mais qui sait ce qui arrivera par la suite ? Qui peut marquer les bornes de la puissance possible de l'être essentiellement perfectible? Tout gisant dans l'action des causes morales, et rien dans celle des causes physiques, qui sait jusqu'où peut aller l'ascendant de ces premières ? »

Betty qui n'entendoit pas un mot de ce discours, regardoit notre héroïne du haut en bas, et elle se reprochoit de ne s'être pas apperçue plutôt de ce qui lui paroissoit actuellement si clair, savoir quelle avoit affaire à une folle. Ne voyant cependant rien dans sa conduite qui annonçât la frénésie, elle reprit son ouvrage en se promettant bien pourtant de faire part à sa maîtresse de cette découverte.

Bridgetina qui s'étoit apperçue qu'elle avoit fixé l'attention de cette fille, ne voulut pas perdre cette occasion d'inculquer les vérités de la philosophie dans le cerveau d'un être pensant : « Je vois, dit-elle en élevant la voix, je vois par l'attention avec laquelle vous écoutez mes discours, que vous n'êtes point dénuée

d'un sens moral ; peut-être malgré l'état abject de votre condition vous avez eu, dans cette maison ouverte au public, l'occasion d'entendre les raisonnemens de quelques éclairés ; peut-être quelque philosophe aura par l'action de la sympathie, éveillé les facultés assoupies de votre entendement ; peut-être le germe de l'intelligence n'est point étouffé en vous, et s'il en est ainsi, vous pouvez, quoique servante de cabaret, acquérir le caractère de l'être pensant, en ajoutant les idées que vous acquérez chaque jour, à celles que vous avez acquises la veille. »

« Madame, dit Betty toujours en la regardant, je crois que vous feriez bien de vous coucher. »

« Jusqu'à ce que l'esprit de l'homme ait fait quelques progrès dans les

voies de la perfectibilité, ils est, comme vous le dites fort bien, indispensable de donner du repos aux organes. Mais si comme je le suppose, vous avez eu l'occasion d'entendre des philosophes conclure de l'*existant* au *possible*, vous savez que le tems approche où on n'aura plus besoin de dormir. Oh! pourquoi la grande chaîne des causes et des effets, engendrée dans l'éternité, n'étoit-elle pas de quelques mailles plus longue? cela auroit reculé d'autant l'époque de ma naissance, peut-être jusqu'au tems où les os seront insensibles au cahos des *mail-coches*, et où l'on pourra voyager cent milles de suite, sans être fatigué; mais dans l'état de civilisation, l'énergie ne sauroit aller jusques-là. L'homme est, comme vous

le savez, ma chère enfant, l'être perfectible, mais non pas l'être parfait. J'ai vu, il est vrai, dans nos romans modernes, quelques héroïnes dont l'énergie est telle, qu'après qu'elles ont voyagé plusieurs centaines de milles à dos de cheval ou de mulet, sans boire ni manger, elles sont encore si fraîches en arrivant, qu'il n'est pas seulement question de les faire manger ou dormir; mais il faut convenir que ces exemples sont rares. »

En disant ces mots, Bridgetina se mit au lit, et Betty courut aussitôt apprendre à sa maîtresse que l'une de ses chambres étoit actuellement occupée par une folle.

« Quelle est-elle ? d'où vient-elle ? » demanda la maîtresse.

« Je ne sais d'où elle vient, ré-

pondit la servante; mais à en juger par les sermons qu'elle fait, je crois que c'est une méthodiste (1). »

« Oh! si c'est une méthodiste, nous en aurons soin, répondit la maîtresse fort satisfaite de ce dernier éclaircissement; et demain si elle n'est pas en état de s'en aller, je m'adresserai à ceux de la congrégation, et je sais bien qu'il ne la laisseront manquer de rien. »

Le lendemain, dès que la sonnette de Bridgetina eut annoncé son réveil, l'hôtesse entra elle-même dans sa chambre; après avoir pris toutefois la précaution d'ordonner à sa servante de se tenir à la porte et prête à lui donner secours en cas de besoin.

(1) Les Méthodistes forment, en Angleterre, une secte de devots énergumènes très-étroitement liés entr'eux.

Elle trouva notre héroïne déja levée. Quoique la manière bizarre dont elle étoit vêtue justifiât assez le rapport fait par Betty à sa maîtresse, elle ne dit cependant rien d'abord qui pût confirmer cette dernière dans ses soupçons; après avoir répondu assez civilement aux questions pressées de son hôtesse, elle témoigna l'envie d'avoir promptement à déjeûner, parce qu'elle étoit, disoit-elle, impatiente de se rendre auprès de ses amis, dont quelques-uns alloient être ravis de son arrivée.

« Je connois fort bien plusieurs de vos amis, répondit l'hôtesse; et il faut que je déclare que malgré tout ce qu'on en peut dire, je trouve, quant à moi, que ce sont de fort respectables gens. »

« Assurément, répondit Bridge-

tina, ils sont prédestinés à changer la face de ce monde, à en faire disparoître l'ignorance et l'erreur, à déraciner les préjugés, à..... ».

« Monsieur Timothy Tottenham est-il de la connoissance de madame ? C'est un habile prédicateur, m'a-t-on dit, » interrompit l'hôtesse.

« Je ne connois point de prédicateur, » répliqua Bridgetina d'un ton plein de mépris.

« La pauvre dame ! se dit à elle-même l'hôtesse, la voilà retombée dans sa folie. Madame, ajouta-t-elle tout haut, a sûrement à Londres des amis à visiter ? Si j'osois prendre la liberté de donner mon avis à madame, je lui conseillerois d'y aller plus tôt que plus tard ; je crois qu'il



est tems que vous vous remettiez entre leurs mains. »

« Croyez, répondit notre héroïne, que je ne perdrai pas un moment pour accomplir l'importante fin de mon voyage. Mais connoissez-vous, dites-moi, madame Fielding ? Elle demeure dans Hanover-Square. C'est par elle que je dois arriver à celui qui est l'objet de mes recherches, à celui à l'âme duquel mon âme est unie par les rapports de la sympathie. »

« C'est un des pères de la Congrégation qui aura touché son cœur par quelqu'un de ces discours qui font tant pleurer, » se dit encore à elle-même l'hôtesse ; puis faisant la révérence à Bridgetina, elle prit congé d'elle en souhaitant bien cordialement que l'ami qu'elle cher-

choit pût rendre le calme à son esprit troublé.

Mais avant d'accompagner notre héroïne chez mistriss Fielding, il est bon que le lecteur connoisse quelle étoit cette dame. Deux lettres adressées par M. Sydney à son fils, lui apprendront tout ce qu'il est nécessaire qu'il sache pour l'intelligence de cette histoire ; nous allons les lui mettre sous les yeux telles qu'elles nous ont été communiquées par le jeune docteur lui-même.

CHAPITRE VI.

Histoire de madame Fielding. Lettre du R. M. Sydney à son fils.

« Je ne suis ni surpris ni offensé, » mon cher Henri, du désir que » vous témoignez de connoître » l'origine de l'amitié qui me lie » à votre bienfaitrice; vous avez » des droits à ma confiance, et » vous pouvez juger par la manière » dont j'ai vécu avec vous, dès votre » jeunesse, que je me fais un plaisir » de le reconnoître.

» Si j'ai été plus réservé avec vous » sur le sujet dont il s'agit, que sur

» tout autre, c'est que je n'ai pas
» cru qu'il me fût permis de dis-
» poser seul d'un secret dont la
» moitié appartient à un autre ;
» je hais le mystère ; je le crois
» rarement nécessaire ; mais je
» pense aussi que lorsque le silence
» n'est pas incompatible avec la
» sincérité, la discrétion est quel-
» quefois un devoir prescrit par
» l'honneur et la délicatesse.

» Avant donc de satisfaire à votre
» demande, j'ai dû consulter l'in-
» tention de madame Fielding ; et
» ce n'est que parce qu'elle m'en a
» elle-même témoigné le désir, que
» je vais vous apprendre la partie
» de mon histoire à laquelle la
» sienne se lie.

» Vous savez quel degré de pa-
» renté nous unit, et que s'il est

» assez rapproché pour autoriser
» un pauvre parent à s'en prévaloir,
» il est aussi assez éloigné pour au-
» toriser jusqu'à un certain point,
» un riche cousin à n'y avoir que
» foiblement égard.

» Le père de miss Fielding étoit
» membre du clergé, établi, et
» jouissoit d'un riche bénéfice,
» mais qui étoit peu de chose en-
» core, en comparaison de ceux
» auxquels il pouvoit prétendre; ses
» espérances n'alloient à rien moins
» qu'à occuper les premières digni-
» tés de son église; et il étoit si
» sûr d'y parvenir, qu'il crut pou-
» voir attendre le tems où il en
» jouiroit pour penser à s'occuper
» de l'établissement et de la fortune
» de sa famille.

» Le doyenné de ***, qui don-

» noit quatorze cents livres sterling
» de revenu, lui étoit assuré, et il
» n'attendoit pour en jouir que la
» mort du titulaire, vieillard infirme
» et tourmenté depuis long-tems
» d'un asthme chronique. Rien de
» plus précaire qu'une telle exis-
» tence, si ce n'est pourtant ce fan-
» tôme assis sur l'avenir, qu'on
» appelle l'espérance, et dont l'in-
» constance et la mobilité se jouent
» si souvent des projets des hommes.

» Une fièvre de quelques jours
» emporta le résignataire, deux ans
» avant la mort de celui auquel il
» devoit succéder.

» Monsieur Fielding mourut, et laissa sa fille, alors âgée de dix-neuf ans, dépourvue de fortune et réduite à recourir à la protection de sa famille.

« Quelques mois avant cet événement, le professeur ****, sous lequel je venois d'achever mes études à Glasgow, m'avoit présenté et fait entrer chez lord Brierston, en qualité de gouverneur de ses enfans ; j'avois peu de goût pour cet emploi, dont je ne me dissimulois pas les désagrémens ; je trouvai cependant dans les procédés honnêtes de mylord et dans les heureuses dispositions de mes élèves, un dédommagement des mortifications auxquelles la pauvreté est nécessairement en butte auprès de l'opulence.

» Lady Brierston épouse en secondes nôces de ce seigneur, étoit elle-même la veuve d'un *Nabab* de l'Inde ; elle possédoit une fortune immense, dont elle s'étoit réservée la jouissance durant sa vie ; et la dis-

position après sa mort, dans le cas où elle survivroit à son second mari. Cette dame étoit cousine-germaine de M. Fielding, et c'est sous sa protection que Maria Fielding passa à la mort de son père.

» J'étois à Brierston quand elle y arriva, et jamais le souvenir de ce jour ne sortira de ma mémoire. Je ne puis me rappeller, sans en être attendri, la grâce, la douceur, l'air noble à-la-fois et modeste avec lequel elle répondit aux questions plus que déplacées de son orgueilleuse parente.

» Lady Brierston sentit d'abord, et ne put lui pardonner, l'avantage que devoit lui donner sur elle-même un tel caractère; jugeant des autres d'après son propre cœur, elle ne doutoit pas qu'un sentiment d'or-

gueil ne dût être inséparable de toute supériorité naturelle ou acquise; elle se persuada qu'il étoit à-la-fois bon et sage de ne rien négliger pour réprimer cet orgueil prétendu; et sa seigneurie ne manqua pas de gens disposés à la seconder dans ce dessein.

» C'est un malheur attaché à ceux qui vivent dans un certain éclat, que leurs penchans, même les plus vicieux, trouvent tant de gens qui les flattent, qu'il leur est bien difficile de résister aux séductions de leur amour-propre; tel étoit le sort de lady Brierston.

» Comme la générosité qui l'avoit déterminée à se charger de la fille orpheline de son cousin, étoit l'inépuisable sujet des discours et des éloges de tous ceux qui l'entou-

voient, elle ne pouvoit douter qu'elle n'eût en effet exercé un acte de bienveillance et de charité extraordinaire ; on apperçut bientôt les symptômes de l'envie et de la jalousie, dans le sourire ironique par lequel elle applaudissoit aux talens et au mérite de sa jeune cousine; alors changeant de ton, on se mit à louer *la prudence* et *la sagesse* avec lesquelles elle savoit réprimer l'amour-propre indiscret d'une jeune personne jusques-là gâtée par trop d'indulgence; et elle se persuada facilement que rien n'étoit plus convenable que la conduite qu'elle vouloit tenir à son égard.

» Mais lady Brierston ne savoit pas combien sa trop aimable cousine étoit supérieure à cette vanité, qu'elle se faisoit tant de mérite de cor-

riger en elle. Maria Fielding avoit l'âme trop belle pour être susceptible d'orgueil; ses idées, de ce qui est beau, de ce qui est bon, étoient trop élevées pour qu'il lui fût possible d'apprécier, même à leur juste valeur, les vertus et le mérite qu'elle ne pouvoit pas ne pas reconnoître en elle-même.

» Elle s'appercevoit de la malveillance de sa cousine, et elle en gémissoit comme d'une foiblesse humiliante pour le cœur de celle qu'elle se faisoit sur-tout un plaisir de chérir; mais ses sarcasmes répétés contre les femmes savantes, ses réflexions, plus ou moins déplacées, sur le malheur d'être né sans fortune, n'étoient pas même sentis de miss Fielding, qui savoit bien n'avoir nulle prétention à la science, et qui n'attachoit

nulle idée d'humiliation à la pauvreté.

» Enfin, et sans rien opposer aux attaques réitérées de son adversaire, que l'imperturbable dignité de son caractère, elle étoit parvenue à vaincre l'arrogant égoïsme de sa protectrice, qui renonça, par degré, à la persécuter, et finit par la laisser jouir, sans en paroître irritée, des avantages qu'elle avoit si long-tems affecté de mépriser.

» Je ne pus voir long-tems miss Fielding, sans que mon cœur rendît hommage à ses vertus. La conformité de nos goûts et de nos sentimens suffit pour établir entre nous cette sympathie, que dut augmenter encore le rapport de sa situation et de la mienne; enfin, mon cher fils, pour ne point m'arrêter

plus long-tems sur ce sujet, le sentiment d'estime qui nous attachoit d'abord l'un à l'autre, prit bientôt tous les caractères d'une passion à-la-fois vive et sincère, pendant deux ans que nous fûmes ensemble dans la même maison. Ce sentiment fut pour nous la source des plaisirs les plus purs, des espérances les plus flatteuses, et quelquefois des inquiétudes les plus vives.

» Enfin l'heure des épreuves arriva. Lord Brierston qui depuis quelque tems avoit observé notre attachement, me questionna pour en être instruit par moi-même. J'ai horreur du mensonge, et je convins que ses soupçons étoient fondés : il écouta cet aveu en silence, et me quitta sans me témoigner ni satisfaction ni mécontentement. La semaine

suivante se passa sans que j'apperçusse aucun changement dans la conduite de mylord, qui étoit, à mon égard toujours également polie, mais réservée.

» Il entra un matin dans ma chambre, d'un air plus riant, plus satisfait qu'à l'ordinaire; et ayant ordonné à ses fils de nous laisser seuls, il me dit qu'il étoit ravi d'avoir le moyen de contribuer efficacement à assurer mon bonheur. Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce que ce discours me causa de joie : je pensai d'abord qu'il étoit question de m'unir avec le cher objet de toutes mes affections, et je ne me trompois pas; telle étoit en effet l'intention de mylord.

» Il me dit que dès l'instant qu'il s'étoit apperçu de l'attachement que nous avions l'un pour l'autre, il avoit

formé le projet de nous unir; que son dessein avoit d'abord éprouvé quelques contradictions de la part de lady Brierston; mais qu'elle vouloit bien enfin y donner son approbation; qu'actuellement tout étoit prévu pour en assurer l'exécution, que je n'avois plus qu'à entrer dans les ordres et à prendre possession du bénéfice de ***, qui produisoit 600 livres sterlings, et qui m'étoit destiné. Il ne conviendroit point, ajouta-t-il, que la cousine de lady Brierston entrât dans une famille sans y apporter une dot. Sa seigneurie a passé ce matin, en faveur de miss Fielding, un contrat de 2,000 livres sterlings, que nous croyons, l'un et l'autre, parfaitement bien placées entre les mains d'un homme dont nous estimons les mœurs et le carac-

tère. » Vous ne répondez rien, Mr. Sydney, reprit mylord après avoir observé quelques instans l'émotion que son discours produisoit en moi ; ma proposition pourroit-elle ne vous pas convenir ?

» Que répondre, mylord, lui dis-je, à tant de générosité ; pardonnez cependant si le trouble où me jette un offre auquel je devois si peu m'attendre, m'ôte la faculté de me décider... Mais pourquoi hésiterois-je ? du moment où la passion subjuguant ma raison feroit taire la voix de ma conscience, je serois indigne et de vos bienfaits et de la tendresse de celle qui m'est plus chère que tout au monde, hors l'honneur.

» Je ne vous comprends point, interrompit sa seigneurie d'un air offensé : votre honneur est étrange-

ment délicat s'il s'oppose à ce que vous acceptiez de tels offres.

» Vous savez, mylord., à quoi ils m'engagent, il faut que je déclare solemnellement mon adhésion à certains points de doctrine que je ne saurois adopter, et je ne le puis faire sans parjure.

» Et vous croyez-vous donc, monsieur, si supérieur en sagesse à tant de gens respectables, et qui se soumettent chaque jour à cette déclaration, dont vous faites scrupule? Tous ceux qui prennent part aux dignités de l'église sont-ils, à votre avis, insensés ou parjures? »

» A Dieu ne plaise! On peut, avec des intentions également pures, appercevoir les mêmes choses sous un point de vue différent: un autre peut approuver sincèrement ce que moi je ne

ne saurois admettre; les argumens qui sont convaincans pour l'un peuvent paroître à l'autre sans force et sans fondement : l'homme de bien ne condamne point son semblable sur une simple dissidence d'opinion; mais qui peut excuser celui qui par des vues d'ambition ou d'intérêt professe hautement la doctrine qu'il condamne dans son cœur ?.. Oh plutôt manger le pain de la douleur, que d'acheter à ce prix tous les biens de la terre!

» Mylord, loin d'être touché de mes raisons, ne vit dans ma réponse que le langage de la présomption; il croyoit que c'étoit de ma part une arrogance extrême de prétendre avoir une opinion à moi.

» Cependant, malgré l'ascendant de ses préjugés, son cœur étoit encore

bon; il m'engagea à écarter des scrupules qu'il regardoit comme puériles; et bien persuadé qu'un peu de réflexion m'ouvriroit les yeux sur ce qu'il appeloit mes véritables intérêts, il me donna deux jours pour me déterminer, en me disant que ce délai expiré, je devois me regarder comme l'époux de miss Fielding, ou quitter pour jamais Brierston et tout ce qu'il renfermoit.

» Tandis que mylord étoit avec moi, lady Brierston, qui vouloit se donner le mérite de cette affaire, avoit pris à part miss Fielding, et l'informoit du généreux projet formé pour notre bonheur.

» Vous pouvez vous figurer quelle dut être sa surprise en me revoyant, lorsqu'au lieu de l'empressement et des transports qu'elle avoit droit

d'attendre d'un amant dont on alloit combler les vœux, elle n'eut à observer dans mes discours que l'agitation d'une âme en butte aux efforts de la passion combattue, et sur mon front, que la pâleur du désespoir; je vis combien elle étoit frappée de cet étrange spectacle; je ne pouvois soutenir l'idée de la douleur qu'elle en ressentoit; je sortis de table dès qu'on eut desservi et je me renfermai dans mon appartement pour le reste du jour.

» Mylord, pour me laisser toute liberté de réfléchir sur le parti que j'avois à prendre, avoit envoyé mes élèves en visite chez leur grand-père, et j'étois maître de mon tems; mais au lieu de l'employer à examiner ma situation et à me

faire un plan de conduite, je me laissois aller à l'abattement et à la stupeur qui s'étoient emparés de mon âme ; je n'avois pas encore eu le courage de décider en quels termes je répondrois à mon patron, quand je fus tout-à-coup tiré de cette espèce de léthargie, par un message de miss Fielding ; elle me faisoit dire qu'elle m'attendoit dans la bibliothèque où elle vouloit m'entretenir ; je m'y rendis aussi-tôt d'un pas tremblant.

» Elle aussi, paroissoit agitée, mais non du trouble de l'incertitude ; un air de fermeté qui sembloit tenir de l'héroïsme, relevoit l'éclat de son teint, sans rien diminuer de la douceur charmante qui forme le caractère de sa physionomie. Dès qu'elle m'apperçut, elle

me tendit la main : « Bon et généreux Sydney, me dit-elle, je vous ai cru digne de mon estime, et je suis fière d'avoir su d'abord juger tout ce que vous valez. Mais pourquoi, mon ami, ce trouble qui vous agite, votre choix n'est-il pas fait, et balancez-vous encore sur le parti que vous avez à prendre ? Parlez-moi avec franchise, vous pouvez me confier le secret de votre cœur ; j'ose me croire digne de votre confidence. »

» Je ne sais ce que je lui répondis ; mais ce que je lui dis, suffit pour lui faire connoître l'irrésolution de mon esprit et combien j'avois besoin du généreux appui qu'elle m'offroit.

« Votre raison est-elle convaincue ? reprit-elle d'un ton qui an-

nonçoit la fermeté de son âme. Dieu et votre conscience vous sont-ils garans qu'elle le soit ?... Non, sans doute vous ne pouvez le prétendre. A Dieu ne plaise, que j'accepte jamais un cœur contre lequel s'éléveroient de pareils témoins. *Plutôt manger le pain de la douleur* que de partager avec vous un trône acheté à ce prix. »

» Je voudrois inutilement entrer dans le détail de tous les raisonnemens, par lesquels cette admirable femme s'efforça de raffermir mes principes ebranlés, et vous donner une idée de la dignité et du charme de ses discours quand elle voulut calmer mon trouble et ramener la paix dans mon âme. Quelqu'éloignés que soient ces souvenirs, il m'en coûteroit trop de

me les rappeler ; je sens qu'il est à propos de suspendre ici ce récit ; je vous promets de le reprendre à une prochaine occasion. Adieu. »

Seconde lettre de M. Sydney.

« MON cher Henri, vous êtes impatient d'apprendre la fin de l'histoire de madame Fielding ; je ne vous la ferai pas désirer plus long-tems.

» Vous avez peine, dites-vous à imaginer comment j'ai pu me résoudre à former d'autres liens ? J'en suis peu surpris ; à votre âge cet étonnement est naturel, et je vous pardonne volontiers l'espèce de censure qu'il semble faire de ma conduite. Peut-être avec le tems, ces idées d'une constance à toute épreuve, deviendront moins absolues.

» Quoique le tems puisse nous familiariser avec la perte de l'objet de nos premières affections, au point de pouvoir le remplacer par un autre, cependant le cœur ne sauroit devenir tout-à-fait indifférent (et vous le sentirez quelque jour) pour l'être qui a le premier développé en nous le sentiment de la tendresse.

» C'est sans doute par cette raison que les femmes, qui sont si délicates sur ces sortes de matières, conservent en général l'aversion et la haine de la jalousie, pour celles qu'elles soupçonnent d'avoir eu, à quelqu'époque de leur vie que ce soit, part à la tendresse de leurs maris.

» Il n'en fut pourtant pas ainsi de votre mère, supérieure à une passion qui n'est propre qu'aux petits

esprits : elle se plaisoit à aimer celle qui avoit été chère autrefois à un époux, dont elle possédoit, seule alors, toute la tendresse.

» Mais je reprends la suite de mon récit :

» Raffermi par l'exemple du courage de mon aimable amie, je pus examiner, avec le calme de la réflexion, les raisonnemens qui s'étoient d'abord presentés à moi sur ce sujet; je trouvai que les objections qu'ils renfermoient, ne perdoient rien de leur force à cet examen : peut-être quelques explications et de nouvelles lumières; auroient pu les détruire, comme il est arrivé si souvent à tant d'autres ; mais je ne crus pas qu'il me fût

permis d'exposer mon honneur et ma probité à ces hasards.

» J'écrivis à lord Brierston pour lui déclarer mes sentimens; je croyois avoir lieu d'espérer qu'il y applaudiroit, je me trompois; il n'appartient qu'à une grande âme, de voir ses projets de bienfaisance détruits par ceux-mêmes qui en étoient l'objet, et de n'en point être irritée: sa seigneurie ne vit dans mes refus, qu'un acte d'ingratitude; elle traita mes objections de paradoxes fanatiques, et mes scrupules, d'hypocrisie.

» Sa noble épouse se montra plus sévère encore; elle ne mit point de bornes à son indignation; je reçus de sa bouche l'assurance que la moindre tentative que j'oserois faire pour voir miss Fielding, ou seulement pour correspondre avec

elle, seroit le sûr moyen de lui faire perdre à jamais les faveurs des Brierston, et de la replonger dans l'abandon et la misère, dont leur seule protection la garantissoit.

» En me rendant auprès de sa seigneurie, je m'étois bien attendu à tous les emportemens de l'orgueil irrité, mais je n'étois pas, je l'avoue, préparé à cette dernière menace : j'en fus consterné ; je donnai ma parole de n'entretenir aucune espèce de correspondance avec miss Fielding ; j'insistai cependant fortement pour avoir la permission de lui faire, soit de vive voix, soit par écrit, un dernier adieu ; milady qui vit que j'étois inébranlable dans ce dessein, consentit à regret à ce que j'exigeois. Elle me permit d'écrire à miss Fielding une lettre

qu'on lui remettroit immédiatement après mon départ ; mais je ne pus obtenir de lui parler.

» Je quittai Brierston, je retournai à l'université de Glascow, et je cherchai dans l'étude un moyen de me distraire de mes chagrins. Mon peu de fortune m'auroit peut-être donné droit aux souscriptions formées pour subvenir à l'éducation des enfans pauvres des membres de notre clergé ; j'aimai mieux chercher en moi-même les ressources dont je ne pouvois me passer.

» Avec l'agrément des autres professeurs, j'ouvris une classe de lecture publique destinée sur-tout aux jeunes gens qui vouloient se perfectionner dans la connoissance des

belles-lettres et de la littérature d'agrément.

» De ce nombre, fut M. Campbell; et c'est-là que se formèrent entre nous cette liaison d'amitié à laquelle sa mort seule mit fin. Il me proposa de l'accompagner dans le voyage qu'il alloit faire sur le continent; mon attachement pour lui eût suffi pour m'y déterminer, sans aucune considération d'intérêt pécuniaire, mais M. Campbell m'offrit encore et il me pria d'accepter, ou des honoraires considérables, tant que dureroit notre voyage, ou une pension viagère au retour, ainsi que sa famille l'avoit déjà proposé à un autre étudiant qu'elle avoit eu d'abord intention de lui donner pour compagnon de voyage.

» L'image de Maria Fielding étoit toujours présente à ma pensée; j'optai pour la pension dans la douce espérance de pouvoir un jour en jouir avec celle dont mon cœur étoit plein.

» Cependant deux ans s'étoient écoulés depuis que j'avois quitté Brierston, sans que j'eusse reçu aucune nouvelle de ses habitans.

» Le jour de notre arrivée à Douvres, comme je parcourois les gazettes de Londres, je lus cette phrase: *Jeudi dernier, a été célébré, avec dispense, à l'hôtel de lord Brierston, dans Picadelly, le mariage de sir William Daüvers, baronet, avec miss Maria Fielding cousine de lady Brierston.*

» Je n'entreprendrai point de

vous dire quelle fut ma consternation ; mon désespoir alla plus loin peut-être qu'il ne convient à un homme sensé, pour la perte d'un bonheur terrestre ; cependant je ne pouvois révoquer en doute un avis si authentique ; j'étois loin de croîre que la haine et l'envie d'une femme fussent capables d'un mensonge aussi hardi. Dès le soir même nous passâmes sur les côtes de France.

» J'avois emporté au-dedans de moi le trait acéré du désespoir ; mais la Providence n'a pas voulu que les blessures du cœur fussent incurables ; elles ne résistent pas aux efforts du tems, de la raison. Tout affreux qu'étoit mon sort, je le croyois sans remède, et je forçai mon

âme à s'y soumettre; l'éloignement et le tems que dura notre voyage me rendirent cette tâche moins difficile.

» Un incident extraordinaire, qui eut lieu lorsque nous étions en chemin pour revenir en Angleterre, donna une nouvelle direction à mes idées, en offrant un nouvel objet à ma tendresse.

» Nous revenions d'Italie par le midi de la France; il nous arriva d'être obligés de nous arrêter dans un petit village remarquable à-la-fois par la salubrité de son air et la pauvreté de ses habitans. En le traversant, comme je m'étois arrêté pour répondre à une pauvre femme qui me demandoit l'aumône, je vis

sortir d'une maison voisine une autre femme en pleurs.

» Elle est morte! disoit-elle en s'adressant à l'un des passans; elle est morte! la pauvre dame; et j'ai bien peur que l'aimable enfant qui est avec elle, ne meure aussi bientôt; son désespoir me fend le cœur. »

» Il n'est pas surprenant qu'elle soit affligée, reprit celui à qui elle parloit: la pauvre demoiselle! il est bien malheureux de perdre ainsi en même tems son père et sa mère dans un pays étranger. »

» Je ne pus m'empêcher de questionner ces bonnes gens sur une aventure qui me paroissoit si intéressante; j'appris que la jeune personne dont ils parloient étoit anglaise; qu'elle avoit accompagné ses

parens dans le midi de la France, où son père étoit venu pour rétablir sa santé défaillante, et où il étoit mort il y avoit six semaines; sa veuve se disposoit à retourner en Angleterre avec sa fille, lorsqu'elle avoit été attaquée d'une fièvre à laquelle elle avoit succombé ce matin même.

» Je fus si touché de l'idée du malheur de ma jeune compatriote, que je m'avançai machinalement vers la porte de la maison où elle étoit; là, je m'arrêtai, craignant que mon apparition subite ne lui causât une émotion trop vive dans ce moment d'affliction, et je ne savois trop quel parti prendre; enfin j'imaginai de demander à parler à quelqu'un de ses domestiques; l'infortunée n'en avoit point; elle

avoit seule donné ses soins et fermé les yeux à son père et sa mère; je priai la maîtresse de la maison de lui faire savoir qu'un anglais étoit à la porte, et désiroit lui parler et la voir. Le nom d'un compatriote rappela d'abord à son esprit affligé mille tristes souvenirs; le courage qui l'avoit soutenue durant les scènes de deuil dans lesquelles elle avoit joué elle-même un rôle si terrible, étoit épuisé : elle perdit l'usage de ses sens; la femme que j'avois chargée de mon message m'appella pour la secourir ; j'entrai dans son appartement; quel spectacle! l'infortunée, tombée évanouie sur le lit même ou gisoit le corps glacé de sa mère; elle pressoit de ses lèvres pâles et immobiles sa main roidie; elle couvroit de ses bras

étendus sa poitrine affaissée, et sembloit redemander à la mort l'appui de sa jeunesse. La femme qui étoit avec elle étoit trop foible pour lui donner des secours et l'arracher à cette affreuse situation; je la pris dans mes bras et la transportai dans une chambre voisine, où j'eus bientôt la consolation de lui voir reprendre ses sens.

» Telle fut, mon cher Henri, ma première entrevue avec votre mère, que vous avez perdue; elle fut touchée, et s'exagéra à elle-même le mérite des soins que je lui donnai dans ces momens d'abandon et de douleur; je m'apperçus bientôt de l'impression que j'avois produite sur son cœur, et je sentis d'abord tout le prix du trésor que le ciel m'avoit

fait rencontrer. La nature avoit formé nos cœurs l'un pour l'autre; nous fûmes bientôt d'accord sur le lien qui devoit nous unir pour la vie.

» Immédiatement après notre mariage, j'emmenai ma compagne dans le village qui m'avoit vu naître; j'entrai dans les ordres et pris soin du troupeau que le ciel avoit confié à mon père, et qui rendra, je l'espère, témoignage pour nous au jour des récompenses.

» Je ne dirai rien du bonheur domestique qui fut mon partage, du fils dont la présence et la tendresse ont jusqu'à ce jour réjoui le cœur de son père; je vous observe seulement que vous ne pourrez vous faire une juste idée de cette félicité dont vous avez été le témoin, que

lorsque l'expérience du monde vous aura mis à même d'en juger par comparaison. Quand vous verrez tout ce que la discorde, la jalousie, le mépris mutuel, l'avarice et l'impatience, répandent d'amertume dans la plupart des familles, vous tournerez vos regards vers le toit paternel ; vous vous rappelerez ce que vous y avez vu, et vous vous écrierez avec le sage roi d'Israël : *Mieux vaut le plat de racines grossières assaisonnées par l'amitié que le banquet des rois où s'asseoit la discorde.*

» Cependant j'avois négligé de faire aucunes recherches à l'égard de la prétendue lady Daüvers, et la retraite dans laquelle nous vivions, votre mère et moi, ne nous permettoit guères de recevoir des

nouvelles d'un monde si différent de celui qui nous entouroit.

» Vous aviez à-peu-près cinq ans, lorsque je fus appelé auprès de mon ami M. Campbell, pour l'assister dans sa dernière maladie. Il y avoit quinze jours que j'étois absent: votre mère fut tout-à-coup surprise d'entendre un équipage s'arrêter à notre porte. Comme c'étoit la première fois que cela arrivoit, elle en fut d'abord alarmée, car elle crut qu'il m'étoit survenu quelqu'accident. On lui annonça une dame qui demandoit à la voir; elle fut aussi-tôt introduite. Celle-ci parut d'abord éprouver quelque peu d'embarras, mais se remettant bientôt, elle apprit à ma femme, du ton le plus doux, de l'air le plus affable, qu'elle étoit une de ses

proches parentes, qu'elle avoit eu des relations intimes avec son mari, et que passant près de sa maison, elle n'avoit pu résister au désir d'embrasser sa petite famille, et sur-tout de voir celle qui partageoit aujourd'hui son sort. Vous fixâtes d'abord son attention ; la manière dont elle vous pressa contre son cœur, en versant des larmes de tendresse, ne laissa aucun doute à votre mère que cette dame ne prît un intérêt plus qu'ordinaire à celui de qui vous tenez le jour.

« Puis-je, lui demanda-t-elle en hésitant, puis-je savoir le nom de la personne qui fait tant d'honneur à mon fils ? »

« Mon nom, du moins je le suppose, vous est inconnu, répondit la dame; vous n'avez jamais, je pense, entendu

entendu parler de Maria Fielding?

« Vous seriez lady Dauvers ? » dit ma femme avec étonnement.

« Non, répliqua miss Fielding, surprise de cette réponse; je n'a point changé de nom, et n'en changerai jamais. »

» Quelques instans de conversation expliquèrent bientôt un mystère que j'ignorois encore, et leur suffit à l'une et à l'autre pour sentir qu'elles étoient nées pour s'estimer et se chérir.

» Miss Fielding, bien assurée que je ne pouvois être de retour avant quinze jours, se rendit à l'invitation que lui fit votre mère, de passer quelque tems avec elle ; et c'est durant ce séjour qu'elle lui apprit ce qui lui étoit arrivé depuis notre dernière entrevue. Le jour marqué pour

son départ, elles se séparèrent avec le sentiment du regret, et en se promettant réciproquement d'entretenir par une correspondance suivie le lien d'amitié qui venoit de se former entr'elles.

» Pour vous, mon fils, quand la chaise de miss Fielding, que vous suiviez des yeux, eut disparu, vous vîntes auprès de votre mère, en lui présentant un petit porte-feuille que miss Fielding vous avoit donné, lorsque vous étiez monté dans sa voiture pour recevoir d'elle un dernier embrassement. Elle l'ouvrit, et il en tomba un papier sur lequel étoient ces mots : *au Jeune Henri Sidney, le fils de mon adoption ;* et dedans un billet de banque de cent livres sterling, avec un écrit qui conte-

noit l'engagement de renouveller ce don chaque année.

» Vous savez avec quelle exactitude cette promesse a été remplie. Vous pouvez croire que je refusai d'abord d'accepter pour vous, un bienfait de cette nature ; mais vous ne pouvez vous faire une idée de toutes les instances ingénieuses qu'employa votre respectable amie pour me forcer à le recevoir ; enfin il fut convenu que je consentirois à ce que la pension vous fût payée tant que dureroit votre éducation, à condition qu'elle cesseroit dès que vous entreriez dans l'exercice d'une profession, quelle quelle soit ; j'eus peine à faire consentir miss Fielding à ce dernier engagement; elle y souscrivit pourtant.

» Mais je n'ai encore satisfait votre

curiosité qu'à demi, et vous voulez savoir ce qui étoit arrivé à notre amie, après mon départ de Brierston.

» En ajoutant si légèrement foi à l'avis de son mariage, je n'avois pas considéré assez attentivement ce qu'est le sentiment de l'amour dans un cœur comme le sien; une passion ordinaire est de sa nature aveugle et inconstante; mais un attachement pur résiste au tems, et quoique soumis à la raison, il conserve son influence sur le cœur dont il s'est emparé, même après que les passions ont disparu.

» Tel étoit l'attachement de miss Fielding pour moi. Malgré les reproches adroits dont lady Brierston m'avoit accablé après mon départ; malgré tous ses efforts pour

prévenir, contre moi, son aimable cousine; elle avoit persisté avec fermeté à justifier ma conduite; elle avoit même osé avouer que non-seulement elle ne pouvoit la blâmer, mais qu'elle la regardoit comme un nouveau titre à son estime.

» Cette dernière déclaration parut à la hautaine lady un acte de rebellion et d'ingratitude; sa haine pour miss Fielding s'en accrut; ses dédains, ses caprices et ses emportemens devenoient chaque jour plus insupportables; miss Fielding leur opposoit son imperturbale patience et sa résignation.

» Tel est le privilège de la vertu qu'elle exerce sur ceux même qui la méconnoissent, un ascendant auquel ils ne peuvent se soustraire. Miss Fielding usoit de celui qu'elle

conservoit sur lady Brierston ; malgré elle, pour intéresser sa charité, ou du moins son orgueil en faveur du pauvre, de la veuve et de l'orphelin.

» On s'attache aux lieux témoins du bien que l'on a fait ; et l'aimable Maria n'auroit pas songé à quitter Brierston si le refus qu'elle fit d'épouser ce sir William Dauvers, n'eût irrité milady au point qu'il devint impossible de vivre plus long-tems auprès d'elle. C'est alors que l'impétueuse lady fit publier le faux avis par lequel je m'étois laissé abuser moi-même ; soit qu'elle prévît quel devoit être pour sa cousine et pour moi le funeste effet de cette imposture ; soit qu'elle voulût seulement dissimuler aux yeux du public l'espèce de contra-

diction qu'elle avoit éprouvée dans cette affaire et dont son orgueil se sentoit offensé.

» Cependant miss Fielding alors sans asyle, se retira dans un petit village des environs de....... où elle se mit en pension chez un honnête fermier. Elle porta dans sa nouvelle demeure cette fermeté d'âme et cette vertu active qui savent tirer le bien des circonstances même qui y paroissent les plus contraires ; elle y passa plusieurs années, comblée des bénédictions de ceux qui l'entouroient, et dans la paix qui est la compagne de la médiocrité.

» Le bruit de l'état déplorable dans lequel étoit tombée lady Brierston, vint l'arracher à cette retraite.

» Cette dame veuve depuis

deux ans, étoit attaquée d'une paralysie qui lui ôtoit l'usage de la moitié du corps. Objet de compassion et de dégoût pour ses amis, à l'amusement desquels elle ne pouvoit plus contribuer, leur sensibilité ne pouvoit supporter le spectacle de ses souffrances; tous s'étoient successivement éloignés d'elle, et l'avoient abandonnée aux soins mercenaires de ses domestiques.

» C'est alors que miss Fielding dont le cœur fermé à la haine et au ressentiment étoit toujours ouvert à la pitié, reparut à Brierston. Elle prodigua à son ancienne bienfaitrice tous les soins de la reconnoissance et de l'amitié; et tant que dura sa longue maladie, on la vit supporter avec une patience angélique les dé-

dains, les caprices et la mauvaise humeur d'un caractère naturellement hautain, que l'âge et la douleur avoient encore aigri. Enfin la mort de sa noble parente mit fin à l'état pénible auquel elle s'étoit volontairement dévouée.

» Elle se préparoit à retourner dans sa solitude de......., lorsque par la lecture du testament de sa défunte cousine, elle vit que la menace qu'elle lui avoit faite de la priver de ses droits à sa succession, n'avoit point été effectuée; au contraire, elle l'avoit nommée sa seule héritière.

» Miss Fielding étoit trop sage pour ne pas se faire un genre de vie conforme à sa nouvelle fortune, et vous êtes actuellement plus que jamai

à portée de voir comment elle sait user des biens que la Providence a mis dans ses mains.

» Puissent les prières qu'adressent chaque jour pour elle, au ciel, le pauvre et l'orphelin dont elle est la mère, monter au trône du Tout-Puissant ! Puisse sa vie servir long-tems d'exemple au monde et prouver que la fixité de principes et la persévérance dans les voies de la vertu, sont même ici-bas la source la plus abondante du bonheur !

» Adieu, mon cher fils ; le ciel vous protège, et comble, en vous, votre tendre père de ses bénédictions ! » H. S.

CHAPITRE VII.

Première visite de Bridgetina à madame Fielding.

LA cloche qui annonçoit le dîner de madame Fielding sonnoit encore lorsque Henri frappa à la porte; il trouva sa protectrice dans un salon, entourée d'un cercle d'amis choisis, à chacun desquels elle présenta le jeune médecin; on passa dans la salle à manger. Madame Fielding, d'abord occupée de ses convives en général, fut quelque tems sans pouvoir adresser la parole à Henri; enfin elle prit occasion de lui demander s'il avoit vu la dame de

W****, qui étoit venue ce matin chez elle, le chercher.

« Une dame de W****! répondit Henri d'un air surpris ; je ne sache pas qu'il y en ait aucune à Londres en ce moment, et je ne suis pas rentré chez moi de toute la matinée. »

« Cette dame ne vous a-t-elle chargé de rien pour le docteur Sydney ? » demanda madame Fielding à un de ses gens.

« Non, répondit celui-ci, elle n'a rien laissé, et n'a pas même voulu dire son nom, quoique je lui aie dit, lorsqu'elle est venue pour la seconde fois, que monsieur le docteur dîneroit ici, et qu'elle pouvoit compter sur mon exactitude à remplir la commission dont elle voudroit me charger pour lui. »

« Elle est venue deux fois ? dit Henri, et comment avez-vous su, monsieur Wetherby, qu'elle est de W**** ? »

« D'elle-même, monsieur, répondit le maître-d'hôtel; mais elle a ajouté qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle laissât son nom, parce que vous ne manqueriez pas de la reconnoître, par l'effet de la *tendre sympathie.* »

Le sourire que ces derniers mots excitèrent dans toutes les parties de la salle, ne contribua pas peu à augmenter la confusion de Henri; madame Fielding elle-même eut peine à ne point éclater ; elle se contraignit cependant pour ne pas trop embarrasser son jeune hôte : mais il y avoit là un monsieur Sardon beaucoup moins humain ; il s'écria en le

regardant fixement : « *la tendre sympathie* opère, docteur, vous l'avez reconnue ; le signalement le mieux fait ne vous l'eût pas si bien désignée. Mais instruisez-nous : est-ce là le style des cartes de visite à W**** ? »

Henri répondit, avec un peu de dépit, qu'il n'entendoit rien à cette question, qu'elle n'étoit pas plus intelligible pour lui que le message de la dame.

« En vérité ? reprit M. Sardon ; et vous ne vous doutez pas qui peut être cette belle ? Y en a-t-il tant à W****, de qui vous attendiez de semblables messages ? L'heureux mortel que vous êtes, docteur ! »

« Sur mon honneur, reprit Henri, je ne sais qui ce peut être,

et vous verrez qu'il y a ici quelque méprise. »

« La pauvre dame! continua M. Sardon, elle ne se doute pas que trente-six heures de séjour à Londres, suffisent pour détruire tout le pouvoir de la *tendre sympathie!* » Et il s'amusa ainsi aux dépens de Henri tout le tems que dura le dîner.

Au moment où on servoit le dessert, on entendit un carosse de place s'arrêter à la porte. « Ah! ah! » s'écria M. Sardon en observant avec quelle attention Henri écoutoit une voix qui commençoit à se faire entendre du bas de l'escalier; « ah! ah! docteur, elle n'étoit qu'endormie, la *tendre sympathie*, et il ne falloit pour la réveiller que le fouet d'un cocher de

place ; la voilà, c'est elle, n'en doutez pas. »

En ce moment Henri reconnut distinctement la voix de miss Botherim.

« Je vous ai déja dit, répondoit - elle aux domestiques qui lui proposoient de passer dans une autre pièce , que je n'ai nulle répugnance à voir madame Fielding, et que je saurai bien parler au docteur , quelque part qu'il soit ; » et en effet elle se présenta aussi-tôt aux regards de Henri , et, après avoir fait de la porte une révérence assez légère au reste de l'assemblée, elle courut à lui en criant : « Je vous trouve enfin. » Rien n'égaloit la confusion du pauvre docteur, qui faisoit presque des efforts pour la repousser. « Je savois bien, continua-t-elle d'un ton

doucereux, que vous n'étiez pas préparé au plaisir de me voir si-tôt. »

« C'est en effet un honneur auquel je ne m'attendois guères, répondit Henri; madame Botherim est donc à Londres ? »

« Elle à Londres! s'écria Bridgetina, nullement : mais je vous réserve, pour un entretien particulier, le récit des circonstances de mon départ de W****; présentez-moi seulement, je vous prie, à madame Fielding. »

Henri auroit voulu être aux antipodes; mais comme il apperçut l'étonnement où cette visite jettoit sa patrone, il crut que le mieux étoit de lui apprendre qui étoit réellement miss Botherim.

Madame Fielding, dont la politesse avoit un principe plus étendu

que celui de l'étiquette et du cérémonial, reçut miss Botherim avec égard et amitié. Sa figure, sa taille difforme et la bizarrerie de son ajustement qui ajoutoit encore à la singularité de sa personne, étoient autant de titre à la bienveillance de la compatissante madame Fielding.

Elle attribua volontiers la manière brusque dont elle s'étoit présentée, et les discours plus bizarres encore qu'elle tenoit à Henri, à son ignorance des usages du monde et à la simplicité de son caractère, qui n'étoient point à son avis des sujets de ridicule; elle lui fit donner un siège auprès d'elle. Sa conduite servit à règler celle de ses hôtes; quelques-uns auroient été assez disposés à profiter d'une si belle occasion de rire, mais ils se contraigni-

rent en voyant de quelle manière la maîtresse du logis en usoit avec la dame de W****. M. Sardon ne put pourtant s'empêcher de faire au docteur quelques complimens vagues sur sa bonne fortune; et il ne s'en tint pas là lorsque les dames se furent retirées.

Bridgetina, qui n'avoit pas la moindre idée des convenances et des usages établis dans la société, ne paroissoit confuse ou embarrassée de rien; elle n'attendit pas qu'on l'invitât à suivre les dames dans le salon; et comme elle ne vouloit pas différer l'exécution du plan qu'elle s'étoit proposée de suivre pour la conquête de Henri, elle déclara sans façon à madame Fielding qu'elle passeroit avec elle le reste de la soirée.

Celle-ci ne savoit trop que faire d'un semblable hôte; elle souffroit de voir la pauvre créature s'exposer elle-même à tant de ridicule; et elle n'osoit, dans la crainte de l'offenser, lui rien dire qui pût lui faire croire qu'elle verroit avec plaisir le moment de son départ. Bientôt les hommes allèrent joindre les dames dans le salon, et le cercle s'accrut encore d'un assez grand nombre d'autres visitans : c'étoit précisément un des jours où madame Fielding étoit dans l'usage de recevoir du monde.

Henri désespéré de voir miss Botherim s'obstiner à rester, se plaça le plus loin d'elle qu'il pût; il affectoit de s'entretenir attentivement avec la personne assise auprès de lui, et évitoit de porter les

yeux vers l'endroit où se trouvoit Bridgetina; pour elle, elle ne le perdoit pas de vue. Heureusement la direction oblique de ses regards empêchoit les spectateurs de pouvoir reconnoître celui sur qui ils se dirigeoient.

Cependant M. Sardon s'approcha d'un air grave, et plaça sa chaise auprès de celle de miss Botherim. « Madame aime la campagne, lui dit-il, et je suis fort trompé, ou la société de Londres n'aura point pour elle le charme de la *sympathie.* »

« Pourquoi pas, je vous prie ? »

« Parce qu'elle est peu faite pour les cœurs doués de la *sensibilité exquise ;* il y a dans le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, les ombrages, les zéphyrs, quelque chose de si attendrissant, de si

délicieux pour un esprit......... »

« Un esprit doué de grandes facultés, dit Bridgetina en l'interrompant, est supérieur à cette action des causes physiques; il n'est point soumis à l'influence des objets qui l'environnent. *Un homme de talent peut, au milieu de la rue la plus embarassée, donner pleine et libre carrière à son imagination* (1). Vous-même monsieur, car je vois bien que vous n'êtes pas un homme ordinaire, je suis sûre que vous avez éprouvé plus d'une fois la vérité de ce que j'avance. En effet, n'avez-vous jamais *ri, crié, calculé et raisonné avec vous-même; n'avez-vous jamais consulté, à l'aide de*

---

(1) A person of talents, in the midst of the most rowded street, can give full scope to his imagination.... *See Godwin's-Inquirer.*

la mémoire, les livres que vous aviez lus; n'en avez-vous pas souvent projetté de nouveaux, pour le bonheur du monde, en vous promenant de Charing-Cross à Hyde-Park Corner (1)*;* et tout cela aussi librement que si vous aviez été dans votre cabinet? »

« Je ne pourrois trop vous assurer, madame, que cela me soit jamais arrivé. »

« Non! je me suis donc trompée dans le jugement que j'avois porté de votre caractère? »

« Peut-être, dit monsieur Sar-

---

(1) Laughed, and cried, and intered into nice calculation's and digested sagacious reasonings, and consulted by the aid of memory the books you have read, and projected others for the good of mankind, while taking a walk from Charing-Cross to Hyde-Park Corner...

See Inquirer.

don en souriant, la méprise est réciproque ; mais oserai-je bien vous demander, madame, sur quel motif vous me faites l'honneur de me croire capable de raisonnemens et de méditations si abstraites ? »

« Parce que de telles occupations sont celles de tout homme de talent quand il parcourt les rues. *Le stupide marche devant soi ; il cherche s'il ne verra point des gens de sa connoissance ; s'il en rencontre, il s'arrête et leur demande de leurs nouvelles et de celles de leur famille ; il regarde à travers les vitres des boutiques les boucles de souliers et les urnes à thé qui y sont étalées* (1). Mais un homme

(1) The dull man indeed goes straight-forward, he observes if he meets with any of his acquain-

homme de génie ne fait point attention aux gens qu'il rencontre ; il ne leur demande point de nouvelles de leur famille ; il ne regarde point à travers les vîtres des boutiques, et ne se soucie ni des boucles de souliers ni des urnes à thé qu'on y vend. »

« Excellent moyen de juger du génie des gens ! s'écria M. Sardon ; mais vous ne nous dites rien *du rire et des cris ?* »

« Oh ! pardonnez-moi. Je dis que l'homme de talent, quand il court les rues, donne carrière à son imagination ; qu'il *rit* qu'il *crie ; son ame est pleine sans rien emprunter des objets qui l'envi-*

---

tance ; he enquires respecting their health and their family ; he glances all the shop-windows, an sees shoe-buckles and tea-urns.

See Inquirer.

ronnent. A l'aide de sa seule imagination, il décrit ou déclame, suivant qu'il se sent entraîné par des mouvemens de sympathie, ou exalté par le ravissement mental (1). »

M. Sardon ne pouvoit se défendre d'une sorte d'étonnement, la bizarrerie et l'abondance de ces expressions l'étourdissoient; il regardoit Bridgetina comme un original fort plaisant. Pour continuer la conversation, il déclara que rien ne lui paroissoit mieux trouvé que ces différentes manières dont le stupide et l'homme de génie emploient leur tems dans les rues de Londres.

---

(1) Unindebted to the suggestions of surrounding objects, his whole souls is employed in imagination; he declaims or describes, impressed with the deepest sympaty, or elevated to the loftiest rapture.... *See Inquirer.*

Et il pria sérieusement la petite philosophe de lui apprendre à quoi dans la province, on distingue le stupide de l'homme de génie.

Mais hélas! la pauvre Bridgetina n'avoit point prévu cette question; elle ne l'avoit jamais rencontrée dans aucun de ses livres, et ne savoit qu'en dire; elle avoit beau rebattre ses principes généraux, établir ses divisions favorites, et gesticuler en tous sens, elle ne pouvoit conclûre; plus elle avançoit, plus elle s'écartoit de son sujet. Cette manière de procéder n'avoit plus rien de plaisant; M. Sardon adressa la parole à une autre personne, et laissa miss Botherim se tirer toute seule et comme elle pourroit de ce dédale d'idées et de raisonnemens.

Cependant elle ne perdoit pas

de vue le jeune docteur, elle s'apperçut qu'il se levoit et alloit se retirer sans bruit : « docteur Sydney ! docteur Sydney ! lui cria-t-elle à haute voix et avec l'accent de la plus vive émotion ; vous ne vous en allez pas, j'espère ? »

« Pardonnez-moi, mademoiselle, il faut que je me retire. »

« Quoi ! sans m'avoir accordé un moment de tête-à-tête, sans que j'aie eu le moyen de vous ouvrir mon cœur, quand j'ai tant de choses à vous dire ! »

« S'il vous plaît de me laisser votre adresse, j'aurai l'honneur de vous voir avant votre départ de Londres, » dit Henri en ouvrant la porte, et il se hâtoit de sortir.

« Qu'est-ce à dire ! avant mon départ de Londres, s'écria Bridgetina en le suivant dans l'antichambre;

est-ce là ce que me promettoient vos sermens, la conduite à laquelle je devois m'attendre après la déclaration que vous m'avez faite de votre amour ? »

Henri, qui étoit déja au bas de l'escalier, se retourna à ces mots : « Miss Botherim, lui dit-il du ton le plus sérieux, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous semblez vous faire un jeu de me persécuter ; une fois pour toutes, je vous prie, quel est le motif de cette étrange conduite ? »

« Ah Henri ! trop aimable Henri, c'est la vôtre qui est inexplicable ; la mienne est le résultat tout naturel des principes approfondis de la saine morale ; et quand vous ne m'auriez pas découvert vous-même votre passion,

je vous aurois cependant suivi, ainsi que je le fais, je.... »

« Au nom de Dieu, miss Botherim, que voulez-vous dire ? Vous me suivez à Londres, et cela sous le prétexte que je vous ai fait l'aveu d'une passion ? Moi de la passion pour vous ! en vérité, miss Botherim, il n'y a patience qui puisse y tenir. »

« Et pouvez-vous revenir contre tout ce que vous m'avez dit lors de notre dernière entrevue à la Ferme ? Que sont devenus ces tendres épanchemens de la sensibilité, ces aveux répétés du feu brûlant qui vous dévoroit ? Oh ! avec quelle volupté je savourois le poison qui s'échappoit des lèvres du tendre amour ! Oh !... »

« Miss Botherim, ceci passe la plaisanterie ; je me rappelle fort

bien qu'avant mon départ, j'eus la foiblesse de vous faire part de ma tendresse, non pas pour vous, mais pour une autre, dont vous sembliez, je ne sais comment, connoître les sentimens; il est impossible, de toute impossibilité, que vous ayez pu prendre pour vous rien de ce que j'ai dit à ce sujet; vous avez pour cela trop de bon sens; pourquoi donc me poursuivre ainsi, et vous opiniâtrer à me persécuter ? »

« Ainsi, vous prétendez que c'est d'une autre et non de moi que vous êtes amoureux ? Cela ne se peut. Il n'est pas dans la nature que des efforts si puissans et si souvent répétés restent sans effet ? Vous ne pouvez avoir conçu le projet de me condamner à vivre solitaire et

délaissée dans le désert affreux du monde ; vous n'en ferez rien. »

« Miss, dit Henri, voulez-vous m'en croire ? Quittez au plutôt le *désert affreux* de Londres, et croyez que je ferai des vœux pour votre heureux retour à W**** ; voulez-vous que je demande aux gens de madame Fielding de vous faire avancer une voiture ? » Et sans écouter sa réponse, il appela un domestique, lui dit de donner un siège à miss Botherim, en attendant qu'on puise lui avoir une voiture, et il s'en fut malgré les instantes supplications de la belle qui vouloit le retenir.

Dès qu'elle entendit la porte se fermer sur Henri, elle se jetta dans un fauteuil, pour laisser, comme elle avoit coutume de le

dire elle-même, un libre cours au torrent de son émotion. Elle déploroit amèrement le sort barbare auquel elle étoit en butte; elle accabloit l'ingrat de toutes les épithètes du vocabulaire sentimental, et elle étoit encore plongée dans cet *abîme* de mélancolie, quand on vint lui annoncer sa voiture. « Prévenez madame Fielding, dit-elle au domestique qui l'éclairoit, que je viendrai la voir demain, pour déposer mes chagrins dans le sein de l'amitié. »

« Dans le sein de l'amitié, miss ? » répéta le valet; et quand il l'entendit ordonner au cocher de la conduire à Charing-Cross : « Bedlam, plutôt, dit-il en poussant la porte, j'en connois là, sur mon ame, qui ne sont pas de moitié si folles. »

CHAPITRE VIII.

Henri fait part à madame Fielding de ses sentimens pour la fille du docteur Orwell.

HENRI, jaloux de se justifier auprès de madame Fielding, du reproche d'avoir donné lieu à l'étrange visite de Bridgetina, se hâta le lendemain d'expédier ses affaires dans l'intention de se rendre le plutôt possible à Hanover - Square, où il ne put arriver cependant avant trois heures.

« Vous venez fort à propos, lui dit madame Fielding, j'allois vous envoyer prier de passer..... Mais, que vous avez l'air fatigué!

on croiroit que vous ne vous êtes point couché depuis que nous nous sommes vus. »

« Du moins ai-je fort peu dormi, répondit le jeune docteur; depuis que je suis levé, j'ai fait visite à plus de la moitié des administrateurs de l'hôpital; j'ai couru jusqu'à Hackney et à Hamerton, pour remettre différentes lettres de recommandations dont j'étois chargé: cela explique assez la cause de l'air fatigué que vous remarquez; peut-être j'aurois dû repasser chez moi et faire ma toilette avant de me présenter ici, mais j'étois trop pressé de vous faire mes excuses ou du moins de vous donner quelques éclaircissemens sur l'étrange visite de miss Botherim. »

« Et c'est aussi pour cela que je voulois vous voir, reprit madame Fielding ; elle a passé la moitié de la matinée avec moi, et je vous avoue que je n'ai pas été peu surprise de tout ce qu'elle m'a dit. »

« J'ignore, madame, ce qu'elle a pu vous apprendre, mais je puis vous assurer que je n'ai de ma vie été plus étonné que lorsque je l'ai vu paroître ici hier ; je ne saurois expliquer cette conduite qu'en supposant qu'elle a l'esprit dérangé. »

« S'il y a de la sottise dans son fait, du moins est-ce une folie qui n'est pas dépourvue d'une sorte de sens ; toute bizarre qu'elle est assurément, toutes extravagantes que me paroissent être en général ses idées, il faut convenir que si ce

qu'elle m'a dit ce matin de votre conduite à son égard est fondé, vous êtes inexcusable. »

« Je suis au désespoir, madame, que vous puissiez me croire capable de me conduire, en quoi que ce soit, d'une manière répréhensible; et quant à miss Botherim, je vous proteste, sur mon honneur...... »

« Je n'ai, docteur Sydney, quant à vos intentions, nul besoin de ces sermens; et je suis bien persuadée que vous n'avez jamais pensé sérieusement à miss Botherim; mais je crains, à ne vous rien céler....
je crains que vous ne puissiez pas vous justifier aussi facilement du reproche de vous être amusé de sa simplicité, et ce seroit une action qui, toute innocente qu'elle

puisse paroître à bien des gens, me semble à moi cruelle et injuste. »

« Et c'est une opinion, madame, que je fais gloire de partager; je suis convaincu que rien ne seroit plus odieux qu'un semblable procédé. Mais j'aurois une autre opinion, que miss Botherim seroit la dernière personne au monde que je voudrois choisir pour l'objet de mes amusemens: vous pouvez m'en croire. »

« Je n'ai certainement à votre confidence, reprit madame Fielding, que les droits que donne l'amitié, mais vous me pardonnerez si je vous rappelle l'entretien que vous avez eu avec cette pauvre fille, la veille de votre départ de W****; faut-il que je ne regarde tout ce

qu'elle m'en a dit que comme une fable inventée à plaisir ? »

Henri rougissoit, il hésitoit, il s'étoit emparé du sac à ouvrage de madame Fielding, il en examinoit la broderie, l'ouvroit, le refermoit, le rouvroit encore ; cependant cette dernière avoit fini de parler, et elle le regardoit en attendant sa réponse. « Que vous dirai-je, s'écria-t-il enfin, rien qui ne serve à vous convaincre de ma folie, de l'excès de ma crédulité, de ma présomption ? Cependant comme j'aime mieux que vous puissiez m'accuser de foiblesse que de me croire capable des procédés coupables dont m'accuse miss Botherim, je vous avouerai ingénuement que je me suis laissé entraîner par elle dans une erreur, que...... dont...... »

« Je vois que ces détails vous

sont désagréables, docteur; parlons d'autres choses, interrompit madame Fielding ; mon intention n'est point de vous affliger, et je vous prie de croire que si j'ai moi-même amené la conversation sur ce sujet, ce n'a point été en vue de satisfaire une vaine curiosité. Je suis vraiment fâchée de l'espèce d'embarras dans lequel vous vous êtes mis, et malgré sa folie, je ne puis m'empêcher de plaindre cette pauvre fille qui est celle sans doute qui aura le plus à souffrir dans cette affaire, car j'espère que les choses n'en sont pas au point que vous ne pussiez vous dégager sans blesser l'honneur ! »

« Je vous en fais juge, madame; depuis mon retour à W****, je n'avois pas vu une seule fois miss Botherim, sans qu'elle me fît con-

noître, par quelques discours assez obscurs il est vrai, qu'elle étoit instruite de la situation de mon cœur, et je ne vous cacherai pas que je le crus; je la voyois chaque jour dans la compagnie de l'aimable objet qui possède et possédera seul à jamais toute ma tendresse ; quoique je m'efforçasse de cacher à tous les yeux les sentimens de mon cœur, je m'imaginai que je n'avois pu si bien y réussir que miss Botherim ne fût parvenue à les découvrir. Je persistai cependant à éluder toutes les questions qu'elle pût me faire sur ce sujet jusqu'à la veille du jour où je quittai W**** ; mais quand elle apprit mon prochain départ, elle me reprocha si vivement la cruauté avec laquelle j'allois, me disoit-elle, quitter celle qui possé-

doit mon cœur sans même m'être expliqué sur mes sentimens, qu'elle m'arracha l'aveu de mon amour et des motifs qui m'avoient jusqu'alors engagé au silence. »

« Mais comment se fait-il que miss Botherim ait pu se méprendre sur un fait de cette nature ? »

« Elle seule peut vous le dire, répondit Henri ; heureusement tout cet entretien s'est passé en présence d'une tierce personne qui me rendra la justice de dire que dans toute cette conversation il ne m'est pas échappé un seul mot que miss Botherim ait pu, quelque crédulité qu'on lui suppose, prendre pour elle. Je ne puis, j'en conviens, justifier aussi facilement la foiblesse que j'ai eue de croire que la personne du monde, douée du sens le plus

juste comme le plus délicat, avoit pu prendre miss Bridgetina Botherim pour la confidente de ses pensées. »

« Pour éviter que je ne tombe dans une erreur semblable à celle de miss Bridgetina, dit en souriant madame Fielding, apprenez-moi, je vous prie, le nom de cette beauté qui est, comme je vois, la cause innocente de tout ce désordre. »

« Oh! que ne puis-je non-seulement vous la nommer, mais encore vous la présenter! reprit Henri.; malgré sa jeunesse et l'état obscur dans lequel elle vit, j'ai l'orgueil de croire que vous reconnoîtriez bientôt en elle un cœur trop semblable au vôtre pour n'en être point charmée. »

« Un cœur semblable au mien!

Et c'est votre maîtresse? Voilà assurément, reprit madame Fielding, un des plus aimables complimens qu'on m'ait faits depuis vingt ans; mais son nom? »

« Son nom vous est inconnu je crois, c'est la fille aînée du recteur de W****. »

« La fille du docteur Orwell? »

« Elle-même. »

« Je me rappelle fort bien monsieur Orwell; il n'étoit encore que diacre lors de la mort de mon père, et il y avoit trois mois qu'il faisoit sous lui les fonctions de curé; c'étoit alors un jeune ecclésiastique recommandable par sa piété et son savoir; excellent prédicateur, d'ailleurs, n'est-il pas vrai? »

« Le docteur Orwell parle comme il agit; rien de plus doux, de plus

simple, de plus entraînant que son éloquence, » répondit Henri.

« Et que donne-t-il en mariage à ses filles? » demanda madame Fielding.

« Son patrimoine est, je crois, peu de chose, dit Henri, et son bénéfice, dont il s'est interdit d'augmenter le produit pour éviter toute contestation avec ses paroissiens, ne lui donne guères plus de trois cents livres sterling de revenu, sur quoi on peut présumer que les économies qu'il a faites pour sa famille, ne sont pas considerables. »

« Et quel droit, je vous prie, mon jeune ami, avez-vous de devenir amoureux d'une fille qui n'a rien? »

« Aucun, sans doute; mais le cœur est-il maître de résister à l'as-

cendant d'un mérite, à qui tout cède? Persuadé cependant que mon attachement pour elle ne pouvoit avoir de résultat que celui de lui faire partager mon infortune, à moins que je n'obtinsse dans ma profession des succès que je n'ose espérer, je m'étois résolu à tenir caché le secret de mon cœur, et à attendre que des circonstances plus heureuses vinssent me mettre à même de le révéler sans qu'on puisse m'accuser d'imprudence ou de témérité. »

« Héroïsme sublime! Mais vos regards et votre conduite ont-ils toujours été aussi discrets que votre bouche? »

« Je ne saurois répondre que de mon silence; peut-être, malgré mes efforts, il m'a été plus d'une fois

impossible d'éviter de découvrir une préférence que je sentois si fortement. »

« Ainsi, pour satisfaire votre penchant, ou plutôt votre amour-propre d'un moment, vous vous êtes joué de la sensibilité d'une infortunée ; vous vous êtes exposé à exciter sa tendresse par une partialité marquée pour elle ; et après avoir artificieusement surpris son cœur trop reconnoissant, vous vous croyez à l'abri de tous reproches, parce que peut-être vous ne lui avez pas dit, je vous aime. Oh! *Brutus étoit un homme d'honneur*, et voilà comme ils sont tous! tous des gens d'honneur! »

Henri un peu embarrassé, reprit la conversation après quelques instans de silence : « Si je n'avois pas préféré son bonheur au mien,

certes, dit-il, je n'aurois pas quitté W*** sans chercher à engager sa foi ; mais dans l'état où je suis, avois-je droit de le faire ? »

« Mais ce que vous ne pouviez vous permettre de lui dire, aviez-vous le droit de lui exprimer par votre conduite ? Les actions parlent quelquefois non moins clairement que les discours, et les engagemens qu'on prend dans ce langage, sont aussi sacrés que ceux qu'impose toute autre espèce de promesse. »

« Ah ! que n'est-il en mon pouvoir de ratifier tous ceux que mon cœur a pris ; mais hélas ! loin d'avoir aucun motif de croire que mes soins aient fait quelqu'impression sur elle, je n'ai que trop de raison de craindre qu'elle ne veuille jamais se rendre à mes vœux. »

« Quelle

« Quelle raison avez-vous de le croire ? »

« Persuadé qu'elle avoit fait part de ses sentimens pour moi à miss Botherim (car je fus assez insensé pour l'imaginer), je courus chez Harriet dans l'intention de lui ouvrir mon cœur ; elle me reçut avec sa douceur ordinaire ; mais quand je voulus lui parler de mon amour, elle refusa de m'entendre ; elle appela son père et me quitta, en me confirmant froidement l'assurance de son amitié. »

« Rien de plus sage que cette conduite, observa madame Fielding ; il peut encore se passer bien du tems avant que votre profession vous ait mis à même de soutenir avec décence une femme et une famille ; mon cher cousin, si vous

pensez à vous marier avant d'être possesseur assuré de cinq cents livres sterling de revenu, je ne puis pas cesser d'être votre parente, mais je cesserai du moins d'être de vos amis, comptez là-dessus. »

La manière dont madame Fielding prononça ces derniers mots ne laissoit rien à répondre ; Henri soupira et se tut ; madame Fielding reprit bientôt l'air enjoué qui lui étoit ordinaire, et ramena la conversation sur miss Botherim ; quelques visites qui survinrent bientôt après donnèrent à Henri la liberté de se retirer ; il rentra chez lui le cœur serré de douleur, et tellement absorbé dans ses pensées, qu'il fut long-tems sans appercevoir deux lettres placées sur sa table ; l'une étoit de sa sœur ; il ne reconnut

point la main qui avoit mis l'adresse de l'autre ; il donna la préférence à la première, en rompit le cachet, l'ouvrit et lut ce qui suit.

CHAPITRE VIII.

A Henri Sydney.

« Mon cher frère,

» Le courier qui s'est fait attendre si long-tems, que je désespérois de le voir venir, est enfin arrivé; j'ai entendu le bruit criard de la petite trompette de la renommée (1), j'ai pris mon schall et je

(1) En Angleterre, les courriers chargés des dépêches publiques et les postillons, portent de petits cornets de cuivre, dont ils sonnent pour annoncer leur arrivée et leur passage dans les villes, se faire ouvrir les portes et les barrières; etc.

suis arrivée à la poste; mais toutes les épreuves de la patience n'étoient pas terminées ; il a fallu encore attendre que le bonhomme R.... ait essuyé et posé ses lunettes, qu'il ait ouvert la valise, défait le paquet, déchiffré les adresses de vingt lettres placées avant la mienne. La voilà, me suis-je écrié en la voyant paroître enfin ; c'est ma lettre, l'écriture de mon frère, et j'allois m'en emparer..... Un moment, miss, il faut lire l'adresse : A miss.... miss Syd.... ney.... Miss Sydney, oui, je crois que c'est à vous ; je la lui prends des mains et je me hâte de l'ouvrir.

» Vous pouvez croire que je me dépêchai de retourner auprès de mon père pour avoir le plaisir de parler de vous à la personne du

monde qui y prend le plus d'intérêt.

» Nous sommes tombés d'accord que votre sort présent et vos espérances n'ont rien que de fort tranquillisant pour vos amis, et j'espère qu'en cela nous ne nous sommes point trop flattés.

» Mon père se propose de vous écrire ; je lui laisse le soin de vous entretenir du plan de conduite que vous avez à suivre ; et je me borne à en presser l'heureux succès par mes vœux et mes prières.

» Contente de pouvoir me dire que le tems, l'absence ni la prospérité, rien enfin, pas même le mariage, ce grand écueil de la tendresse fraternelle, ne m'enlèveront la place que j'occupe dans le cœur de mon frère bien-aimé.

» Mais à propos de mariage, savez-vous que cette étrange miss Botherim m'a fait hier une frayeur dont je ne suis pas encore bien revenue ? N'est-elle pas venue me dire que vous lui faisiez la cour; j'ai d'abord cru qu'elle plaisantoit, mais elle s'en est expliquée en des termes si positifs, que j'avoue que j'en suis sérieusement affectée. J'ai été trouver Harriet Orwell, pour lui faire part de ma peine; vous la connoissez; elle y a pris part comme si la chose l'eût intéressée autant que moi-même; vous eussiez été son frère, qu'elle n'en eût pas été plus affligée : mais aussi le moyen, quand on prend quelqu'intérêt à vous, de ne pas frémir en pensant que vous épouseriez miss Botherim.

» Pardonnez-le moi, mais en-

core à présent, que j'ai eu le tems d'y réfléchir, je ne puis me défendre de la peur; hâtez-vous donc de m'expliquer tout cela, et que votre prochaine lettre m'apprenne, mais bien positivement, qu'il n'en est rien.

» Harriet me fait appeler pour sortir avec elle, ainsi adieu jusqu'à demain. . . . .

. . . .

» Je n'attendrai point jusqu'à demain; mon cœur est trop plein, mon esprit trop agité de ce que je viens de voir, pour qu'il me soit possible de penser à dormir; je vais essayer si en vous écrivant, je ne puis pas reprendre un peu de calme.

» O Henri, quel spectacle! le pauvre capitaine Delmond! Vous

concevrez plus facilement que je ne puis vous le dire, tout ce qu'il souffre, quand vous saurez qu'il a perdu sa fille. Julia est perdue pour ses amis et pour elle-même, sans doute.

» Harriet étoit venue me proposer de l'accompagner jusqu'à la Ferme, et nous y allions ensemble, lorsque nous avons rencontré madame Gubbles, qui nous a appris qu'on attendoit Julia chez son père, et que sans doute elle y étoit déja. Nous changeâmes donc de marche et nous nous rendîmes chez madame Delmond.

» Le capitaine nous entendit parler dans le salon ; il envoya le vieux Quentin nous prier de passer dans la salle à manger. Nous le trouvâmes assis dans sa chaise

roulante, et donnant des ordres pour faire placer un sopha qu'il venoit d'acheter, et qu'il destinoit, comme il nous l'apprit, à Julia. « La pauvre enfant ! disoit-il du ton que vous connoissez quand il parle de sa fille, elle sera bien fatiguée du voyage que je lui fais faire; eh bien, elle se reposera ici, sans que nous soyons privés du plaisir de la voir. » Il nous fit ensuite passer dans ce cabinet de toilette qui donne sur le jardin, et où il avoit fait dresser un lit de camp pour éviter à sa fille la peine de monter et de descendre; il nous demandoit ce que nous pensions de toutes ces dispositions; nous lui répondions que c'étoit au mieux : il étoit enchanté.

» Madame Delmond étoit dans

ce moment au marché ; elle devoit aller elle-même chercher sa fille, et le pauvre capitaine nous pria avec instance de revenir, pour ajouter, disoit-il, par notre présence, au plaisir qu'alloit avoir Julia, de se retrouver à la maison, après une absence si longue et si triste.

» Nous y retournâmes en effet le soir, un peu avant cinq heures. Le capitaine étoit avec M. Churchill; ce dernier avoit prêté sa voiture à madame Delmond pour aller chercher sa fille; et il paroissoit ne pas prendre moins d'intérêt au retour de Julia, que son père lui-même. L'un et l'autre attendoient avec impatience le signal de son arrivée.

» Enfin le vieux Quentin entra d'un air joyeux. « Monsieur! mon-

sieur ! voilà la voiture : je l'ai vue ; elle vient de tourner au coin du champ de Job, et sera ici dans une minute. »

» Le capitaine étoit au milieu d'une phrase qu'il ne put achever ; il frappa des mains et allongea la tête vers la fenêtre avec une expression de plaisir et de joie qu'il est impossible de décrire.

» En entendant le roulement de la voiture, quand elle prit le pavé : « Pourquoi donc aller si vîte, s'écria-t-il, ils vont la blesser ? »

» M. Churchill courut à la porte au moment où la voiture s'arrêtoit ; Harriet le suivit ; j'allois en faire autant ; mais je pensai qu'il seroit trop dur pour le pauvre capitaine d'être le seul qui n'allât point au-devant de sa fille, et je repris ma place

auprès de lui. La porte de la salle à manger où nous étions, étoit ouverte ; nous pouvions facilement entendre tout ce qui se disoit en bas.

» La premiere voix qui nous frappa, fut celle du vieux Quentin, qui s'écrioit : « Bon dieu ! qu'est devenue notre jeune maîtresse ? Où est miss ? pourquoi n'est-elle pas revenue ? »

» Le capitaine retomba le dos sur sa chaise. « Ils m'ont trompé ! s'écria-t-il ; ma Julia n'est pas encore en état d'être transportée. Hélas ! je vois qu'elle a été plus mal, bien plus mal qu'on ne me l'a dit. »

» Je voulois lui persuader qu'il y avoit là quelque mal-entendu ; tout-à-coup les cris de madame Delmond vinrent fixer mon attention ;

sa voix étoit entrecoupée de trop de sanglots pour qu'on pût rien entendre de ce qu'elle disoit. J'étois tremblante et inquiète, mais je ne pouvois pas laisser là le pauvre capitaine, pour satisfaire ma curiosité. Il tiroit sa sonnette avec impatience ; personne ne répondoit.

» Il sembloit qu'aucun n'osât s'approcher de lui, présage trop certain de la triste nouvelle qu'on avoit à lui annoncer.

» Enfin Quentin parut, les traits du visage renversés, les joues baignées de larmes et pouvant à peine parler, à cause du tremblement convulsif de tous ses membres.

« Quentin, je vous l'ordonne, dites-moi toute la vérité, s'écria

le capitaine ; Julia est-elle malade ? mourante ? »

« Oh ! non, grâces au ciel elle se porte bien, mais.... mais.... elle s'est enfuie. »

« Enfuie ! comment ? où ? avec qui ? »

« A Londres, je crois, avec son amant, répondit le vieux Quentin ; le ciel veuille du moins que ce soit un homme comme il faut ; les choses pourront s'arranger, mon cher maître. »

» Le capitaine leva les yeux et les mains vers le ciel, et sans pouvoir proférer une parole, il tomba renversé sur son fauteuil. Le vieux Quentin continua : « Revenez à vous, mon cher maître, et ne vous affligez pas comme cela. Miss est partie, et partie sans permission,

mais qu'est-ce que cela ? Et si en s'enfuyant ainsi elle a seulement rencontré moitié aussi bien que fit madame, lorsqu'elle s'en fut avec vous, il n'y a pas là de quoi la plaindre. »

» Le capitaine ne fit aucune attention à ce discours, qu'il sembla même ne pas avoir entendu ; mais il demanda d'abord pourquoi il ne voyoit point sa femme; Quentin lui avoüa qu'elle étoit si mal, qu'on avoit été obligé de la porter de la voiture jusques dans le salon.

» Je laissai Quentin avec son maître, et je courus à madame Delmond ; elle étoit dans le salon du milieu, et au moment où j'y entrai elle venoit de sortir d'un évanouissement : elle parut me reconnoître, mais le moment d'après elle re-

tomba en foiblesse ; ce nouvel accès, plus violent et plus long que le premier, lui eût peut-être été fatal., sans les soins et les sages précautions que prit la chère Harriet. Dès que je vis qu'elle ouvroit les yeux, je retournai auprès du capitaine, pour lui annoncer qu'elle étoit revenue à elle.

« Vous êtes bien bonne, ma chère, me dit-il d'une voix éteinte ; vous ne ferez point le supplice de ceux qui vous ont donné le jour, vous ! »

» En prononçant ces mots il versa un torrent de larmes; ce qu'il n'avoit pu faire jusques-là. Je me tenois auprès de lui en silence, car que pouvois-je lui dire, sa douleur étoit si juste, sa fille si coupable, qu'il eût été hors de saison d'essayer

de condamner l'une ou de justifier l'autre; je crus que le mieux etoit de laisser un libre cours à ses larmes, et je descendis auprès de madame Delmond. En arrivant au bas de l'escalier, je fus frappée comme du bruit d'un profond soupir, qui sortoit de la salle du fond; je me rappelai, pour la première fois, que M. Churchill étoit là. En ouvrant la porte, je le vis assis, le coude sur une table, et la tête appuyée sur la main; il fut quelques instans sans m'appercevoir; et lorsqu'il leva les yeux sur moi: « M. Churchill, lui dis-je sans paroître avoir remarqué le trouble où il étoit, dans quelle consternation cette démarche de Julia a jetté toute cette famille! Pauvre capitaine! il en mourra! »

« Quelle foiblesse, s'écria-t-il en se levant tout-à-coup, de penser ici à moi seul ! Je vais trouver le capitaine...... Mais que lui dire ? Julia n'est-elle point perdue, en proie à un vil séducteur ? O Julia ! ce n'est pas seulement mon bonheur que tu as détruit, c'est le tien aussi, le tien que tu as perdu pour jamais ! et le ciel sait combien il m'étoit précieux. O miss Sydney ! vous ne savez pas combien elle étoit chère à mon cœur ! Pour elle seule je me félicitois d'être devenu riche.... Mais vous blâmez ma foiblesse..... Je vais trouver son père ; » et en disant ces mots il passa devant moi, et s'avança à pas lents vers la salle à manger, tandis que j'allai auprès de madame Delmond.

» Je la trouvai moins mal ; elle fut

cependant encore quelque tems sans pouvoir parler. Quentin descendit et la pria de monter auprès de son maître, si-tôt qu'il lui seroit possible. « Que vais-je devenir ? s'écria-t-elle. O miss Orwell ! comment faire pour me présenter devant mon mari, pour lui raconter cette terrible histoire ? » Elle pencha alors sa tête sur la poitrine de Harriet et pleura si amèrement, que je craignois à chaque instant de la voir retomber en foiblesse. Je ne l'aurois jamais cru capable de de s'affecter à ce point. Il faut qu'il y ait des peines que les plus indifférens peuvent ressentir, des chagrins dont les cœurs les plus froids peuvent être consumés !

» Nous voulions la laisser aller seule voir son mari, elle insista pour

que nous l'accompagnassions. Lorsque nous entrâmes dans la salle à manger, votre ami Churchill, pâle et tremblant, étoit appuyé sur le bras du fauteuil du capitaine, et s'efforçoit de lui cacher son trouble.

» M. Delmond voulut parler, mais en vain : ses paroles expiroient sur ses lèvres; il étendit sa main vers sa femme, qui la saisit et la baigna de ses larmes; nous la fîmes asseoir auprès de lui; mais ils furent quelque tems à se regarder, en se serrant la main l'un à l'autre, avant de pouvoir donner cours à la douleur qui les oppressoit.

» Enfin le capitaine demanda qu'on lui apprît tout ce que l'on savoit de ce fatal événement ; madame Delmond fit un effort sur

elle-même, commença son récit par lui apprendre que la dernière fois qu'elle avoit été voir Julia, elle avoit été surprise de la trouver avec ce même Vallaton.....

« Vallaton! s'écria le capitaine; c'est donc ce misérable! cet infernal Vallaton qui a séduit ma fille? Un homme marié! ô désespoir..... S'il est un dieu vengeur au ciel, qu'il frappe donc...... N'en dites pas davantage.... je ne pourrois l'entendre, je sens mon cœur brisé; » et en disant ces mots il poussa un soupir convulsif: j'ai cru qu'il alloit expirer. Nous eûmes peine à obtenir de lui qu'il prît un cordial; nous y parvînmes cependant; il reprit ses sens et demanda à sa femme de poursuivre.

» Elle lui dit que dès ce jour elle

avoit regardé la conduite de sa fille comme fort légère et fort inconvenante, mais que croyant ce Vallaton marié, elle n'en avoit conçu aucun soupçon, quoiqu'actuellement, qu'elle se rappeloit ce qui s'étoit passé, elle s'étonnât de sa sécurité. « Mais comment imaginer, ajouta-t-elle, qu'une fille telle que Julia, qui avoit tant de de vertu, tant d'honneur, qui paroissoit si timide et si réservée, eût jamais été capable d'une telle démarche ? Oh ! que ne suis-je morte avant de lui avoir donné le jour ! Elle faisoit l'orgueil de sa mère ; et c'est elle qui déchire le sein qui l'a portée ! »

» Ici la pauvre madame Delmond fut encore obligée de suspendre son

récit ; ses sanglots l'empêchoient de parler.

» Nancy, qui étoit demeurée à la ferme avec Julia tout le tems qu'elle y étoit restée, entra en ce moment ; je pris la liberté de dire au capitaine qu'on pourroit apprendre de cette fille ce qu'on vouloit savoir, sans donner à madame Delmond la peine de poursuivre un récit si pénible.

» On l'interrogea, et elle nous apprit que M. Vallaton (qui depuis que miss Botherim étoit auprès de Julia lui rendoit visite chaque jour) étoit venu le matin vers neuf heures, avec une chaise de poste ; qu'il lui avoit dit, à elle Nancy, qu'il venoit chercher miss Delmond pour la conduire chez son père, et lui avoit demandé si ses hardes étoient

étoient prêtes; elle avoit répondu que non, parce que madame Delmond lui avoit dit que miss ne partiroit que l'après-midi. Sur sa demande cependant elle s'étoit mise en devoir de réunir et d'emballer tous les effets, et en moins d'un quart-d'heure elle étoit revenue auprès de sa jeune maîtresse, qu'elle avoit trouvée toute habillée et prête à déjeûner; elle alla chercher le thé, et en rentrant elle remarqua que Julia versoit quelques larmes, M. Vallaton lui parloit bas comme pour l'engager à faire une démarche qu'elle avoit l'air de désapprouver; la pauvre Nancy ne put entendre tout ce qu'il disoit, mais elle distingua les mots plusieurs fois répétés, de *bien général*, *éternelle raison*, *véritable philosophie*. Julia, dans

une de ses réponses, sembloit parler avec chaleur de son père; elle entendit encore que M. Vallaton lui exprimoit sa surprise de ce qu'elle n'avoit pas encore surmonté *ses préjugés vulgaires*; puis s'adressant à elle, il lui avoit ordonné de se dépêcher et de ne s'embarrasser de rien que des hardes à l'usage de sa maîtresse, parce qu'on enverroit, lui dit-il, prendre le reste une autre fois.

» Quand tout fut prêt, il prit Julia par la main et la conduisit vers la voiture. A peine elle avoit fait quelques pas qu'elle se trouva mal; il fallut avoir recours à l'eau fraîche et aux sels; revenue à elle, Vallaton la prit dans ses bras, la plaça dans la voiture et y monta lui-même; il ordonna à Nancy d'en

faire autant, et au postillon d'aller grand train.

» Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où les chemins se croisent, Nancy fut surprise de voir qu'au lieu de suivre celui qui mène à W****, ils prenoient celui de Londres.

» Cependant sa jeune maîtresse pleuroit amèrement. Vallaton, qui tenoit un de ses bras passé autour de son corps, lui parloit à voix basse, d'un ton plein de douceur, mais en français, en sorte que Nancy ne put comprendre ce qu'il lui disoit. Lorsqu'ils furent arrivés à C***, il dit en anglais à Julia qu'elle n'avoit pas besoin de descendre, parce que les chevaux étoient prêts, et qu'il lui suffisoit de donner ordre au maître de poste de prendre soin

de Nancy jusqu'au passage de la voiture publique, dont elle se serviroit pour retourner à la Ferme.

« Ce n'est donc pas à W**** que va ma maîtresse, s'écria la pauvre Nancy. Oh! laissez-moi la suivre! que je ne la quitte pas! je vous accompagnerai s'il le faut au bout du monde! »

« Laissez-la, mon ami, laissez-la venir avec nous, dit en pleurant Julia à Vallaton, qui étoit déja descendu de la voiture, je vous en prie, j'ai besoin de ses services; je serai bien aise de l'avoir avec moi, sa présence sera pour moi une consolation. »

« Je vous dis, mon amour, que cela est impossible, répondit le misérable, il y a mille raisons pour que cela ne soit pas. Allons, ajou-

ta-t-il en tirant Nancy hors de la voiture, vous étourdissez votre maîtresse par vos lamentations. Et en la conduisant dans la maison, il lui recommanda de ne pas manquer de retourner à la Ferme par la voiture publique qui alloit passer, et d'y attendre madame Delmond, qui viendroit la prendre ce soir.

« Hé! que dirai-je à ma maîtresse? demanda Nancy; comment oserai-je la regarder, après ce qui arrive ici? »

« Et qu'arrive-t-il? » reprit durement Vallaton. Il ajouta encore, nous dit Nancy, beaucoup d'autres mots auxquels elle ne comprit rien; il parloit des préjugés de la société, du capitaine, qu'il appeloit un vieux meurtrier patenté. Il disoit que c'étoit le devoir de sa Julia de

préférer son propre bonheur à celui de son père, et enfin, qu'ils alloient éclairer le monde.

» Tel fut le récit de Nancy, interrompu mille fois, comme vous pouvez croire, par les sanglots et les questions pressées de cette malheureuse famille.

» Lorsqu'elle eut fini, chacun se regardoit en silence; madame Delmond poussoit de profonds soupirs, mais la douleur du capitaine étoit trop vive pour s'exprimer, même par des gémissemens; elle se peignoit sur toutes les parties contractées de son visage, en traits effrayans, que je ne puis décrire, que je vois encore, et qui ne sortiront jamais de ma mémoire.

» Madame Delmond, quoiqu'elle

portoit de tems en tems en exclamations contre l'ingratitude de Julia, qui laissoit sa famille en proie au désespoir, pour s'abandonner à qui? grand Dieu! à un misérable sans nom, sans fortune, errant, et qu'on ne connoissoit que comme un vagabond.

» Ces réflexions enflammoient dans l'âme du capitaine, tous les ressentimens de l'honneur outragé.

» N'espère pas échapper à ma vengeance, s'écria-t-il d'une voix plus forte qu'on n'eût dû l'attendre de l'état d'abattement où il avoit été jusqu'alors; je le poursuivrai, je l'atteindrai, le misérable! fût-il au bout du monde; j'aurai raison de son offense! » Puis il jetta les yeux sur sa jambe percluse; il les fixa un continuât à pleurer et à gémir, s'em-

instant sur sa main desséchée, retomba sur son fauteuil et fondit en larmes.

» Votre ami Churchill lui saisit le bras : « Permettez monsieur, lui dit-il, que ce soit moi qui le poursuive ; remettez-moi votre autorité et le soin de votre vengeance, je vous promets qu'il expiera du moins votre injure. »

« Et moi aussi ! s'écria le vieux Quentin, je vous le promets ; permettez-moi seulement d'accompagner M. Churchill ; tout vieux que je suis, je puis encore lui être de quelque secours ; le misérable ! il apprendra ce qu'il en coûte pour appeler vieux meurtriers de braves gens qui ont combattu trente ans pour leur patrie et pour leur

roi, vieux meurtriers ! le lâche ! Mais.... »

» M. Churchill insista sur ses offres ; le capitaine, en lui serrant la main, lui fit signe qu'il les acceptoit. Il sortit aussi-tôt, monta le cheval de son domestique, ordonna à celui-ci de le suivre avec un de ceux de la voiture, et partit avant même que l'on ait concerté aucun plan pour le succès de sa démarche. Plaise au ciel qu'il ne devienne pas lui-même la victime de son généreux dévoûment.

» O Julia ! qu'avez-vous fait ! le bonheur étoit si près de vous ! Fille aveugle, quel abîme de misère vous avez creusé sous vos pas ? Quand la voix de votre conscience vous racontera tout ce que nous venons de voir ; quand au souvenir des tendres

caresses de vos parens, des soins qu'il ont donnés à votre enfance, et des espérances qu'ils fondoient sur votre bonheur, viendra se joindre l'image de la douleur, du désespoir, de l'abandon auxquels les réduit la fuite leur fille ingrate, ô Julia ! que deviendrez-vous?

» Mais qu'est-ce donc, dites-moi, que cette philosophie, qui met par-tout ses principes à la place des sentimens de la nature; que cette morale ambitieuse et fantasque, qui voit dans la reconnoissance l'injustice de la partialité, et dans les affections domestiques celles de l'égoïsme? Pour nous rendre meilleurs, elle nous défend d'être bons; elle ne prétend à rien moins qu'à assurer le bonheur du monde, et dans sa course vers ce but chi-

mérique, elle détruit celui de chaque ménage. A les en croire, il faut pour l'amour de tous, renoncer à l'amitié de chacun, et effacer de nos dictionnaires les noms de père, d'époux, de fils, de voisins et d'amis.

» O mon cher frère! gardons-nous de nous laisser jamais entraîner hors du sentier battu de la paix et de l'amitié. Puisse notre père céleste, loin de permettre que l'on brise les nœuds dont sa bonté nous a unis sur la terre, nous en préparer qui nous réunissent encore en famille dans le ciel!

» Adieu mon cher Henri. »

MARIA SYDNEY.

» *P. S.* J'apprens à l'instant que cette miss Botherim est aussi partie pour Londres; vous n'avez nulle

part à cette démarche; vous ne pouvez y en avoir aucune, je me le dis, et pourtant je ne sais quoi m'inquiète; hâtez-vous, je vous en conjure, de m'écrire; éclaircissez mes doutes : ô Henri, quel malheur ce seroit! mais je ne veux pas y penser; écrivez-moi.

» Le capitaine Delmond a passé une fort mauvaise nuit; la goutte est remontée dans l'estomac; l'on n'est pas sans inquiétudes ; et s'il mouroit! quel reproche pour Julia!

» Mon père vous écrira demain : lui et le docteur Orwell ont tous deux passé la matinée, ou plutôt une partie de la nuit, avec le capitaine. »

Henri ne lut point cette lettre de sa sœur sans en être vivement affecté; pensant que l'autre contenoit

peut-être quelques nouveaux détails sur le même sujet, il l'ouvrit; mais ayant vu au bas le nom de Bridgetina Botherim, il la jetta d'abord de côté; il la reprit cependant bientôt en songeant que peut-être elle contiendroit les particularités de l'évasion de Julia, au sort de laquelle il se sentoit vivement intéressé; et il lut ce qui suit :

A Henri Sydney.

« Vous me dites que vous ne m'aimez pas, et vous vous voudriez même me faire entendre que vous en aimez une autre; mais vous vous trompez si vous imaginez que cela me fera rien changer à la résolution que j'ai prise d'être à vous. J'ai examiné, raisonné, analysé la question, et je suis plus déterminée que jamais à ne pas lâcher prise. Le

désir d'être aimé a en soi une vertu sympathique et attractive à laquelle il n'est pas de la nature du cœur humain de résister. *La poursuite du bien-être et du plaisir est du droit de l'homme ; elle ne suppose en lui nulle dépravation ; toute proposition contraire est évidemment une fable de la superstition* (1). Mon intérêt, mon plaisir, tout se trouve concentré dans cette affection que je veux que vous ayez pour moi ; elle est de droit l'objet de ma poursuite ; je n'y renoncerai point, vous en direz tout ce qu'il vous plaira. Je sais quel est le pouvoir de mes argumens, il faudra bien enfin que la raison l'emporte. Et pourquoi dé-

(1) Man does right in pursuing interest and pleasure ; it argues no depravity ; this is the fable of superstition...... *See* EMMA COURTNAY.

sespérerai-je de vous convaincre que vous devez m'aimer ? Est-ce l'énergie ou l'éloquence qui me manque ? Non, non ; sans doute, et c'est sur vous, trop aimable et trop cruel Henri, que s'exerceront et toute mon énergie et toute mon éloquence. Ma persévérance me garantit le succès. C'est de votre esprit dont je veux faire la conquête, et c'est avec mon esprit que je vous attaque. Sur ce point, je vous le demande, ma rivale peut-elle m'être comparée ? a-t-elle comme moi de l'énergie ? sait elle comme moi raisonner, balancer, modifier, excepter, discuter, analyser ? Non sans doute ; vous ne sauriez le prétendre ; donc elle est moins digne que moi de votre amour.

» On m'objecte que vous êtes sans fortune, cela n'est pas un

obstacle ; lisez l'écrit ci-joint, et vous saurez qu'il y a actuellement sur le chantier un grand projet qui accélérera les progrès du bonheur et de la philosophie dans les régions du monde les plus reculées. Allons nous mêler à ces races d'hommes éclairés qui possèdent déja les principaux caractères auxquels la philosophie veut qu'on reconnoisse l'âge de lumière ; allons jouir des charmes de l'égalité et de l'amour sans contrainte, au sein de ces heureuses contrées où l'on ne connoît ni culte, ni Dieu, ni loi.

» Là (1), *vous ne paroîtrez point*

(1) Look blank and disconsolate when you hear of the health of your frends; pain, sickness, and anguish, will not then, as now, rejoice to hear that they have fallen on any of your acquaintance.

See the characteristics of a physician, in the Inquirer.

triste et blême quand on vous dira que vos amis se portent bien; la douleur, la maladie et les souffrances ne seront point pour vous une moisson, et vous ne vous réjouirez point, comme vous faites aujourd'hui, quand on vous apprendra que quelqu'un de votre connoissance en est accablé. Chez les Hottentots, il n'y a pas de médecins, mon cher; là vous aurez tout loisir, les facultés de votre ame, qui ne seront plus absorbées par l'application à une science particulière, pourront se développer dans tous les sens, pour le plus grand bonheur commun. O l'heureux tems! l'heureux tems pour vous et pour celle qui sera alors,

votre bien-aimée

BRIDGETINA BOTHERIM.

CHAPITRE X.

Seconde visite de miss Bridgetina à madame Fielding.

Miss Botherim avoit déposé l'admirable épître que nous venons de voir chez Henri, en allant chez madame Fielding; à son retour d'Hanover-Square, l'esprit plein de son projet, elle s'étoit mise à la recherche d'un appartement dans la rue où étoit logé le jeune docteur.

Inutiles efforts; il n'y avoit pas dans tout Georges-Street un seul logement vacant; il lui fallut renoncer jusqu'à nouvel ordre, à ce plan de blocus; mais elle n'en per-

sista pas moins dans son système d'attaque. La fortune dirigea ses pas vers Conduit-Street, et elle y trouva un logement tel précisément qu'elle le désiroit ; c'étoit un premier étage composé de deux pièces ; elle en demanda le prix.

« Deux guinées par semaine, je ne l'ai jamais loué moins, » lui dit la maîtresse du logis.

« Deux guiuées par semaine! s'écria Bridgetina ; mais c'est cent quatre guinées par an pour deux misérables chambres ; vous vous trompez, ma bonne, cela ne se peut, et je le prouve : dans la maison de ma mère, à W****, il y a sept chambres, toutes plus belles que celles-ci, et cela pour quarante guinées par an ; vous voyez que je

ne suis pas femme à m'en laisser imposer. »

« Si vous pouvez vous loger à meilleur marché, madame, je ne m'y oppose pas, reprit sèchement l'hôtesse; mais je crois que vous ne trouverez guères à Londres de logement moins cher que le mien ; sur-tout dans un quartier comme celui où nous sommes. »

Cette considération étoit en elle-même de fort peu d'importance pour Bridgetina, qui se seroit au besoin logée à Honnd's-Dilch, ou même dans les nobles avenues de Wapping, mais ici le voisinage de Henri étoit un motif déterminant; c'étoit un avantage qu'on ne pouvoit trop payer; elle promit donc les deux guinées par semaine, et déclara à l'hôtesse qu'elle prendroit

possession de son appartement aujourd'hui même.

Madame Benton fit la révérence accoutumée ; mais après avoir un peu hésité, elle informa miss Botherim qu'elle étoit dans l'usage de ne jamais recevoir un locataire sans avoir pris auparavant des renseignemens sur ses mœurs et sa réputation auprès de quelques personnes connues.

« Madame Benton, car tel est votre nom autant que je puis savoir, répondit Bridgetina, je vois que vous n'êtes pas du nombre des éclairés; autrement vous sauriez que cet usage où l'on est d'attacher quelqu'importance à la réputation des gens, n'est rien qu'un préjugé né de la corruption de l'état de civilisation dans lequel nous sommes

encore ; je veux vous apprendre et vous convaincre par l'autorité de nos philosophes modernes, qu'il n'y a rien de plus erroné que les préventions qu'on entretient contre certains personnages doués de grandes facultés, parce qu'il leur est arrivé de développer leur énergie dans un sens que le vulgaire appelle vicieux. Pour moi, j'imagine, ajouta-t-elle, qu'un des avantages les plus précieux de la grande ville, c'est qu'un philosophe n'y manque pas d'occasions de s'entretenir avec des gens d'un esprit libéral, et je vous serai fort obligée, madame Benton, de me procurer, si vous-même vous en connoissez, la société de quelque femme qui ait su se mettre au-dessus des préjugés vulgaires, et qui ne

vienne point me parler de mœurs et de réputation. »

« Madame, je ne vous comprends pas ; je vous prie de croire que je ne connois point de ces gens-là, et que j'aimerois mieux que ma maison restât vide de la cave au grénier, que de louer à des personnes dont la *réputation* et les *mœurs* ne seroient pas connues. Ce n'est pas, ajouta la bonne femme, que je prétende rien dire de désagréable à madame, mais je n'ai point l'honneur de la connoître, et je la prie de ne pas trouver mauvais que je m'informe. »

« Vous avez l'entendement obtus, madame Benton, reprit Bridgetina ; je vous formerai. En attendant, puisqu'il vous faut des renseignemens, vous pouvez vous adresser.

à madame Fielding dans Hanover-Square, la seule personne que j'aie encore vue à Londres ; c'est une femme à préjugés aussi bien que vous ; son témoignage ne vous sera point suspect. »

« Si madame est connue de mistriss Fielding, cela suffit ; son nom seul vaut pour moi toutes les recommandations; c'est la meilleure et la plus généreuse des femmes; je dois à sa bonté le peu que je possède ; je m'accuserois d'ingratitude, si je laissois échapper une seule occasion de déclarer qu'elle est l'ange tutélaire de moi et des miens. »

« La reconnoissance, madame Benton, dit encore Bridgetina, est un préjugé absurde ; et si vous avez quelques égards particuliers pour madame Fielding parce qu'elle a été

votre

votre bienfaitrice, rien n'est plus contraire aux principes de la justice et de la vertu, que votre conduite. »

« Quoi ! vous ne voulez pas que j'aie de la reconnoissance pour celle qui nous a secourus dans nos malheurs, qui a tiré mon mari de prison, qui a empêché nos enfans de mourir de faim et nous a mis à même de leur gagner du pain avec honneur ? Oh ! si jamais je passe un jour sans la bénir, que la misère, dont elle nous a préservés, soit à jamais mon partage ! »

« Je vois, madame Benton, interrompit Bridgetina, qu'avec toute votre ignorance, tous vos préjugés, vous êtes une bonne femme au fond, et je parlerai de vous à madame Fielding ; demain matin j'irai déjeûner avec elle. »

Madame Benton fit une profonde révérence à l'amie de madame Fielding; notre héroïne demanda qu'on lui fît avancer une voiture, et se rendit à Golden-Cross pour y prendre ses effets et régler avec son hôtesse. Après avoir acquitté le mémoire, elle fit le compte de son argent, et vit qu'il lui restoit encore une guinée et demie; elle renferma le tout soigneusement dans sa bourse, et se fit reconduire à Conduit-Street, où elle trouva son appartement prêt à la recevoir.

Comme elle n'avoit point donné d'ordre pour son dîner, madame Benton crut qu'elle dîneroit dehors; cependant miss Botherim, qui de sa vie ne s'étoit occupée des affaires de ce monde, et qui n'avoit pas la

moindre idée des usages et des habitudes de la société, s'étoit imaginée que dans le prix du loyer étoit compris aussi celui de la nourriture, et elle attendit assez patiemment jusqu'à cinq heures; mais son énergie ne pouvant lui permettre d'être plus long-tems sans manger, elle sonna pour savoir si le dîner étoit prêt.

« Votre dîner, madame? dit la servante qu'elle avoit appelée; je ne savois pas que vous dînassiez ici, et l'on ne m'a pas donné l'ordre de rien acheter pour vous. »

« Non, reprit Bridgetina; je vois que votre maîtresse s'est faite une idée exagérée de l'étendue de mes facultés; dans l'état actuel des choses on ne sauroit, avec toute l'énergie dont on est susceptible, se

passer de manger; ayez donc la bonté de me servir. »

La servante répondit en demandant à madame de lui donner de l'argent pour aller au marché ; là commença une explication dont le résultat ne fut rien moins que satisfaisant pour la fille de madame Botherim. Après une dissertation des plus savantes de la part de notre héroïne, et une réponse des plus simples de la part de madame Benton, il fut convenu que la servante feroit chaque matin la provision nécessaire pour les repas de miss Bridgetina, dont on ne détermina pas l'heure, parce que miss se réservoit de manger, philosophiquement, toutes les fois qu'elle auroit faim.

« Peut-être, ajouta-t-elle en s'adressant à son hôtesse, vous aimeriez

mieux que je dînasse à votre table; et vous en appellerez à l'exemple des Spartiates, à qui une loi expresse de Solon ordonnoit de prendre leurs repas en commun: mais on a depuis lors fait quelques pas vers la perfectibilité, et nous arrivons par degré au tems où pour dîner, on n'aura pas plus besoin du secours que de la compagnie de personne; plus de bouchers, plus de cuisiniers. En attendant que l'on soit arrivé au point de perfection où l'on pourra se passer de manger, celui qui aùra faim tuera son bœuf, sans le secours de personne, en coupera le morceau qui lui conviendra, le fera cuire ou le mangera cru, de la manière et à la place qui lui conviendra le mieux et sans le concours de personne.

Vous imaginez-vous, par exemple, que les Gonoquois se réunissent comme nous faisons pour se mettre à table? Nullement, ils savent déja, eux, que ce qu'on appelle repas commun, réunion de famille, est la chose du monde la plus contraire à l'élan du génie; et tout philosophe doit dîner seul. »

Ainsi s'escrimoit Bridgetina; son modeste auditoire l'écoutoit sans l'interrompre, et elle ne doutoit pas que ce silence ne fût l'effet de la profonde admiration qu'inspiroient son savoir et son éloquence extraordinaires.

Le lendemain, à l'heure indiquée, elle se rendit chez madame Fielding, qui l'attendoit pour déjeûner; Henri, qu'elle avoit espéré d'y trouver, n'y étoit pas; et quand

elle prit la parole pour en demander des nouvelles à sa respectable amie, elle ne fut pas peu surprise d'entendre celle-ci lui répondre par des avis sur l'inconvenance de la conduite qu'elle tenoit avec le jeune docteur. Ces remontrances, quoique faites avec toute la douceur possible, et de voix et de manière, irritèrent la bile de miss Botherim, et laissèrent dans son cœur des traces profondes de ressentiment.

En vain mistriss Fielding vouloit lui persuader de retourner à W***; en vain elle lui représentoit ce qu'elle devoit à sa mère, actuellement âgée, et à sa propre réputation; le danger et le ridicule enfin auquel l'exposoit une conduite si contraire à toutes les règles de la bienséance. Bridgetina, comme le serpent qui ferme

l'oreille à la voix de l'enchanteur, ne vouloit rien entendre. Elle ne voyoit dans madame Fielding que l'esclave des préjugés, indigne d'entrer en lice avec un esprit éclairé des lumières de la philosophie. Après avoir récité quelques lieux communs qu'elle crut pouvoir s'appliquer à la circonstance, et que le lecteur a déja entendus trop de fois pour qu'on les lui répète, elle se retira, bien résolue de ne point honorer à l'avenir de sa confidence une personne aussi étrangère aux principes, que l'étoit cette madame Fielding.

Son premier soin fut de tâcher d'obtenir une conférence de Henri. Elle se rendit chez lui; mais elle apprit par son domestique qu'il étoit absent; elle laissa son adresse, ordonna au valet de dire à son maître

qu'elle l'attendroit chez elle toute la soirée, remonta dans son fiacre et se fit conduire à Mincing-Lam, chez sir Anthony Aldgate.

Elle n'étoit pas heureuse ce jour-là ; l'écuyer, sa femme et ses filles étoient allées voir M. le député Griskin à sa maison de campagne de Bow-Bridge, et ne devoient en revenir que vers la fin de la semaine. C'étoit vraiment un contre-tems fâcheux pour Bridgetina.

Sir Anthony lui avoit été donné pour tuteur par le testament de son père; c'est lui que le recteur mourant avoit chargé de conserver et de faire valoir la fortune de sa fille, consistant en quatre mille livres sterling environ, placés alors à quatre pour cent; cette somme devoit rester entre les mains de sir An-

thony jusqu'au mariage de Bridgetina ; il avoit même la faculté de changer la forme du placement, mais avec le consentement exprès de sa pupille ; ainsi le vouloit le testament de M. Botherim.

Notre héroïne étoit actuellement dans l'intention de prendre sur ce fonds cinq cents livres sterling pour son usage personnel, et d'en déposer cinq cents autres dans la caisse des émigrans gonoquois, tenue par M. Vallaton ; elle comptoit s'engager à doubler cette somme, si par hasard les souscriptions des philosophes se trouvoient insuffisantes pour subvenir aux frais de la grande entreprise.

Cette absence de sir Anthony ajournoit donc la gloire qu'elle s'étoit proposée, comme le prix d'un dé-

voûment si généreux à la cause de l'utilité générale, et la réduisoit de plus à l'inconvénient de rester sans argent, du moins pour quelques jours.

De tous les moyens de consolation qui nous sont donnés pour supporter les maux de la vie, il n'en est pas de plus efficace que cette faculté qu'a chacun de trouver hors de soi et d'attribuer à un autre la cause de son infortune. Au jeu, on perd son argent avec moins de regret quand on peut se plaindre des fautes d'un partenaire; et plus d'un sage a mis au premier rang des bienfaits du mariage, cet avantage pour chacune des deux parties, d'avoir toujours sous la main quelqu'un à qui s'en prendre de ses sottises ou de son mal-aise.

Dans la circonstance présente ce fut donc pour Bridgetina un grand soulagement que d'avoir une déclamation toute prête contre ce *malheureux état de civilisation;* dans un ordre de choses meilleur, son père n'eût point eu en son pouvoir de faire un testament et de la mettre sous la dépendance d'un tuteur; il est vrai que celui-ci avoit, pendant la minorité de sa pupille, ménagé et accru son bien avec une sage économie, mais cette considération elle-même ne se trouva pas assez forte pour modérer le ressentiment de Bridgetina, qui se disoit dans sa mauvaise humeur, que rien n'étoit plus contraire au principe libéral de l'égalité, que cette cumulation sordide de sa fortune.

Rien ne troubla le cours de ses

généreuses réflexions. Point de visite de Henri, point de réponse à la lettre qu'elle avoit laissée sur sa table; elle lui en écrivit une seconde; encore peine perdue. Elle retourna de nouveau chez lui, il n'y étoit pas; une troisième lettre par laquelle elle le conjuroit de daigner du moins examiner et entrer en discussion sur ses argumens, soit par écrit, soit dans une conférence verbale, n'eut pas plus de succès que les précédentes; Henri demeuroit inexorable.

Cependant il avoit prié mistriss Fielding de faire savoir à mis Botherim que ne pouvant lui répondre qu'en des termes qui lui seroient peut-être désagréables, il la conjuroit d'excuser l'opiniâtreté de son si-

lence, et cette dame s'étoit acquittée de cette commission.

Notre héroïne analysoit suivant sa méthode les motifs de la conduite de Henri ; elle examinoit celle que tenoit dans cette circonstance sa respectable amie, et il lui vint tout-à-coup à la pensée que mistriss Fielding étoit elle-même éprise de son Henri, et qu'elle ne la pressoit si fortement de retourner dans son pays, que pour se débarrasser d'une rivale; plus elle examinoit la matière, et plus ses conjectures lui paroissoient fondées. Ni l'âge de cette dame, ni sa délicatesse et son bon sens connus, ni sa réputation qui sembloit devoir la mettre au-dessus d'un soupçon aussi extravagant, n'arrêtoient ceux

de notre héroïne; il lui étoit démontré que mistriss Fielding avoit de l'attachement pour Henri, et il lui sembloit tout simple qu'elle voulût l'épouser; elle se détermina donc à changer son plan d'attaque et à appliquer toute son énergie à persuader à madame Fielding qu'il étoit de toute justice qu'elle renonçât à ses prétentions, et qu'elle abandonnât Henri à celle qui étoit, par la supériorité reconnue de ses facultés, plus en état de contribuer au bonheur de l'individu. Elle voulut d'abord lui écrire tout cela; mais dans la crainte qu'elle ne laissât, à l'exemple de Henri, sa lettre sans réponse, elle se résolut de lui demander une conférence particulière pour discuter la question de vive

voix ; et sans plus tarder elle se mit en chemin pour Hanover-Square.

En entrant dans la place, elle apperçut la voiture de madame Fielding qui en sortoit ; cela ne l'empêcha pas de poursuivre et de frapper à la porte. Une femme de chambre à laquelle elle s'adressa, lui dit que madame étoit sortie, et ne rentreroit qu'à l'heure du dîner.

« Elle sera donc ici ce soir » ? dit notre héroïne. — Oui, lui répondit-on, mais il y aura assemblée chez elle. »

Cet avis fut des plus agréables à Bridgetina. Elle ne doutoit pas que Henri ne fût du nombre de ceux qui devoient composer le cercle de madame Fielding, et elle se promit bien d'y venir aussi ; le défaut

d'invitation ne l'arrêta point, cela n'étant qu'une chose de forme dont elle croyoit qu'on pouvoit fort bien se passer.

Rentrée chez elle, la fille de madame Botherim s'apperçut pour la première fois de sa vie, que sa mère lui étoit bonne à quelque chose ; depuis qu'elle étoit au monde, cette bonne dame avoit été tout-à-la-fois sa femme de chambre, sa coëffeuse, sa couturière et quelquefois sa blanchisseuse. Quoique ses efforts pour présenter sa fille aux regards de W**** de la manière la plus élégante, n'eussent pas toujours eu un succès très-grand, ils avoient suffi cependant pour que ce cher objet de sa tendresse, habitué à être servi de tous points, devînt incapable de s'aider soi-même de la moindre

chose. Sa seule ressource à Londres fut donc de s'adresser à madame Benton, qu'elle fit appeler; après lui avoir appris qu'elle iroit passer la soirée chez mistriss Fielding, où il y avoit assemblée, elle la pria de l'aider de ses conseils et de son secours dans une occasion de cette importance.

Madame Benton étoit bonne femme, elle lui promit de faire tout ce qu'elle désireroit, et lui proposa d'abord d'envoyer chercher le coëffeur, attendu que ses cheveux paroissoient avoir besoin d'être rafraîchis.

Bridgetina répondit que l'usage de toute assistance étrangère et mercenaire étoit contraire en soi aux principes de la philosophie, et que du moins on ne devoit point en

user sans une nécessité absolue; elle ajouta que les secours volontaires et désintéressés que lui offroient madame Benton et sa servante lui suffiroient; et passant en souriant sa main entre son front et sa perruque, qu'elle souleva : « Ma toilette n'est pas si difficile à faire que vous l'imaginez, dit-elle; voyez, il ne faut que passer ces boucles au fer, relever le toupet avec de la pommade ferme, et mettre sur tout cela un peu de poudre rousse. »

Madame Benton hocha la tête et ordonna à Jenny de chauffer le fer tandis qu'elle alloit, sur l'invitation de miss Botherim, procéder à l'examen de sa garde-robe; celle-ci lui étala d'abord deux ou trois robes de toiles à ramage, et autant de mousseline à fleurs, et elle arriva

enfin à un paquet fait soigneusement dans une nape; « quel bonheur, s'écria-t-elle, que ma mère m'ait envoyé par méprise à la Ferme, cet ajustement qui me sied si bien, à ce qu'elle dit; la couleur est de son choix et va à mon teint! Ne le trouvez-vous pas? »

« La soie est toujours belle, miss, mais...... c'est qu'actuellement on en porte si peu; je crains que cela ne paroisse bizarre; le rose foncé, d'ailleurs, est une couleur un peu vive, on trouvera que cela n'est plus de mode. »

« Oh! quant à paroître bizarre, cela ne me fait rien. Tout le monde à W**** a admiré cette robe; on a sur-tout été charmé de la garniture en nœuds de rubans bleus. »

« Je le crois bien, mais vous

savez, miss, qu'à Londres....... Si vous me demandez mon avis, je pense que vous feriez encore mieux de mettre, pour aller chez madame Fielding, une de ces mousselines. Pardonnez la liberté que je prends, mais je ne puis m'empêcher de vous faire observer combien un ajustement comme celui-ci va paroître ridicule dans un salon rempli de femmes en grande parure et des plus à la mode. »

Bridgetina avoit pour sa robe rose une prédilection que les remontrances de madame Benton ne pouvoient affoiblir; cette dernière continuoit cependant à insister sur le fond de son objection, et à en développer les motifs, quand Jenny rentra, en déclarant que les cheveux de la perruque de miss étoient telle-

ment récalcitrans, qu'il n'y avoit ni fer ni pommade qui puisse en venir à bout, et que pour elle elle y renonçoit. Madame Benton proposa de nouveau d'avoir recours au coëffeur, mais comme Bridgetina étoit inébranlable dans ses refus, la bonne dame attaqua elle-même un des côtés de la perruque, tandis que Jenny se remit d'un courage nouveau à travailler l'autre; enfin l'œuvre de la toilette de miss Botherim s'accomplit, et notre héroïne, après avoir arrêté Jenny, qui vouloit lui aller chercher une voiture, se mit à trotter à pied à travers Georges-Street. Elle arriva à la porte de madame Fielding au moment où un équipage richement armorié y entroit; elle suivit les deux dames qui en descendirent,

et le nom de miss Botherim retentit dans l'antichambre, immédiatement après ceux de lady Caroline et lady Juliette Manners.

Madame Fielding parloit encore à ces dernières, quand ce nom de miss Botherim vint frapper son oreille ; elle se retourna, et malgré son dépit elle eut peine à ne pas rire à la vue de la petite figure grotesque qui venoit à elle.

« Hé bon Dieu! dit une jeune dame qui étoit auprès de lady Caroline, quelle mascarade nous avez-vous amenée là ? je ne sache pas qu'il y ait bal masqué nulle part ce soir ! »

« Ce n'est pas nous qui l'avons amenée, je ne sais qui elle est, répondit lady Caroline; assurément c'est bien là, comme vous dites,

un habit de bal, et pourtant je suis sûre qu'il n'y en a pas ce soir. Il faut que ce soit un de ces originaux que madame Fielding reçoit quelquefois. »

« Qui est-elle ? qui peut-elle être ? d'où vient-elle ? » se demandoit-on dans toutes les parties du salon : quelques-uns la prenoient pour une étrangère, mais de quel pays? personne ne pouvoit le dire. C'est peut-être, disoient d'autres, quelqu'un que nous connoissons tous, et que madame Fielding aura imaginé de faire paroître sous ce grotesque habit pour amuser la société; mais ceux qui connoissoient le caractère réservé de cette dame, rejettoient cette idée; l'opinion la plus générale, et qui flattoit singulièrement l'amour-propre de Bridgetina,

tina, fut que c'étoit quelque femme d'un mérite supérieur, et qui dédaignoit de s'assujétir à la mode et aux usages reçus.

Peut-être discuterons-nous quelque jour cette opinion, qui, à notre avis, n'est rien moins que fondée, et nous n'aurons pas grande peine à prouver que l'affectation de paroître singulier, loin d'être le caractère distinctif d'un génie étendu, est presque toujours la preuve d'un esprit borné et le signe de la médiocrité; mais en ce moment nous nous occupons de miss Bridgetina. Sans remarquer et même sans se douter que son ajustement pût être la cause de ce brouhaha universel, elle s'approchoit, avec un sourire qu'elle croyoit gracieux, de madame Fielding, qui attendoit qu'elle lui parlât.

« Il est bien heureux pour moi d'avoir appris que vous seriez chez vous cet après-midi, » dit mis Botherim en faisant une profonde révérence.

« J'apprendrois avec bien du plaisir qu'on en pût dire autant de vous à W**, » répondit madame Fielding en s'efforçant de paroître sérieuse.

« Je le sais, reprit Bridgetina, je connois vos motifs, et je suis venue précisément dans le dessein de vous convaincre que vous avez tort ; je désire vous entretenir en particulier à ce sujet, et je vais attendre votre heure. »

« Je n'ai pas un instant à vous donner ce soir, répondit madame

Fielding qui espéroit l'engager à se retirer par cette réponse, vous voyez combien je suis occupée. »

« Voyez comme le pouvoir de la *tendre sympathie* m'entraîne partout où est miss Botherim, » s'écria une voix que l'on reconnut bientôt pour celle de M. Sardon. « Vous ne sauriez croire, madame, continua-t-il en s'approchant de notre héroïne, vous ne sauriez croire à quel point vous m'avez subjugué. Depuis notre dernier entretien, j'ai fait deux fois à pied le chemin de Charing-Cross à Hyde-Park-Corner, sans saluer personne, sans m'occuper ni des boucles de souliers ni des urnes à thé, et quoique je n'aie ni ri ni crié, il m'est cependant passé par la tête certaines idées qui me donnent je crois, le droit de me

ranger dans la catégorie de vos hommes de génie. »

« Je n'ai nul doute sur l'étendue de vos facultés, répondit gravement Bridgetina : vous me paroissez un homme susceptible d'énergie. »

« Cet éloge dans votre bouche est trop flatteur ; combien nous avons tous d'obligations à madame Fielding, qui nous procure le bonheur de converser avec une personne de votre mérite! Mais n'êtes-vous pas dans l'intention d'éclairer ces gens-ci, en leur récitant quelque chose de cette métaphysique que vous savez si bien? Vous n'ignorez pas qu'on ne doit négliger aucune occasion d'introduire la lumière dans le monde, et vos argumens paroîtront, c'est moi qui vous

le dis, tout-à-fait neufs à la plupart de ces dames. »

Madame Fielding qui avoit entendu la dernière partie de ce discours, prit la parole : « Miss Botherim, dit-elle, a trop de bon sens pour vous croire; quoiqu'étrangère aux usages de la ville, elle sait bien qu'il ne convient pas de pérorer dans un salon composé comme celui-ci. Quel plaisir, ajouta-t-elle en s'adressant tout bas et en souriant, à M. Sardon, quel plaisir pouvez-vous trouver à exposer au ridicule de toute une assemblée, une pauvre fille qui a perdu le sens? »

« Tous les lieux, tous les instans sont bons quand il s'agit de propager la vérité, dit Bridgetina; M. Sardon parle en philosophe; il

sait qu'en quelque compagnie que nous nous trouvions, notre devoir est de discuter, argumenter, convaincre. Mais sans doute aussi, continua-t-elle, il n'appartient pas à tous de prétendre éclairer le monde par des dissertations abstraites. »

« Miss Botherim parle comme un oracle, » s'écria M. Sardon ; et il alloit continuer, si madame Fielding ne lui eût fait signe de se taire ; elle voyoit que tous les yeux étoient déja fixés sur Bridgetina ; elle la tira à l'écart et la fit asseoir dans le coin le moins apparent du salon. Cependant M. Sardon n'avoit pas renoncé au plaisir de s'amuser de ses extravagances, il se rapprocha bientôt d'elle, et comme la conversation entre eux devenoit de plus en plus plaisante, malgré les soins de ma-

dame Fielding, chacun se porta de ce côté, miss Botherim et son interlocuteur devinrent bientôt le centre d'un cercle nombreux.

Le ton doctoral et l'acoutrement bizarre de notre héroïne en imposoient encore à quelques-uns; on s'attendoit du moins à des choses extraordinaires de la part d'un personnage qui ne ressembloit à aucun autre; on connoissoit le goût de la maîtresse de la maison pour la conversation des gens à talent; ses amis étoient habitués à jouir du fruit de ses recherches et des soins qu'elle se donnoit pour démêler et tirer de la foule le mérite ignoré; sa fortune indépendante lui donnoit les moyens de choisir sa société, et son goût sûr et délicat, ceux de mettre à profit cet inestimable avantage. L'ha-

bitude de voir chez elle des gens d'un mérite distingué, faisoit qu'on étoit d'abord prévenu en faveur de ceux qui s'y présentoient, et qu'un nouveau visage y étoit presque toujours le présage d'un nouveau plaisir.

Malgré ses soins, elle ne pouvoit toujours, il est vrai, empêcher que deux savans placés en face l'un de l'autre ne s'emparassent de la conversation pour discuter sur l'étimologie d'un mot, le doute d'un fait ou telle autre question non moins scientifique qu'insignifiante et ennuyeuse pour tout le monde, excepté pour ceux qui en parloient. Elle n'étoit pas toujours maîtresse de mettre fin à une discussion politique qui se réchauffoit en se prolongeant; mais cela du moins arrivoit-il rare-

ment. Madame Fielding faisoit son affaire de ne pas laisser manquer d'écouteurs à celui qui vouloit parler; de placer le parleur auprès de ceux qui aimoient à écouter ; de maintenir la conversation sur des sujets au goût et à la portée de tout le monde, et chacun dans son cercle pouvoit, suivant son goût, choisir entre le plaisir d'amuser les autres ou de se laisser amuser par eux.

Chacun aujourd'hui se contentoit de ce dernier rôle, en considération de miss Bothcrim, qui se chargeoit du premier.

Elle ne parla d'abord qu'avec la circonspection d'un écolier citant les auteurs savans dont elle répétoit les phrases, car elle ne doutoit pas qu'ils ne fussent connus de tous ceux

qui l'écoutoient; et elle ne fut pas peu surprise d'appercevoir que ces œuvres du génie qu'elle croyoit destinées à éclairer le monde et à régénérer l'espèce humaine, n'étoient connues de personne. Elle profita de cette remarque, et prit le ton doctoral du maître qui parle par lui-même; elle accumuloit passages sur passages, page sur page; on écouta d'abord avec surprise cette étonnante variété de propositions bizarres, et l'éloquence verbeuse de l'orateur, lui valut quelques applaudissemens; mais tout cela ne suffisoit pas pour soutenir l'attention de son auditoire, et elle eut tout lieu de reconnoître qu'il est plus facile à un philosophe d'ennuyer le monde que de l'instruire. Chacun de ceux qui l'avoient d'abord écoutée avec une sorte d'intérêt,

plus ou moins fatigué de la monotonie discordante de sa voix, s'éloigna successivement. Des débris de son auditoire il se forma dans le salon trois ou quatre groupes, parmi lesquels chacun put choisir le sujet de conversation qui lui convenoit le mieux; dans aucun cependant il n'étoit question de la métaphysique dont on s'occupoit chez M. Glib, et l'inépuisable Bridgetina se vit réduite à son tour au modeste rôle d'écouteur.

Fatiguée enfin de son propre silence, elle se leva, traversa le salon, revint auprès de madame Fielding et lui demanda à haute voix si elle pouvoit espérer de voir chez elle ce soir le docteur Henri Sydney.

Madame Fielding lui répondit

qu'elle ne devoit pas l'attendre, parce qu'il étoit engagé ailleurs.

« Vous connoissez ses engagemens, s'écria Bridgetina; vous êtes la confidente des secrets de son cœur, l'objet de *ses désirs inquiets;* c'est pour vous qu'il rejette mon amour; mais pour peu que vous ayez de sens moral, et que vous soyez susceptible d'énergie, je ne désespère pas de vous convaincre qu'il est de votre devoir et conforme en tout aux principes de la justice universelle, que vous m'abandonniez vos droits sur l'aimable jeune homme dont il s'agit ici de faire le bonheur. »

Madame Fielding surprise au dernier point de ce discours qui annonçoit évidemment un cerveau dérangé, crut qu'il étoit plus à-propos d'adoucir que de heurter trop forte-

ment celle qui le tenoit; et elle lui dit d'un ton plein de douceur et avec l'accent de la compassion, que si elle vouloit se donner la peine de venir déjeûner avec elle le lendemain, elle tâcheroit de lui donner satisfaction.

« Je n'y manquerai point, répondit notre héroïne, et comme la force de la vérité est toute puissante, mes raisonnemens vous auront bientôt subjuguée. » En disant ces mots, elle prit congé de mistriss Fielding. Cette dame, bien qu'elle fût dans l'usage de ne se faire céler pour personne, ordonna à ses gens de ne jamais laisser entrer miss Botherim lorsqu'il y auroit du monde chez elle.

Quand Bridgetina passa dans l'antichambre, l'un des gens qui y étoit de garde, cria à celui placé au

bas de l'escalier, d'appeler la voiture de miss Botherim.

« Monsieur, je n'ai point de voiture, dit celle-ci. Les voitures sont une invention de luxe, les philosophes savent s'en passer. »

Le valet lui fit une profonde révérence, et s'avançant sur la rampe : « Ouvrez la porte à un philosophe, » cria-t-il d'une voix de Stentor à son camarade.

Bridgetina charmée de ce compliment, se retourna pour l'en remercier de l'air le plus gracieux qu'il lui fut possible. Arrivée au bas de l'escalier, elle eut à traverser deux haies de valets, pour lesquels sa figure ne fut pas un mince sujet de gloser.

Celui qui lui ouvrit la porte, étoit le même qui lui avoit fait venir

une voiture, lors de sa première visite, et il lui offrit de lui rendre aujourd'hui le même service; mais elle le remercia, en disant qu'elle n'aimoit rien tant qu'une promenade solitaire et mélancolique au clair de la lune.

Malheureusement pour notre héroïne, cette réponse fut entendue de deux égrillardes qui suivoient leur chemin vers Bond-Street, cherchant des aventures; elles crurent avoir trouvé une occasion admirable de donner carrière à leur esprit malfaisant; et faute de mieux, elles accostèrent miss Botherim; l'une passa à sa droite, l'autre à sa gauche, et s'adressant à elle d'un ton sérieux:

«Madame compte-t-elle aller bien loin comme cela? » dit la première.

«Je ne sais, répondit Bridgetina,

je suis le cours de mes réflexions, et c'est pour le faire plus librement que j'ai refusé de prendre une voiture. »

« *Le cours de mes réflexions!* sais-tu, Maria, de quel côté cela est ? » demanda l'autre fille à sa compagne.

« Je veux être pendue si j'en sais rien. Peut-être est-ce la foire aux chiffons où madame a acheté ce reste de perruque; » et toutes deux de partir d'un grand éclat de rire.

« Ma coîffure ne vous regarde en rien, » répondit assez sèchement miss Botherim, qui, comme on sait, ne se piquoit pas d'entendre fort bien la plaisanterie, « et il faut que je vous dise qu'il est très-incivil de venir ainsi s'emparer des gens quand ils veulent être seuls. »

« Que ne nous quittez-vous; je puis

bien me passer de votre compagnie ?» dit l'une de ces malheureuses, en la poussant d'un coup de coude sur sa compagne, à laquelle elle fit en même tems un signe de tête.

« Et moi donc, dit l'autre en la repoussant à son tour sur la première, penses-tu que je voudrois être rencontrée dans la rue avec un pareil masque. » Bridgetina ne savoit où elle en étoit; mais sans lui donner le tems de se reconnoître, celle sur laquelle elle étoit tombée, lasse sans doute de ce jeu, la repoussa avec tant de violence, qu'après avoir cherché inutilement à reprendre son équilibre perdu, la pauvre Bridgetina alla s'étendre à quelques pas de-là dans le ruisseau. Cette héroïne de la philosophie oubliant tout ce qu'elle avoit appris de l'immoralité des me-

sures coërcitives, se mit à crier de toute sa voix au meurtre! au secours! au voleur! La rue, qui étoit un moment auparavant silencieuse comme la nuit, fut bientôt remplie de gens qui sembloient venus par magie, car à peine pouvoit-on les voir sortir de leurs maisons; dans la plupart les lumières étoient éteintes. Bientôt le bruit criard de la crécelle du Watchmen donna le signal de l'alarme; deux ou trois gardes de nuit se rendent sur le lieu, et d'après les plaintes de la partie lésée, ils alloient s'assurer de ses deux compagnes; mais celles-ci trouvent bientôt le moyen de mettre les spectateurs de leur parti.

« Ouais! dit celle qui avoit poussé notre héroïne dans le ruisseau, voilà encore d'habiles Watchmen, qui

ne connoissent pas Poll Maddoc, que tout le monde connoît..... comme s'ils ne l'avoient pas vue aux dernières assises condamnée à Old-Bailey pour avoir volé dans la poche de Jerry Wapping. Qu'elle dise que ce n'est pas vrai, si elle ose; ou bien qu'elle n'a pas pris cette vieille perruque chez Moses, le juif, à la foire aux chiffons..... On ne sait pas non plus qu'elle est entretenue par Peter Puff, le maître des marionettes; qu'elle dise non, si elle peut... Elle crie au meurtre... parce qu'on ne veut pas se promener avec elle..... comme si on vouloit être rencontré dans la rue avec une coureuse de sa sorte..... Mais il faut qu'elle sache que nous ne sommes pas faites pour cela..... »

L'auditoire céda à ce déborde-

ment d'éloquence. Tous, sans exception, prirent parti contre notre héroïne, qui leur crioit à tue-tête, mais en vain, qu'il y avoit erreur de la part de l'orateur, et que l'identité de personne n'étoit pas prouvée.

L'habile Watchman opposa à ce moyen qu'il reconnoissoit l'accusée pour l'avoir rencontrée plus d'une fois, et qu'il alloit se charger de lui assurer, pour cette nuit, son logement au corps-de-garde.

Notre héroïne se défendoit de son mieux. Elle juroit par le Styx qu'elle retournoit paisiblement à son appartement, quand elle avoit été rencontrée et accostée par ces deux dames, qui la calomnioient si outrageusement.

« Votre appartement! répéta le

Watchman d'un ton goguenard. Vous vouliez coucher cette nuit avec monsieur Pollichinelle, dites-vous, nous allons vous loger de manière que quand le diable et le magicien, par-dessus le marché, voudroient vous enlever, ils n'y parviendroient pas ; allons, marchons, nous n'avons pas le tems d'écouter plus long-tems tous ces propos, » et en parlant ainsi, il s'emparoit de l'un des bras de Bridgetina qu'il tira hors la foule. A quelque pas, son collègue l'arrêta, et s'adressant à la prisonnière, il lui dit tout bas que si elle vouloit leur mettre dans la main une demi-couronne, elle pourroit retourner chez elle ou par-tout ailleurs en paix. »

« Une demi-couronne ! répéta Bridgetina, je n'ai pas un scheling

dans ma poche ; mais si vous voulez venir chez moi demain matin, je vous donnerai ce que vous me demandez. »

« Demain matin ! dit le Watchmen, va-t-en voir s'ils viennent ! Demain matin ! me prenez-vous pour un sot, et croyez-vous que je sois homme à me payer de promesses. »

« Je sais, reprit Bridgetina, qu'en général une promesse n'oblige à rien ; mais dans le cas présent...... »

« Pas plus dans le cas présent que dans tout autre cas, interrompit l'autre ; et si vous n'avez pas d'autre monnaie, marchons. »

Et sans attendre sa réponse, ils la prirent chacun par un bras, et l'entraînoient malgré sa résistance ; ils venoient de tourner le coin de

la rue lorsque par un coup inattendu de la fortune, Henri Sydney parut tout-à-coup aux yeux de la désolée Bridgetina.

Le jeune docteur ne fut pas peu surpris de l'état dans lequel il rencontroit sa chère compatriote ; il en demanda la cause ; on entreprit de l'en instruire et quoiqu'il ne comprît rien à l'histoire que lui faisoient les Watchmen, et pas grand' chose aux lamentations et aux exclamations de Bridgetina, il trouva d'abord le moyen de convaincre de leur erreur les deux nobles ministres de paix. Ils lui remirent leur prisonnière et s'en allèrent fort satisfaits des preuves que l'étranger leur avoit données de l'innocence de la prisonnière.

« J'espère, miss Botherim, lui

dit Henri en la reconduisant chez madame Benton, j'espère que cette aventure vous convaincra que Londres n'est point un lieu où il convienne à une fille isolée comme vous l'êtes de rester ; vous voyez à quoi vous a exposée votre ignorance des usages de la capitale. Je suis fort heureux de m'être trouvé là pour pouvoir vous tirer d'une position dont les conséquences me font frémir pour vous quand j'y pense ; mais une autre fois vous pourriez bien ne pas trouver là tout à point un ami. Retournez, croyez-moi, et le plutôt possible à W*** où votre mère pleure et gémit de votre absence. »

« Cruel Henri ! s'écria Bridgetina, les yeux encore mouillés de larmes ; mais je connois le motif de

votre

votre conduite ; accordez-moi seulement une conférence pour en raisonner avec vous ; je ne demande rien de plus. »

Henri, dans l'espérance de la faire revenir de son égarement, consentit à aller le lendemain soir prendre le thé avec elle ; il la remit entre les mains de madame Benton, prit congé de toutes deux et retourna chez lui.

CHAPITRE XI.

Mort du capitaine Delmond.

AVANT d'accompagner Henri au thé de miss Bridgetina, il est bon de savoir de quoi il s'est occupé depuis que nous l'avons laissé, lisant l'épître de cette docte demoiselle.

L'ingrat, loin d'être transporté des nobles sentimens et des offres libérales de notre héroïne, avoit froissé sa lettre dans ses mains avec dédain; il ne s'étoit pas même donné la peine de lire le papier qu'elle contenoit, et qui n'étoit autre que la circulaire adressée par M. Myo-

pe à tous les philosophes du monde, telle que nous l'avons déjà fait connoître au lecteur.

La fatale aventure de l'aimable Julia, et la douleur de ses respectables parens, occupoient tout entier l'esprit du jeune docteur; loin de pouvoir s'appitoyer sur les tourmens de la trop sensible Bridgetina, il oublioit ses propres chagrins pour s'occuper de ceux de la malheureuse famille de W***.

Il avoit d'abord couru chez son ami Churchill; il venoit d'arriver le corps brisé de fatigues et le désespoir dans l'âme. Après bien des recherches et bien des informations, il s'étoit enfin assuré que les fugitifs avoient tenu la route de Londres. Il les y avoit suivis sur les renseignemens qu'il avoit recueillis le long du

chemin ; mais arrivé à Londres, il avoit appris qu'ils avoient laissé leur chaise de poste dans une auberge, et qu'ils s'étoient fait conduire on ne savoit où, par le premier carosse de place.

Henri avoit passé le reste de ce jour auprès de son ami, et employé les suivans à le seconder dans ses recherches ; enfin bien convaincu que leurs efforts étoient inutiles, et que le hasard seul pouvoit faire découvrir la retraite des fugitifs, il avoit engagé M. Churchill à renoncer à d'infructueuses recherches.

Le jour de l'élection d'un médecin pour l'hôpital, étant arrivé, il avoit trouvé, grâces aux soins de madame Fielding, ses compétiteurs à cette place disposés à se désister de leurs prétentions. Cette place étoit un premier pas vers cet état d'in-

dépendance sur lequel sembloient uniquement fondées toutes ses espérances de bonheur; mais ce n'étoit là encore qu'une perspective éloignée; et il lui falloit bien du tems pour arriver à ce point d'aisance et de fortune que dans l'état actuel de la société, on peut regarder avec raison comme nécessaire au maintien d'un ménage. Beaucoup de gens de mérite avoient, il ne l'ignoroit pas, consumé leur vie et leurs talens dans la profession qu'ils exerçoient sans qu'elle les eût tirés de l'indigence; l'espoir d'être du petit nombre des privilégiés que le caprice et la mode se chargent de conduire à la fortune, étoit trop vague, trop incertain, pour qu'un esprit sage s'y arrêtât long-tems.

Henri n'apprécioit même pas à son

véritable prix l'avantage de paroître, sous les auspices de madame Fielding, dans les maisons les plus distinguées de la cour et de la ville. Il s'imaginoit que les gens, du moins quand ils sont malades, ont plus d'égard à l'habileté et à l'expérience d'un médecin, qu'au rang qu'il occupe dans l'empire de la mode; il ne croyoit pas que la vanité d'un homme mourant pût être flattée de savoir que la main qui lui écrivoit une ordonnance, avoit le matin même tâté le pouls d'un duc, et que ce fût une consolation pour la veuve et pour les filles éplorées, de pouvoir dire que le cher défunt étoit mort entre les mains du docteur... dans le tems même qu'il donnoit ses soins à mylord... et à lady.....

Le pauvre Henri ne savoit pas

encore combien, en toutes choses, les réputations sont préférables aux succès ; et il s'affermissoit dans la résolution qu'il avoit apportée de W***, de n'épargner ni soins, ni travail pour mériter d'obtenir ces derniers.

Cependant il avoit été quelques jours sans recevoir de lettres de W*** : M. Churchill n'avoit non plus rien appris de nouveau ; et ils étoient l'un et l'autre dans une inquiétude extrême, et pleins d'impatience d'apprendre ce qui se passoit.

Henri en rentrant chez lui, après l'aventure chevaleresque, dans laquelle il avoit, comme nous venons de le voir, délivré miss Botherim des mains des Arabes, trouva chez lui une lettre de sa sœur ; il s'em-

pressa de l'ouvrir ; elle étoit ainsi conçue :

A Henri Sydney.

« Avant de m'engager dans un récit qui vous arrachera souvent des larmes, il faut, mon cher Henri, que je vous remercie de votre exactitude à me répondre, et à me faire connoître ces détails qui ont dissipé mes craintes ; c'est à moi actuellement à vous demander pardon d'avoir pu m'y arrêter un moment.

» Ne croyez pas cependant que je vous aie jamais soupçonné d'aimer miss Botherim ; je craignois seulement que vous ne lui eussiez donné, par quelques discours obscurs ou légers, lieu de se le persuader ; il n'en est rien, et je m'en réjouis ; mon frère bien-aimé n'a pas même l'ombre d'un reproche à se faire.

» Mais plus votre conduite à son égard est franche et sincère, plus celle qu'elle tient est absurde, ridicule et honteuse. La pauvre créature est tout-à-fait folle ; et il paroît que l'ambition de se donner en exemple au monde et de mettre en pratique cette doctrine nouvelle déjà si extravagante en théorie, lui a tourné la tête.

» Plût à Dieu qu'elle fût la seule victime de cette étrange folie ! mais hélas ! la pauvre Julia avoit aussi embrassé ces nouvelles opinions suivant lesquelles les liens du sang et ceux de la reconnoissance, sont autant d'obstacles à la propagation des lumières et au bonheur du monde.

» Fatale illusion ! et qui feroit bientôt place à d'autres sentimens dans son cœur, si elle pouvoit voir un seul

instant les traits renversés de son père mourant.

» Depuis trois jours, le pauvre capitaine est en proie à tout ce que le désespoir et la cruelle maladie qui le tourmente, peuvent ramasser de maux.

» Le docteur Orwell et mon père réunissent leurs efforts pour calmer, s'il est possible, les peines du corps en dissipant celles de l'esprit; mais hélas! rien ne peut arracher de son sein le trait déchirant qui le perce, ou seulement le distraire de la pensée que c'est la main de sa fille bien-aimée qui l'y a enfoncé.

« L'assurance qu'on a eue par madame Glib, que ce Vallaton n'est pas marié, a semblé apporter quelqu'adoucissement à sa douleur; mais

les détails, qui sont parvenus en même tems sur les mœurs, l'origine et la profession de cet homme que l'on dit être un coëffeur, ont bientôt envenimé la plaie du cœur de ce bon père.

» Sa débile santé ne peut soutenir le choc de tant de passions qui s'agitent et se heurtent en lui ; il paroît devoir bientôt succomber ; plus le corps s'affoiblit, plus l'imagination s'échauffe ; l'indignation, la pitié, le ressentiment, la tendresse paternelle, se croisent et se succèdent dans ses discours comme dans son imagination avec une rapidité effrayante. Le plus souvent il semble qu'il voudroit excuser sa fille et rejetter sur quelqu'autre le blâme de sa conduite.

» Hier, comme mon père se tenoit

auprès de son lit, il se tourna vers lui, et après un silence assez long, « monsieur Sydney, lui dit-il, vous avez la bonté de m'écouter ; vous êtes père aussi . . . . ; mais vous ne pouvez concevoir le chagrin qui m'accable. J'étois si fier de cette enfant . . . . , comme j'en suis puni !... Dans l'aveuglement, dans l'orgueil de mon cœur, je la croyois au-dessus de toutes celles de son sexe.... Je me plaisois à la voir dédaigner les préjugés de la religion et faire le bien par un motif plus noble que l'espoir des récompenses d'une vie à venir. Je lui disois que celui qui sait obéir aux loix de l'honneur, peut se passer de celles de Dieu, et je l'engageois à chercher dans son cœur ces règles de conduite que d'autres vont pren-

dre dans les préceptes de l'écriture. Si je m'étois trompé, si j'avois induit ma fille en erreur, si c'étoit par faute de principes plus sûrs que ceux auxquels je lui disois de se confier, qu'elle est tombée dans les piéges de la séduction..... Je ne puis le croire, je ne puis soutenir cette idée. N'allez pas me dire, docteur, que j'ai contribué à sa perte; oh! non, ne me dites point que c'est moi qui ai conduit mon enfant au bord du précipice. »

» Vous connoissez mon père, et vous pouvez juger s'il fut touché de ce discours; je n'ai pas besoin de vous dire qu'il ne négligea rien pour calmer l'agitation du pauvre capitaine, et éloigner de lui cette idée terrible qui le poursuit. Fasse le ciel que ses efforts ne soient pas perdus!

» Notre aimable Harriet donne ses soins à madame Delmond, et ne néglige rien pour remplir auprès d'elle la place de sa fille.

» Pour moi je quitte le moins que je puis la pauvre madame Botherim, qui depuis le départ de sa Bridgetina, n'est guères moins désolée que les autres. Son désespoir s'explique quelquefois en des termes dont on est d'abord tenté de rire; mais la douleur, la douleur d'une mère surtout, a en soi quelque chose de si respectable, de si imposant!

» Je suis loin, vous pouvez le croire, de vouloir justifier une conduite si contraire au devoir filial; mais je ne puis m'empêcher de remarquer combien est injuste envers ses enfans, l'homme qui leur donne une mère, dont la foiblesse et l'igno-

rance peuvent devenir un jour l'objet de leurs mépris ; non que j'ignore que l'enfant bien né, bien élevé respecte dans ses parens tout, jusqu'à leurs foiblesses ; mais, où les fils de l'insensé puiseront-ils ces principes de la sagesse et du devoir, qui font les enfans respectueux et soumis ?

» Oh ! mon cher Henri, si jamais vous vous mariez, faites choix d'une épouse, dont les fils de vos fils puissent honorer la mémoire ; qu'elle soit telle quelle n'ait pas seulement des droits à l'obéissance et au respect de ses enfans, mais aussi à leur estime, à leur tendre reconnoissance.

» Je reprends cette lettre que j'avois interrompue pour aller m'informer des nouvelles du capitaine Delmond ; celles que nous rappor-

tent les domestiques sont toujours si insignifiantes, si peu précises que j'ai pris le parti d'y aller moi-même, deux fois par jour ; il y a fort peu de changement dans l'état du malade ; il paroît seulement être un peu plus foible et un peu plus tranquille qu'hier.

» A mon retour, le docteur Orwell m'a accompagnée ; en passant près de la maison du libraire Glib, nous avons apperçu du mouvement devant sa porte ; nous nous sommes approchés pour nous informer ; on nous a appris que M. Glib a disparu tout-à-coup de W*****, et que ses créanciers s'emparoient en ce moment du peu d'effets qu'il avoit laissés après lui.

» Un d'entre eux qui aperçut le docteur Orwell, le pria d'entrer

un instant pour prêter son ministère comme juge de paix, et recevoir la déclaration de madame Glib, sur je ne sais quel objet ; pendant que j'étois à attendre qu'il eût fini, je me vis accostée assez rudement par deux ou trois des enfans vêtus de haillons, et qui couroient, crioient et juroient dans la maison comme autant de petits bandits ; les malheureux sont dans un état qui fait vraiment honte à l'humanité ; jamais je n'ai vu d'enfans aussi grossiers, aussi impudens.

»Je fus enfin débarrassée de leurs questions par l'arrivée d'un autre étranger, officier de dragons, de ceux actuellement en quartier dans nos environs, et dont les assiduités auprès de madame Glib, n'ont pas échappé aux observations et aux

commentaires de notre bonne petite ville de W****.

» Il montoit chez madame Glib sans cérémonie, et avec un air d'empressement et de satisfaction, qui me fit croire qu'il lui portoit quelques secours dans son désastre.

» Un instant après, le docteur revint à moi, tenant dans la main une lettre que madame Glib lui avoit remise. Elle étoit de son mari, et explique la conduite de ce dernier : il assure qu'il n'a abandonné sa femme et ses enfans que pour se conformer *aux principes* qui condamnent le mariage comme une institution injuste, odieuse, immorale ; — *comme un monopole et le pire des monopoles ; — tendant à entretenir et à fortifier les préjugés, en empêchant deux êtres pensans de sui-*

vre leurs penchans naturels; (1) il déclare qu'il est décidé à se dégager du joug d'une erreur qu'il a reconnue trop tard ; qu'il ne veut pas avoir plus long-tems à se reprocher d'*accaparer* exclusivement une femme aimable, et qu'il lui rend la liberté dont elle a été si injustement privée par le pouvoir tyrannique d'une loi illibérale.

» Quant à ceux, dit-il en parlant de sa femme, qu'elle appelle mes enfans, il m'importe peu qu'ils le soient ou ne le soient pas, car je n'ai *ni l'amour-propre, ni la manie aristocratique, ni l'orgueil de famille*, (2)

(1) A monopoly, and the worst of monopolies, which by forbidding two human beings to follow the dictates of their own minds, makes prejudices alive and vigorous

See political justice.

(1) Aristocracy, self-lore or family pride.

Idem.

qui font seuls le prix que les gens à préjugés mettent à une chose si indifférente en elle-même. Il ajoute que comme ces cinq enfans n'ont rien de supérieur à d'autres dans l'ordre des êtres, il seroit contraire aux principes de la justice universelle, qu'il leur consacrât exclusivement le fruit de ses travaux.

» Jusques-là il répète assez fidèlement les expressions et les phrases de certains auteurs qui n'imaginoient guères, je veux le croire, qu'on s'aviseroit jamais de faire une pareille application de leurs principes; mais en finissant il reprend ce jargon tout-à-fait plaisant et inintelligible que vous lui connoissez. Il parle des Hottentots, qui vivent suivant un systême sublime qui deviendra la règle universelle de con-

duite, quand le siècle de la raison sera venu; il dit je ne sais quoi d'un projet d'émigration philosophique en Afrique.

» Je vais parier actuellement que ce sont ces chimères, et peut-être ce ridicule projet, qui ont déterminé l'émigration de votre miss Botherim à Londres; je souhaite bien sincérement pour sa pauvre mère, que cette folie ne la porte pas plus loin; et je vous engage en mon particulier, à ne rien négliger pour lui persuader de revenir à W****.

» Adieu, mon cher Henri, mon père me charge de vous dire qu'il vous écrira cette semaine; il vous donne sa bénédiction; la plus précieuse à mon avis que nous puissions recevoir du ciel, c'est qu'il nous conserve un si bon père; puisse sa vieil-

lesse se réjouir dans la prospérité et le bonheur de son fils bien-aimé ; tel est le vœu le plus ardent de votre sœur

« MARIA SIDNEY. »

Une seconde lettre de Maria, renfermée dans celle-ci, étoit ainsi conçue :

« Je rouvre mon paquet pour vous apprendre, mon cher Henri, que le pauvre capitaine Delmond, a atteint le terme de ses chagrins et de ses maux ; ils ont brisé son cœur, usé la trame depuis long-tems si foible de son existence, et précipité sa chute dans la tombe. Oh Julia ! Julia ! que va-t-elle devenir, quand elle apprendra cet événement ! Le tumulte des passions peut faire taire pour un tems la voix de la nature ;

mais un jour viendra que le trait dont elle a percé le cœur de son père, retournera vers le sien !

» Le pauvre capitaine avoit passé hier une assez bonne journée ; on commençoit à concevoir quelques espérances ; il étoit resté debout, c'est-à-dire dans son fauteuil tout le jour ; il paroissoit trouver plus de plaisir encore qu'à l'ordinaire dans la conversation de mon père, qui ne quitta presque point son appartement.

»Il lui témoigna à plusieurs reprises le regret qu'il éprouvoit d'avoir vécu si long-tèms dans le voisinage de deux hommes comme lui et le docteur Orwell, sans avoir cultivé davantage leur amitié.

» C'est à présent, lui disoit-il, que je sens quelle étoit mon erreur, et

combien j'étois injuste d'attribuer à l'esprit de la religion cette illibéralité d'humeur et de sentimens que j'avois remarquée dans quelques-uns de ses ministres. C'est actuellement que je vois, que tout prêtre n'est pas nécessairement un vil mercenaire ou un fanatique dangereux, et je commence à craindre d'avoir été l'esclave et la dupe de certains préjugés, en prétendant en braver d'autres.

» Les efforts que faisoit mon père pour rendre la tranquillité à son esprit et le distraire de ses tristes pensées sembloient n'être pas perdus, et quand il le quitta, il étoit dans un état de calme qui paroissoit devoir lui procurer une nuit paisible ; mais il ne fut pas plutot rendu à ses propres réflexions, que

sa

sa tête s'échauffa ; ses idées se portèrent de nouveau sur ce qui faisoit le sujet de sa douleur : il s'agitoit, donnoit des signes d'impatience et quelquefois d'un égarement d'esprit, qui devenoient à chaque instant plus frappans.

» Tantôt il s'emportoit en menaces contre le misérable qui lui avoit ravi sa fille ; il l'appeloit par son nom comme si elle eût pu l'entendre ; il la conjuroit dans les termes les plus touchans de ne pas l'abandonner.

» Vers le matin il appela la femme qui le gardoit ; il lui dit de le changer de position ; et tandis qu'elle lui levoit la tête, elle l'entendit qui disoit d'une voix oppressée : « O Julia ! Julia ! J'avois compté sur toi pour soutenir l'oreiller de mon lit de mort ! — Le ciel te pardonne

comme fait ton père! » Ce furent ses dernières paroles, il expira l'instant d'après.

» Madame Delmond épuisée de fatigues, avoit consenti à se coucher sur les instances de Harriett, qui s'est conduite dans cette occasion comme un ange; elle étoit tombée dans un profond sommeil; sa garde vouloit l'éveiller, notre Harriet, après s'être assurée qu'il n'y avoit plus rien à faire auprès du capitaine, s'y est opposée; grâces à ses soins, la pauvre veuve à pu reprendre assez de force et d'esprit et de corps pour soutenir le coup qui l'attendoit au réveil; aidée des consolations de notre aimable amie, elle a supporté son malheur avec plus de courage qu'on ne s'y attendoit.

» Elle vient de recevoir un message

du général Villers, qui lui demande de permettre qu'il se charge lui-même du soin des funérailles, qu'il veut, dit-il, faire célébrer avec la pompe convenable à la naissance et au mérite de son ami.

» Moi je reçois votre lettre, et je reconnois votre ami Churchill à ce zèle et à ces soins généreux que vous dépeignez si bien; que de noblesse et de sensibilité dans ses sentimens!

» Julia le connoissoit, elle savoit l'impression qu'elle avoit faite sur son cœur, et elle a pu lui préférer un rival tel que ce Vallaton! Voilà une de ces contradictions que je ne puis expliquer; un mystère que je ne puis concevoir.

» Adieu, mon cher Henri; je suis encore si émue de tout ce qui

s'est passé ces jours-ci, que je ne puis vous en dire davantage. »

MARIA SYDNEY.

Henri, après avoir lu cette lettre, courut d'abord chez son ami Churchill pour lui apprendre ce qu'elle contenoit, et il imagina que le moyen le plus sûr comme le plus prompt pour cela étoit de la lui donner à lire. Un peu de réflexion l'eût peut-être fait agir autrement, s'il s'étoit figuré le trouble et la rougeur de Maria, en voyant Churchill parcourir sa lettre et s'arrêter avec l'expression la moins équivoque de l'intérêt, sur les passages où il étoit question de lui; cette idée eût retenu sa main, il n'eût point abandonné la lettre de sa sœur aux regards de son ami.

« Vous avez une sœur charmante, lui dit celui-ci en lui rendant sa lettre; que de sens, d'esprit et de délicatesse dans tout ce qu'elle fait, dans tout ce qu'elle dit! Heureux pour la pauvre Julia Delmond, si elle eût eu un cœur formé comme celui-là; mais la mort de son père! .... et c'est elle qui l'a tué! Le pauvre capitaine, il méritoit un meilleur sort; je me flattois de le lui procurer, je lui aurois tenu lieu de fils; vain espoir! ... Mon ami, je ne puis plus rien pour lui que lui rendre les derniers devoirs de l'amitié; j'assisterai à ses funérailles, je pleurerai sur sa tombe. »

Henri ne pouvoit blâmer cette résolution de son sensible ami; il le laissa partir; peut-être même, et

l'on peut bien le croire, il l'eût volontiers, et malgré la nuit, accompagné dans un voyage à W****, mais d'autres devoirs le retenoient à Londres.

Cependant en relisant la lettre de sa sœur, il se reprochoit de n'avoir pas fait plus d'efforts pour engager miss Botherim à retourner auprès de sa mère; l'aventure de ce soir lui prouvoit de plus en plus combien il étoit instant pour elle de quitter Londres, et il résolut de se rendre à l'invitation qu'elle lui avoit faite de venir prendre le thé chez elle le lendemain.

Il fit part de son dessein à madame Fielding, en allant lui rendre compte de l'état de quelques pauvres malades qu'elle lui avoit recommandés; celle-ci lui fit le récit



de ce qui s'étoit passé chez elle la veille; ce nouveau trait de folie de miss Botherim, en même tems qu'il diminuoit un peu l'espoir qu'avoit le jeune docteur de la ramener à la raison, lui faisoit sentir plus vivement la nécessité de la renvoyer à W****.

Fin du troisième volume.



